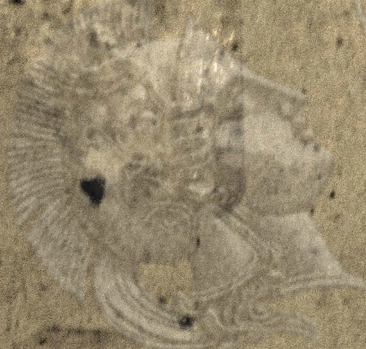




348

Δ 5



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ



Pierre Vardé, de Gand, abandonné sur un rocher désert.



Van Diemen offrant à Pierre Van den Brouk une chaîne en or.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

804

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΣΙΔΕΡΙΔΟΥ



BRUXELLES
AJAMAR
EDITEUR



208



ΑΘΗΝΩΝ

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

AUGER BUSBECQ ⁽¹⁾.

(TURQUIE, 1554-1562).

L'empire ottoman, qui n'est plus aujourd'hui que l'ombre de lui-même et au sujet duquel on est arrivé à dire que les Turcs ne sont plus que campés en Europe, était au xvi^e siècle la puissance la plus redoutable à la chrétienté. Des conquêtes successives avaient permis à Soliman II de subjuguier une bonne partie de la Hongrie et de venir même planter le croissant sous les murs de Vienne (1529). Mais Charles-Quint était accouru avec une armée de 120,000 hommes et avait forcé le Grand Seigneur à une retraite honteuse qui rabattit un peu de ses ambitieuses prétentions.

Quelques années plus tard, Isabelle, veuve de Jean

(1) *Itinera Constantinopolitanum et Amasianum*, ab AUGERIO GISLENO BUSBEQUIO, etc., Antverpiæ, 1582, in-8°. — Les quatre lettres contenant la relation de son voyage ont vu le jour à Paris, en 1589, sous le titre de : *Legationis turcicæ, epistolæ IV.* — *Busbecq*, lettres traduites en français, par l'abbé Foy, Paris, in-12, 3 vol. — Il a paru deux excellents articles sur cet homme célèbre, l'un en flamand dans le *Kunst-en Letterblad*, année 1841; il est dû à M. PH. BLOMMAERT; l'autre dans la *Revue nationale de Belgique*, t. XII; nous leur empruntons une partie de l'analyse du voyage de Busbecq.

Zapoli, roi de Hongrie, ayant fait alliance avec la Porte contre le roi Ferdinand qui, selon des conventions antérieures, voulait obliger cette princesse à lui restituer le royaume de son époux défunt, la guerre se ralluma avec une nouvelle force, des négociations s'entamèrent avec le frère de Charles-Quint, et Isabelle fut contrainte par ses sujets à renoncer à tous les droits de son fils, Jean-Sigismond, sur la Transylvanie et la Hongrie. Malvezzi envoyé deux fois vers Soliman pour conclure un traité de paix, ayant échoué dans sa mission et ayant dû revenir pour cause de maladie, Ferdinand, jeta les yeux sur un nouvel ambassadeur qui n'avait encore aucun nom dans la diplomatie de cette époque.

Ce fut AUGER-GHISLAIN BUSBECQ.

La Belgique vit naître au xvi^e siècle trois diplomates du plus haut mérite, qui sauvèrent en quelque sorte des mains avides de la Porte Ottomane, ce vieil empire d'Allemagne, tant de fois menacé par l'implacable ennemi de la chrétienté. Aussi les services rendus en ces circonstances à la maison d'Autriche par Busbecq, Scepperus et Charles Rym, firent-ils dire plus tard à Maximilien II, que les ambassadeurs flamands étaient presque les seuls dont les négociations eussent été utiles à l'empire d'Allemagne, paroles mémorables dans une bouche aussi auguste et dont Busbecq surtout justifia l'à-propos.

Auger-Ghislain Busbecq naquit à Comines, petite ville de la Flandre occidentale, où, près de quatre-vingts ans auparavant, un autre grand politique avait vu le jour; nous voulons parler de Philippe de Comines qui nous a laissé de si intéressants

mémoires. Busbecq commença ses études à l'université de Louvain, quitta bientôt sa patrie pour se perfectionner dans les sciences et eut tour à tour pour maîtres les plus habiles professeurs de Paris, de Venise, de Bologne et de Padoue. Rentré en Flandre, il vécut d'abord très-retiré auprès de son père. Les connaissances profondes et variées qu'il acquit dans cette studieuse solitude attirèrent bientôt sur lui l'attention de quelques amis de sa famille, qui étaient attachés à la cour et parmi lesquels il faut mettre au premier rang le Brabançon VAN DER AA, ministre du roi Ferdinand, alors en très-grande faveur.

Il débuta dans la carrière diplomatique par une mission toute d'agrément; il fut attaché à l'ambassade qui se rendait en Angleterre pour assister aux noces du prince d'Espagne, depuis Philippe II, avec Marie Tudor.

A peine était-il revenu au château de Busbecq (1), que le roi des Romains l'appela à Vienne et lui confia la délicate mission dont nous avons parlé, auprès de Soliman le Magnifique.

Malvezzi donna à son successeur toutes les instructions nécessaires pour remplir convenablement cette charge difficile; Busbecq partit pour sa destination à la fin de 1554.

Nous abandonnerons le diplomate proprement dit, pour ne nous occuper que du voyageur.

« Observateur profond (2), politique prévoyant,

(1) Aujourd'hui *Boesbecq* dans le département du Nord.

(2) Ainsi s'exprime l'auteur de l'article de la *Revue nationale*.

» Busbecq avait étudié sous toutes ses faces le mystérieux empire des Ottomans, et il eut la gloire de le faire connaître à l'Europe, ne dissimulant ni sa force, ni sa faiblesse; car s'il avait pour but de diminuer la terreur superstitieuse que le nom turc inspirait dans l'Occident, il ne voulait pas cependant qu'on se méprît sur l'ambition et la puissance réelle des sectateurs de Mahomet. »

La relation de Busbecq est adressée, sous forme de lettres, à Nicolas Micaut, seigneur d'Indeveld, membre du conseil privé de l'empereur.

Après avoir fait ses adieux à son père, il quitta le château de Busbecq le 3 novembre 1554, se rendit, par Tournai, à Bruxelles, et fit le voyage à cheval jusqu'à Vienne, non sans avoir eu des désagréments de tout genre à éprouver. Après être resté douze jours dans cette capitale, il se rendit à Bude pour traiter d'une trêve avec le pacha de cette antique ville qui gémissait alors sous la domination ottomane, et ne négligea pas d'aller trouver en route Malvezzi, son prédécesseur, qui était mourant à Comorn et qui l'aïda de ses conseils et de ses instructions.

« Je m'en retournai aussitôt après à Vienne, dit Busbecq, pour préparer tout ce qui était nécessaire à ce voyage; mais, quelque diligence que je fisse, et malgré les pressantes instances du roi, je trouvai tant à faire que je ne pus partir que la cinquième nuit après mon retour. »

En route, il prit seize hussards hongrois qui l'accompagnèrent jusqu'à la frontière turque, où quatre cavaliers ottomans le vinrent saluer.

Il poursuivait son voyage par la plaine, lorsqu'il se

vit entouré d'une troupe d'environ cent cinquante hommes à cheval, qui venait lui faire honneur.

« C'était un amusant spectacle, ajoute-t-il, pour
» quelqu'un qui n'y était pas habitué, de voir leurs
» écus et leurs lances peintes de diverses couleurs,
» leurs poignards enrichis de pierreries, leurs turbans
» blancs, surmontés de plumes bigarrées, leurs ha-
» billements couleur de pourpre ou de rouille; leurs
» chevaux étaient du plus grand prix. »

Cette troupe le conduisit jusqu'à Gran, ville archiépiscopale de la Hongrie sur le Danube, où il passa la nuit. Heureusement qu'il s'était pourvu de literies; car sa suite ne trouva à coucher que sur des tapis de laine, étendus sur des planches; il n'y avait ni lits ni draps.

Le lendemain, le gouverneur de la ville fit placer en son honneur toute sa maison et une nombreuse cavalerie sur le chemin de Bude. A peine ces cavaliers étaient-ils sortis des portes, qu'ils se livrèrent à diverses évolutions; ils chevauchaient avec une merveilleuse dextérité, caracolaient de mille façons, jetaient leurs turbans par terre et les ramassaient avec la pointe de leurs lances, pendant que leur monture était lancée au galop.

A Bude, il descendit chez un bourgeois où ses bagages et ses équipages furent mieux logés que lui-même; car les Turcs croyaient déjà avoir beaucoup fait, lorsqu'ils ne laissaient point coucher un étranger à la belle étoile. Le pacha le fit saluer de sa part et s'excusa de ce qu'il ne pouvait le recevoir avant quelques jours, pour cause de maladie.

Busbecq était accompagné de son médecin, Guillaume Quackelbeen, natif de Courtrai, homme de grand mérite, comme le témoigne la lettre qu'il nous a laissée. Le pacha informé de cette circonstance, désira être soigné par le compagnon de notre ambassadeur. Quackelbeen accepta cette dangereuse commission et faillit bientôt s'en repentir; car après sa première visite, la maladie parut prendre un nouveau caractère de gravité et Quackelbeen déclara l'état du patient fort dangereux. Si par malheur le pacha avait succombé, il est probable que les Turcs auraient fait un mauvais parti au docteur, en lui attribuant la mort de leur chef. Heureusement, le pacha guérit de sa maladie.

C'est à Bude que Busbecq vit pour la première fois les janissaires :

« Ainsi se nomme, raconte-t-il, l'infanterie de la
» garde du corps; elle se compose de 12,000 hommes;
» elle est dispersée sur toute l'étendue de l'empire et
» sert surtout à défendre les chrétiens et les juifs
» contre les mauvais traitements des Turcs. Ils por-
» tent de longues robes ou *tabards* qui leur pendent
» sur les pieds; au lieu de turbans, ils ont sur la tête
» une des manches de ce vêtement, laquelle semble
» comme coupée en deux et dont la partie postérieure
» retombe sur les épaules. La partie de devant est
» couverte d'ornements d'argent doré et de pierres
» communes. Ces janissaires vinrent me faire visite
» dans la chambre où je dînais; ils me saluèrent en
» baissant la tête et s'approchèrent comme s'ils eus-
» sent voulu me baiser les mains ou l'habillement
» dont j'étais revêtu. Ils m'offrirent un bouquet de

» narcisses et d'hyacinthes et s'en retournèrent assez
» vite, en se dirigeant vers la porte à reculons pour
» ne point me tourner le dos, ce qui, selon leurs ha-
» bitudes, est une grande malhonnêteté; ils restèrent
» un instant immobiles, les mains croisées sur la
» poitrine, de sorte qu'ils ressemblaient plutôt à des
» moines qu'à des soldats.

» Lorsque je leur eus remis quelque argent (car
» c'était le motif de leur venue), ils baissèrent le front
» jusqu'à terre, me remercièrent avec effusion et me
» prédirent beaucoup de bonheur. En vérité, si je
» n'avais été prévenu que c'étaient des janissaires, je
» les eusse pris pour des prêtres turcs. Tels sont ces
» hommes de guerre qui se rendent partout si ter-
» ribles. »

Le retard occasionné par la maladie du pacha permit à Busbecq de commencer à étudier les mœurs, les habitudes, la vie intime des Turcs, qui jouaient alors un si grand rôle dans la politique européenne. Plusieurs s'asseyaient à sa table, et il remarquait que les préceptes du Coran, pour ce qui concerne l'usage du vin, n'étaient guère observés parmi eux. Ils s'amusaient à boire bien avant dans la nuit et oubliaient, dans leur ivresse, qu'ils commettaient contre la loi de Mahomet un péché irrémissible, en touchant à cette liqueur défendue.

« Aussi remarquai-je un jour à Constantinople,
» continue-t-il, un brave homme qui, après avoir
» pris un verre plein en main pour le vider, jeta
» d'abord un grand cri. Quand je demandai à des
» amis le motif de cette bizarrerie, on me répondit
» qu'il priait son âme de se réfugier dans quelque

» recoin de son corps, ou de disparaître tout à fait
» pendant quelques instants, pour ne point se rendre
» complice du péché qu'il allait commettre par le
» corps. »

Le 7 décembre, le pacha se trouva assez bien rétabli pour recevoir l'ambassadeur; mais quelques présents que lui offrit ce dernier, le chef turc ne voulut pas consentir à sa demande. Il avait d'abord promis de rendre toutes les conquêtes faites pendant la suspension d'armes, si l'empereur lui envoyait un ambassadeur. Busbecq lui dit qu'il était revêtu de cette qualité; mais le pacha s'enferma dans cette réponse astucieuse : « Ou bien je n'ai rien promis, et
» alors je ne dois point rendre; ou bien, si j'ai en effet
» promis, vous concevez que je ne puis et que je ne
» dois point accomplir ma promesse. Mon seigneur
» m'a ordonné d'étendre sa domination, et non de
» la restreindre; je ne puis diminuer ses États; c'est
» son affaire, et non la mienne; vous pouvez vous
» rendre auprès de lui et lui demander ce qu'il vous
» plaira. »

Busbecq obtint cependant que la trêve fût prolongée jusqu'à ce que Soliman eût donné une réponse. Il partit aussitôt pour Constantinople, s'embarqua sur le Danube avec toute sa suite, ses bagages, ses chevaux, et se dirigea vers Belgrade. C'est cette ville célèbre à l'occasion de laquelle Soliman dit ces fières paroles à Malvezzi, l'ambassadeur de Ferdinand, qui venait lui en demander la restitution :

« Belgrade ! allez dire à votre maître que je vais
» me mettre en marche. Je porterai attachées à ma
» poitrine les clefs de mes forteresses de Hongrie, et

» j'irai jusqu'à cette plaine de Mohatz où Louis a
» trouvé son tombeau. Que Ferdinand vienne s'y
» mesurer avec moi ; qu'il me dompte et qu'il m'en-
» lève ces clefs, après avoir séparé ma tête de mon
» corps ; et si je ne le trouve pas à Mohatz, j'irai
» le chercher à Bude, où je le suivrai jusqu'à
» Vienne (1). »

Aussi Busbecq n'eut-il garde de parler encore de la restitution de cette place. Le vaisseau sur lequel il était monté était remorqué par un bâtiment plus petit qui avait vingt-quatre rameurs ; ceux-ci restaient à l'aviron nuit et jour, ne se reposant que pour prendre la nourriture nécessaire et montrant un courage, une énergie, une habileté dont Busbecq ne pouvait s'étonner assez, au milieu des dangers qui environnaient cette navigation si difficile.

Une nuit plusieurs planches se détachèrent du pont avec grand fracas ; le bruit éveilla Busbecq ; il se leva en sursaut et se mit à dire aux rameurs d'être prudents ; ils répondirent tranquillement : *Dieu nous aidera*. C'est bien là le cachet de ce fatalisme mahométan que rien ne saurait ébranler !

Il relâcha un instant à Tolna, ancienne et formidable forteresse hongroise, où il loue surtout le bouquet d'un certain vin blanc qu'on lui offrit ; il vit plusieurs châteaux et villes et arriva enfin à Belgrade, au confluent de la Save et du Danube, après deux jours de navigation.

Selon Busbecq, c'est à l'imprudence du roi Louis II et aux discordes des états de Hongrie, qu'on

(1) *Revue nationale*, citée.

dut la perte de Belgrade, longtemps considéré comme le boulevard de la chrétienté.

Après avoir pris le temps nécessaire pour régler son voyage et acheter avec son médecin Guillaume Quackelbeen une collection de médailles romaines, il se dirigea par terre vers Constantinople. Arrivé à Jagodna, petite ville ruinée récemment par les Turcs, il assista aux funérailles d'un Serbe :

« Le corps était exposé à visage découvert dans
» l'église ; il était entouré de différentes espèces de
» mets et d'une cruche pleine de vin. La veuve et la
» fille du défunt étaient présentes, couvertes de leurs
» plus riches habillements ; cette dernière portait sur
» la tête un chapeau orné de plumes de paon. En-
» suite nous entendîmes un chant funèbre. La veuve
» et la fille demandaient au défunt pourquoi elles
» avaient mérité d'être livrées à tant de douleurs et
» si elles lui avaient désobéi en quoi que ce fût,
» puisqu'il les abandonnait sur la terre. Les prêtres
» qui se trouvaient là appartenaient au rit grec. Au
» cimetière, on voyait autour du tombeau force
» figures de cerfs et d'autres animaux. Comme je
» m'informais du motif de cette singulière représen-
» tation, on me répondit que, par ces peintures, on
» voulait indiquer la diligence et l'activité des femmes
» dans les affaires domestiques. »

Busbecq raconte ensuite que c'est la coutume parmi les Serbes que le fiancé enlève sa prétendue, parce qu'on regarde comme un déshonneur qu'une fille se lie volontairement à un homme, même en légitime mariage.

De Jagodna il se rend à Nissa où il trouve des

traces de la domination romaine; car Busbecq n'est pas seulement un diplomate, c'est encore un homme de goût et de science qui tâche de recueillir des notions curieuses sur tout ce qu'il rencontre pendant son voyage : antiquités, arts, philologie, botanique, tout l'intéresse.

A Nissa il passe la nuit dans un caravansérai :

« C'est, dit-il, un grand bâtiment, plus long que » large; au milieu il y a une sorte de place où se » trouvent les bagages, les chameaux, les mules et les » chariots. Cette place est entourée d'une muraille » de trois pieds d'élévation, qui aboutit aux murs » dont tout le caravansérai est entouré; elle a quatre » pieds de largeur, de façon que les Turcs peuvent » se coucher dessus, y prendre leurs repas, boire et » faire la cuisine sur des fourneaux placés de distance » en distance. Leur lit se compose d'un tapis qu'ils » étendent sur cette muraille, de la selle de leur » cheval, dont ils font un oreiller, et de leur manteau » de voyage, qui leur sert de couverture. »

Comme cette manière de logement en public et à ciel découvert, ôtait toute liberté à notre ambassadeur, qui avait le privilège d'attirer partout les regards des musulmans, il tâcha de trouver un meilleur gîte parmi les chrétiens qui avaient au moins un abri couvert; mais, comme cet abri consistait en une mauvaise hutte à peine assez large pour recevoir un lit, il prit le parti de coucher sous une tente ou sur son chariot de voyage ou enfin dans une auberge turque, dont on ne refusait l'entrée à personne, qu'il fût chrétien ou juif, pauvre ou riche.

Il fait un brillant éloge de la bienveillante hospi-

talité qu'on recevait dans ces auberges, hospitalité qui eût fait bien souvent rougir les Européens si fiers de leur civilisation. Ce dont il ne peut assez se plaindre, c'est que, même pour beaucoup d'argent, on ne pouvait obtenir de bon vin.

On voit que Busbecq appartenait à cette riche population flamande qui avait l'habitude de mettre le *confort* en première ligne et qui avait horreur du mauvais vin. Malvezzi l'avait sans doute averti de cet inconvénient; car il avait avec lui des paniers pleins de bouteilles qui pouvaient rivaliser avec les celliers les mieux fournis.

Il traverse ensuite la capitale de la Bulgarie et les plaines fertiles de ce pays.

Le pain qu'il était obligé de manger était cuit sous la cendre et non pétri. Des femmes et des jeunes filles en portaient à vendre par les rues, tout frais, tout chaud; les boulangers étaient totalement inconnus dans cette contrée.

Voici ce qu'il raconte de l'accoutrement des femmes :

« Elles sont vêtues d'une simple chemise, faite
» d'une toile grossière, semblable à celle dont on
» confectionne des sacs. Elles sont ornées de brode-
» ries aux couleurs éclatantes, d'un effet fort ridicule.
» Lorsqu'elles voyaient nos chemises en fine toile
» sans aucun ornement, elles ne pouvaient s'empê-
» cher de trouver que ce vêtement était beaucoup
» trop simple. Leur tête est coiffée d'un énorme cha-
» peau de paille, doublé de toile, ayant une circonfé-
» rence beaucoup plus grande à la partie supérieure
» qu'à la base; les bords de ce singulier couvre-chef

» sont couverts de monnaies, d'images, de morceaux
» de verre coloriés et de toutes sortes d'ornements
» éclatants. Les femmes paraissent très-grandes avec
» cette immense coiffure qui leur donne un air de
» majesté peu commune, de façon qu'on les prendrait
» pour des Clytemnestres et des Hécubes placées en
» scène.

» Les Bulgares parlent l'idiome illyrien, comme les
» Serbes et les Razis. Ce peuple descend des Scythes
» venus des bords du Wolga, fleuve auquel il semble
» avoir emprunté son nom : *Wolgares, Bulgares*. Ils
» arrivèrent dans cette partie de l'Europe à l'époque
» des grandes émigrations, et se vinrent fixer sur la
» partie du mont Hoëmus (Balkans) qui se trouve
» entre Sophia et Philippopolis. Ils y résistèrent long-
» temps aux empereurs grecs et y défirent Baudouin
» de Constantinople. »

Busbecq traverse les Balkans et arrive sur les bords de l'Hèbre, célèbre dans la mythologie grecque par les Bacchantes qui y jetèrent la tête d'Orphée, circonstance qu'il passe sous silence, sans doute parce qu'il pensait à tout autre chose qu'à rappeler le souvenir de cette fable.

Il voit Philippopolis et Andrinople et parle avec enthousiasme de ces contrées délicieuses qu'embaume au cœur de l'hiver le parfum des hyacinthes et des narcisses et où il put admirer pour la première fois des tulipes en fleurs; aussi en acheta-t-il quelques oignons qu'il rapporta en Occident.

Ce fut le 20 janvier 1553 qu'il pénétra dans l'antique Byzance. Comme le sultan se trouvait en ce moment à Amasieh, dans l'ancienne Cappadoce, Busbecq

envoya dans cette ville pour faire connaître son arrivée au Grand Seigneur.

Dans l'intervalle qui le séparait de sa réception officielle, il s'empressa de visiter toutes les curiosités de Constantinople. Il en admira surtout la charmante situation, et s'étonna de voir cette ville si mal bâtie. Les restes de la grandeur romaine en avaient disparu en grande partie; mais il y remarqua encore deux belles et majestueuses colonnes qui semblaient comme dépayrées au milieu des chétives habitations des Turcs. L'une représentait l'expédition d'Arcadius; l'autre avait été naguère surmontée successivement des statues d'Apollon, de Constantin et de Théodose.

A l'exemple des anciens, il voulut naviguer sur le Pont-Euxin. Il alla visiter le long de ses côtes plusieurs châteaux de plaisance du sultan. A l'aspect de ces délicieuses habitations, il ne peut s'empêcher de s'écrier : « O demeures des nymphes, séjour des » muses et des poètes, vous paraissez pleurer et invo- » quer le retour des chrétiens! »

Busbecq était un des hommes sur lesquels la renaissance de la littérature grecque et latine avait exercé la plus grande influence; on comprendra donc ce transport d'enthousiasme à la vue de tous ces lieux célébrés par les plus beaux génies de l'antiquité.

Voici comment il explique l'indifférence des princes d'Occident pour une nouvelle croisade contre les Turcs :

« Nos ancêtres étaient tout autrement inspirés; ils » ne recherchaient point, comme de vils marchands,

» la conquête de pays qui pouvaient leur procurer de
» l'or, mais plutôt de contrées où ils pouvaient si-
» gnaler leur valeur; ils demandaient de l'honneur
» et non des richesses; aussi le croisé ne rappor-
» tait-il point l'opulence, mais il revenait chargé de
» gloire. »

Busbecq fut enfin reçu par le sultan. Il s'embarqua sur le Bosphore le 7 mars, et alla coucher la première nuit à Scutari. Avant de nous donner les détails de l'audience officielle, il a soin de décrire tous les lieux qu'il traverse et de rappeler les souvenirs classiques qu'ils réveillent en lui. Partout il fait preuve d'une grande instruction et d'un esprit d'observation fort rare à cette époque; les renseignements qu'il nous fournit sur cette partie de l'Asie sont d'autant plus curieux, qu'ils sont débarrassés de la crédulité qui dépare trop souvent la narration des premiers voyageurs.

Ce ne fut que le 7 avril qu'il arriva à Amasieh, patrie du géographe Strabon, comme on le sait. Quelques Turcs vinrent d'abord le complimenter de la part du sultan; puis il parut à son audience. Le Grand Seigneur était assis sur une sorte de trône haut d'un pied, recouvert de beaux tapis et de riches coussins et entouré d'une balustrade sculptée. Un arc et des flèches se trouvaient auprès de lui; son front était mélancolique, et sur toute sa figure régnait une sévérité triste, qui imposait. Les *chambellans* prirent l'ambassadeur sous les bras pour le conduire devant l'empereur, selon qu'on en avait introduit la coutume à la cour, depuis qu'un Croate avait voulu assassiner Amurat, sous prétexte d'avoir

une entrevue avec lui. Il baisa la main du sultan et retourna à sa place à reculons, c'est-à-dire sans lui montrer le dos. Alors il exposa les motifs qu'avait eus l'empereur Ferdinand de l'envoyer à sa cour; mais son discours déplut sans doute à Soliman II à cause du ton de hardiesse qui y régnait; car il se contenta de répondre par deux mots fort vagues : *Guisel, Guisel*, ce qui signifie à peu près *bien, bien*, prononcés d'une manière ironique. Des fonctionnaires nombreux assistaient à cette réception, tous hommes que leur mérite avait ennoblis; car la noblesse héréditaire n'existait chez les Turcs que parmi la race des Osmanlis. Tous étaient vêtus avec une simplicité pleine de majesté, avaient une attitude digne et employaient un langage que distinguait une exquise politesse.

Quelques jours après arriva l'envoyé de Perse, qui venait conclure un traité de paix avec les Turcs. Busbecq s'étonna de l'empressement du sultan à accepter ses conditions; mais il sut bientôt que le motif de cet accueil bienveillant n'était autre que l'offre de magnifiques cadeaux que ce personnage avait apportés.

Dès ce moment Soliman devint plus intraitable que jamais pour Ferdinand. Après bien des efforts, Busbecq ne put obtenir qu'une trêve de six mois, et le divan trouva bon de renvoyer l'ambassadeur à sa cour pour que celle-ci le dépêchât de nouveau avec une réponse définitive vers Sa Hautesse.

« Avant de partir, dit-il, je fus reçu en audience de » congé par Soliman; en entrant on m'affubla de » deux énormes manteaux qui me descendaient jus-

» qu'aux talons et qui étaient d'une insupportable
» pesanteur. Ceux qui faisaient partie de ma suite
» furent également revêtus d'habits de soie de di-
» verses couleurs ; nous nous présentâmes ainsi accou-
» trés devant Sa Hautesse, semblables à Agamemnon
» ou à quelque autre héros de tragédie. Soliman me
» remit ses lettres revêtues de son cachet et enfer-
» mées dans un drap d'or, puis il nous congédia, moi
» et les principaux de mes compagnons qui avaient
» eu l'honneur d'être reçus. — Nous quittâmes Ama-
» sieh le 2 juin. »

Busbecq arriva à Constantinople le 24, épuisé de fatigue et fort souffrant ; il se remit aussitôt aux mains de son médecin Quaeckelbeen. Des bains chauds et l'application de douches froides le guérèrent promptement, de façon qu'après une quinzaine de jours il put se remettre en route. Sa suite se composait de quelques Turcs qui, ne voulant plus servir sous la domination du sultan, s'en allaient en Hongrie. Le vayvode, leur chef, fut atteint de la peste en chemin et mourut à Andrinople. Quelques imprudents se jetèrent sur ses habits pour s'en emparer, malgré l'avis de Quaeckelbeen. Mal leur en prit ; car les premiers symptômes de la peste se manifestèrent dès le lendemain chez eux. Le médecin de Busbecq fut assez heureux pour les guérir avec une décoction d'ail aquatique (*scordium*) qu'il eut le bonheur de trouver dans la campagne environnante.

A Belgrade, une partie de la suite de l'ambassadeur, ayant mangé une trop grande quantité de maque-reaux qu'on vendait à bas prix dans cette ville, fut atteinte d'une fièvre pernicieuse. — Il fut atteint

lui-même de la fièvre tierce, mais elle le quitta à Comorn, « comme si la fièvre turque, dit-il, n'avait » pas osé pénétrer dans un pays chrétien. »

De retour à Vienne on le trouva si maigri, si changé qu'on le crut empoisonné par les Turcs. Aussi s'étonna-t-on fort de le revoir; car on avait cru qu'il ne reviendrait pas de sa mission.

Cette première absence ne dura que quelques mois.

Ferdinand n'ayant pas voulu accepter les conditions de Soliman II, parce qu'elles portaient atteinte au traité conclu avec la veuve du vayvode de Transylvanie, Busbecq fut chargé de reprendre la route de Constantinople. Nous le retrouvons dans cette ville au commencement de janvier 1553.

Les pachas ayant appris que rien n'avait été changé au traité en ce qui concernait la veuve du vayvode Jean, refusèrent de présenter Busbecq au sultan, disant qu'ils n'étaient pas encore assez fatigués de la vie pour chercher à encourir la colère de leur maître, et, pour lui, il risquait fort d'être renvoyé à sa cour avec le nez et les oreilles coupés. Aussi dès cet instant l'ambassadeur et sa suite furent-ils moins bien traités, soumis à une surveillance plus active et comme retenus prisonniers dans leur hôtel. L'histoire des longues et dangereuses négociations qui suivirent prouve à quel point Busbecq était doué d'énergie, de courage et de patience vraiment chrétienne.

Trois ans de séjour sans résultat parmi les Turcs avaient fait perdre à ses compagnons tout espoir d'arriver à une solution favorable. Après bien des pourparlers, ils obtinrent du sultan de pouvoir retourner à

Vienne. Ils partirent à la fin d'août 1557; mais comme il importait aux intérêts de Ferdinand et de la chrétienté entière, qu'il n'y eût point rupture complète, Busbecq se dévoua et resta parmi les Turcs tout en faisant bien sentir au divan qu'il prenait moins ce parti par ordre de son souverain, que pour prouver à Sa Hautesse qu'il avait le sincère désir de ménager un arrangement définitif. L'habile diplomate déploya en cette circonstance toutes les ruses possibles, et lutta si bien de finesse avec les vizirs qu'il leur fit croire que c'était uniquement pour céder à leurs désirs, qu'il demeurerait à Constantinople. Ce système lui réussit assez bien.

Soliman alla passer l'hiver suivant à Andrinople. Busbecq fut un jour invité à se rendre auprès de lui. Le grand vizir lui envoya une suite de quelques cavaliers et de seize janissaires, plutôt pour le garder à vue, que pour lui faire honneur; car on craignait toujours que, de guerre lasse, il ne fût par quitter la capitale de l'empire ottoman. A peine avait-il voyagé trois jours avec cette escorte, que les janissaires refusèrent de continuer la route, et il ne put les faire revenir de leur dessein qu'en les régaland splendidement d'une bouillie faite de vin, d'œufs, de sucre et d'épices, espèce de chaudéau qui leur rendit toute leur bonne volonté.

Soliman l'avait appelé à Andrinople pour se plaindre des fréquentes incursions des Hongrois sur le territoire turc. Busbecq essaya de faire comprendre à l'empereur que ce n'étaient là que des représailles fort justes contre les rapines et les agressions des musulmans. Il resta trois mois dans

cette ville et parvint à y conclure une nouvelle trêve de sept mois. Il retourna ensuite à sa résidence habituelle.

« C'est une vaste maison, dît-il, située dans l'en-
» droit le plus élevé de Constantinople. Le derrière
» a une vue fort agréable sur la mer et s'étend jusque
» sur les montagnes de l'Asie. Le bâtiment est carré,
» ayant une grande cour avec un puits. Le rez-de-
» chaussée sert d'écurie; le premier étage est seul
» habité; autour règne une galerie qui conduit aux
» appartements. Les chambres, qui sont fort étroites,
» ressemblent parfaitement à des cellules de moines.
» — L'édifice est entièrement couvert de plomb, et
» voûté en dedans, ce qui le met à l'abri du feu. —
» Point de jardin, ni arbres, ni verdure, rien qui
» puisse récréer la vue... »

Le séjour du caravansérai qui lui servait, pour ainsi dire, de prison, lui devenant de plus en plus odieux, il demanda et obtint de pouvoir habiter, comme les autres ambassadeurs, une maison qu'il monterait à ses frais.

Cette habitation qui avait un joli jardin, se trouvait sur une petite île ouverte de tous les côtés. De crainte qu'il ne prit la fuite, on l'obligea à revenir dans sa première demeure, dont on eut soin de murer presque toutes les fenêtres. Des insectes et des animaux de toute espèce infestaient ce séjour; il y avait une énorme quantité de belettes, des couleuvres, des scorpions, des lézards; il arrivait souvent qu'en voulant prendre son chapeau le matin, il le trouvait entortillé d'une couleuvre. Il finit cependant par se familiariser avec ces animaux, au point de prendre plaisir à étudier

leurs mœurs et leurs habitudes. Il fit même acheter des loups, des ours, des cerfs, des lynx, des rats d'Inde, un cochon et d'autres bêtes, tant pour son propre délassement, que pour amuser ses compagnons d'infortune, qu'il craignait de voir bientôt devenir la proie d'une incurable nostalgie. Les singes avaient surtout le privilège de l'amuser; il aimait leurs éclats de rire, leur adresse, leurs ruses. On sait que le porc est regardé comme un animal immonde chez certains Orientaux. Cette circonstance fut favorable à Busbecq; car elle lui servit de *laissez-passer*. Chaque fois qu'il avait à recevoir quelque confidence secrète, le messenger qui la lui apportait, avait soin d'enfermer un jeune porc dans un sac qu'il tenait sur ses épaules. Dès que les gardiens entendaient le grognement de la pauvre bête, ils reculaient avec dégoût et n'étaient point tentés de fouiller le porteur.

Dans cet hôtel, qu'il appelle à bon droit son *Arche de Noé*, il nourrissait en outre toutes sortes d'oiseaux, tels que des aigles, des corbeaux, des canards, des grues, des perdrix, etc.

Parmi les avantages qu'il tira de ce commerce forcé avec des animaux, il faut compter l'étude spéciale qu'il fit de l'affection qu'ils éprouvent souvent pour l'homme, affection qui, ainsi que l'avaient déjà observé les anciens, a tous les dehors de l'amitié.

Il avait aussi un beau haras de chevaux de diverses races, et entretenait six chameaux qu'il prétendait devoir lui servir à porter ses bagages quand il quitterait Constantinople; mais en réalité c'était pour

en faire cadeau à Ferdinand et l'engager à propager dans ses États l'usage de ces utiles animaux.

Busbecq n'oublie point de vanter la manière pleine de douceur avec laquelle on traite les chevaux en Turquie, circonstance à laquelle l'ambassadeur flamand attribue leur longévité.

Trop fier pour implorer une grâce des Turcs, Busbecq aima mieux rester dans l'espèce de prison qui lui avait été assignée pour demeure. Le motif de cette rigoureuse détention était l'espoir de l'amener à faire certaines concessions pour obtenir la paix ; mais sa conduite montra bientôt qu'il y était assez indifférent ; il ajouta même la dérision à la fermeté ; il verrouilla à l'intérieur toutes les portes de ses appartements, de sorte que ses gardiens mêmes ne pouvaient pénétrer jusqu'à lui.

Au milieu de ses innocentes distractions, Busbecq n'oubliait point les graves devoirs que lui imposait, au sein même de son espèce de captivité, le caractère d'ambassadeur dont il était revêtu.

Grâce à la révolte de Bajazet, qui avait obligé Soliman à tourner ses regards ailleurs, les affaires de Hongrie avaient pris, pour l'empereur Ferdinand, une tournure plus favorable. Busbecq entrevoyait déjà l'espoir d'arriver à un arrangement définitif, lorsque de nouveaux revers éprouvés par les Espagnols, changèrent encore une fois la face des choses. La flotte de Philippe II avait été battue par les Turcs non loin de Tripoli, et ces derniers avaient enlevé l'île de Zerbi aux chrétiens. La joie causée par ces événements éclata à Constantinople en injures et en menaces contre l'ambassadeur fla-

mand. Mais, malgré les dangers qu'il y avait à poser un acte quelconque dans une telle conjoncture, Busbecq chercha à adoucir par tous les moyens possibles le sort des illustres captifs espagnols qu'on avait conduits à Constantinople, leur tendit une main amie, pourvut à leurs besoins et paya même leur rançon de ses propres deniers. Voyant avec indignation que l'étendard royal d'Espagne se trouvait dans la possession d'un corsaire ture, il s'empressa de le racheter. En cette occasion il contracta des dettes considérables, auxquelles, il l'avoue lui-même, il eut plus tard grande peine à satisfaire.

Tout à coup la peste éclata à Constantinople; le fléau ne respecta pas la retraite du diplomate. Busbecq, moins effrayé pour sa personne que pour les suites qu'entraînerait sa mort, demanda à Sa Hautesse de pouvoir aller se fixer hors de la capitale; mais le cruel empereur lui fit répondre : « qu'il devait bien savoir que les maux de la peste étaient les flèches de Dieu, qui toutes devaient irrésistiblement atteindre leur but, et que la fuite ne saurait donc servir à ceux que la colère du ciel a désignés. »

L'envoyé de Ferdinand n'insista pas davantage; il eut le bonheur de voir un instant l'épidémie disparaître de sa maison; mais, ayant eu l'imprudence d'acheter un esclave qui en était infecté, la peste revint sévir avec plus de force parmi ses compagnons, et il eut la douleur de perdre celui qui avait constamment soutenu son courage et qu'après Dieu il regardait comme son meilleur appui; nous vou-

lons parler de son médecin, l'intrépide Guillaume Quackelbeen, qui, remarquant que son corps était déjà couvert des taches de la peste, attendit la mort en véritable chrétien, chercha des consolations dans la prière, passa la nuit à lire la Bible, et expira le lendemain matin, tranquille et résigné.

Busbecq pleura amèrement la mort d'un ami, qui était en outre une perte immense pour les sciences et surtout pour la connaissance des plantes. Une seule lettre de ce savant nous est restée sur la botanique; elle est datée de Constantinople, du 27 juin 1557, et adressée à Matthioli (1).

Notre ambassadeur avait une si grande confiance dans le mérite de son médecin, qu'il se serait vu avec plaisir remplacé par lui à Constantinople, si des circonstances quelconques l'avaient obligé de reprendre le chemin de Vienne. Aussi éleva-t-il un monument à Guillaume Quackelbeen.

La mort de son ami l'engagea de nouveau à demander une autre habitation; cette fois sa prière fut exaucée; il obtint la permission de résider à quatre lieues de Constantinople, dans l'île de *Principo*, l'une des plus agréables de tous les environs de cette ville. Là il put jouir d'une plus grande liberté et parcourir à son aise ce charmant archipel. Il y passa trois ans, se livrant tour à tour à l'étude des plantes et aux plaisirs de la pêche.

Pendant tout ce temps il s'occupa non-seulement d'histoire naturelle, mais encore de littérature

(1) Elle se trouve dans le recueil intitulé : *Epistolarum medicinalium libri quinque*. Lugduni, 1644.

classique. Il y avait à peine cent ans que Constantinople était tombée au pouvoir des Turcs, et bien que ceux-ci eussent détruit une grande partie des monuments littéraires de l'antique Byzance, Busbecq tâcha d'en sauver du moins quelques débris et fit l'acquisition d'un grand nombre de manuscrits précieux. Un de ceux-ci lui échappa; c'était un magnifique *Dioscoride* avec miniatures; on lui en demandait cent ducats; mais, malgré tout son zèle, sa bourse ne lui permettait pas de l'acheter à un tel prix.

Il mit aussi un soin particulier à étudier les mœurs et les habitudes des anciennes populations de l'Asie. C'est pendant son exil qu'il apprit que, dans les montagnes du Caucase, vivait une population qui parlait un idiome fort semblable à celui de sa patrie, le flamand. Cette tribu avait envoyé deux ambassadeurs à Soliman. Busbecq saisit cette circonstance pour s'assurer par leur bouche de la vérité du fait. Il les invita à sa table afin d'avoir occasion de les entretenir de l'objet de ses recherches.

L'un était de haute stature, d'une figure douce et ouverte; on l'eût pris, dit l'auteur, pour un Flamand ou un Hollandais. L'autre était plus petit et assez corpulent; sa chevelure était noire. Il parlait constamment le grec; car il avait appris cette langue dans les affaires et avait perdu l'habitude de s'exprimer dans la sienne. Il appartenait, disait-il, à une population fort belliqueuse qui occupait un grand nombre de villages et qui livrait annuellement huit cents *mousquetaires* à l'empire tartare. Dans la conversation, Busbecq remarqua que le premier de ces

ambassadeurs mettait devant la plupart des mots le monosyllabe *tho* ou *the*. Quelques-uns de ces mots avaient la plus grande ressemblance avec ceux de la même signification employés dans l'idiome germanique, ressemblance qui augmentait encore par la prononciation tout allemande de l'interlocuteur. Voici les principaux : *broe*, brood (pain); *plut*, bloed (sang); *reghen*, regen (pluie); *bruder*, broeder (frère); *schweyster*, zuster (sœur); *alt*, oud (vieux); *wintsch*, wind (vent); *silver*, zilver (argent); *goltz*, goud (or); *kor*, koren (blé); *salt*, zout (sel); *fisct*, visch (poisson); *haef*, hoofd (tête); *thurn*, deure (porté); *stern*, star (étoile); *sune*, zon (soleil); *mine*, maen (lune); *tag*, dag (jour); *oeghene*, oogen (yeux); *bars*, baert (barbe); *handa*, hand (main), *bogn*, bogen (arc); *miera*, mier (fourmi); *rinck* ou *ringo*, ring (anneau); *brunna*, bron (fontaine); *waghen*, wagen (chariot); *apel*, appel (pomme); *schieten*, schieten (tirer); *schlepen*, slapen (dormir); *kommen*, komen (venir); *singhen*, zingen (chanter); *lachen*, lachen (rire); *criten*, kryten (gémir); *geen*, gaen (aller); *breen*, braên (rôtir).

Busbecq prit aussi note de quelques vocables fondamentaux qui n'offraient au premier aspect aucune similitude avec ceux du même genre dans notre langue, mais dans lesquels on pouvait cependant remarquer des affinités éloignées avec des mots de l'idiome germanique, employés dans un sens dérivé.

La mort du grand vizir Rustan, remplacé par un Dalmate nommé Halli, dont l'esprit conciliant était acquis à Busbecq, mit enfin un terme aux difficultés que le Grand Seigneur opposait à la conclusion d'un traité de paix.

Après tant d'années de souffrances et de privations, notre diplomate parvint à fixer les bases d'un accord définitif, à condition qu'un plénipotentiaire turc retournerait avec lui vers Ferdinand pour obtenir encore quelques légères modifications et finalement une ratification décisive.

En quittant Constantinople, le grand vizir Halli, qui n'avait jamais dissimulé ses sympathies pour l'envoyé chrétien, lui fit cadeau de trois magnifiques chevaux, d'une robe richement brodée, d'une boîte remplie de véritable thériaque d'Alexandrie et d'une bouteille de verre qui contenait un baume précieux. Ce dernier présent surpassait tous les autres en valeur; car ce baume ne se trouvait point dans le commerce. Du sultan, il ne reçut que les cadeaux que celui-ci avait coutume de faire à des ambassadeurs étrangers.

Il partit à la fin d'août 1562, emportant avec lui un traité dont la durée était fixée à huit années et qui assurait à Ferdinand la possession de la Hongrie. Il revint à Vienne en septembre. L'empereur, qui était avec son fils Maximilien à Francfort où ce dernier devait être couronné roi des Romains, y fit venir Busbecq avec l'ambassadeur turc. Ferdinand le reçut avec une véritable joie, l'assura de son amitié et de sa reconnaissance, ratifia le traité et renvoya Ibrahim avec un grand nombre de présents.

Pour toute récompense de tant de travaux péniblement accomplis, Busbecq ne demanda qu'une grâce, celle de pouvoir retourner tranquillement dans sa patrie; car il connaissait l'intérieur des cours et savait qu'on y trouve rarement le bonheur.

« La cour, dit-il, ne connaît le vrai bien que lorsqu'il est trop tard ; il est plus à désirer qu'on puisse vivre pour soi et pour les lettres, et vieillir avec quelques bons amis dans un petit coin de terre oublié. Pendant notre exil dans ce bas monde, il n'y a point d'existence qui n'ait ses peines. A la cour, on estime plus souvent un noble qui manie habilement l'ironie, qu'un brave homme sans fiel ; c'est un vrai tableau d'après nature, que celui où un homme simple et vertueux parmi les courtisans est dépeint comme un âne parmi les singes. »

Sept années d'exil passées au sein d'une population ennemie, redoutée de toute l'Europe, avaient eu pour résultat d'arrêter pendant quelque temps la lutte entre l'Orient et l'Occident. Ce résultat inespéré, c'est au génie et à l'habileté diplomatique d'un Flamand que l'empire d'Allemagne en était redevable. Si les services rendus à la politique par le célèbre ambassadeur méritent les plus grands éloges à cause de leur importance, ceux qu'il rendit aux sciences n'offrent pas moins d'intérêt. En effet, doué d'un esprit pénétrant et facile, riche d'une infinité de connaissances acquises dans le silence de la retraite, Busbecq s'appliqua à recueillir des notions exactes sur tout ce qui l'avait frappé pendant son voyage. Négociateur consommé, antiquaire éclairé, botaniste judicieux, philosophe, numismate, naturaliste, écrivain élégant, on peut le placer hardiment au rang des plus hautes intelligences de cette époque où l'on rencontre tant d'illustres savants.

« A son retour, il fit présent à l'empereur de beaucoup de médailles qu'il avait recueillies, rapporta

» environ deux cent quarante manuscrits grecs qu'il
» déposa en partie dans la bibliothèque de Vienne;
» envoya un grand nombre d'inscriptions antiques
» aux savants avec lesquels il était en correspon-
» dance, Juste Lipse et Gruter, entre autres, et il
» eut enfin la joie bien douce d'enrichir les jardins
» de l'Europe de quelques-unes de ces fleurs qu'il
» avait tant admirées à Constantinople et dans l'Asie
» Mineure. Nous devons à Busbecq le lilas, à l'ombre
» duquel Bernardin de Saint-Pierre voulait lui élever
» un monument; nous lui devons aussi les tulipes,
» qu'il fit connaître à son compatriote Charles de
» l'Escluse, médecin de Maximilien et directeur du
» jardin impérial de Vienne (1). »

Malgré ses humbles désirs, Busbecq était un homme trop remarquable et surtout trop remarqué pour rentrer dans l'obscurité de la vie domestique. Ferdinand et Maximilien son fils lui confièrent l'éducation des jeunes archiducs, Rodolphe et Mathias, futurs empereurs, et Albert qui devait, trente ans plus tard, régner sur les provinces belges. Cette tâche achevée, son mérite l'entraîna de nouveau au sein des cours dont il avait si énergiquement dépeint le triste intérieur; il fut chargé de plusieurs ambassades dans différentes cours de l'Europe, et dans ces divers postes il se montra constamment ce qu'il avait toujours été : habile diplomate, ami de son prince et de sa patrie, cœur noble et honnête, intelligence d'élite, type de la fidélité, de la loyauté et du courage.

Il mourut le 18 octobre 1592, à l'âge de soixante

(1) *Revue nationale*, citée, p. 216, 217.

et dix ans. Il avait obtenu un congé de l'empereur pour retourner dans sa patrie. Il s'y rendait par la Normandie précisément dans le moment où cette province était en proie aux discordes civiles qui désolaient alors toute la France; les catholiques l'attaquèrent dans le village de Cailly, à quelques lieues de Rouen; on le relâcha cependant lorsqu'on eut reconnu sa qualité d'ambassadeur; mais cette agression brutale porta une grave atteinte à la santé de ce vieillard que tant de rudes travaux avaient épuisé; il en prit une fièvre violente à laquelle il succomba après quelques jours de souffrance, au château de Maillot où on lui avait offert l'hospitalité. — Sa dépouille mortelle fut inhumée dans l'église de ce village, à l'exception du cœur, qui a été déposé dans le caveau de sa famille, à Busbecq.

Les lettres qu'il nous a laissées sur son voyage sont encore aujourd'hui un monument de bon style, de fines observations, d'aperçus judicieux. Un ancien auteur disait même de ces lettres, qu'elles devaient être la principale étude des ambassadeurs; en effet, elles renferment les préceptes les plus utiles pour ceux qui sont appelés à jouer un rôle dans la diplomatie.

Sous le titre de : *De re militari contra Turcam instituendâ consilium*, il nous a laissé encore quelques notes curieuses relatives aux moyens à employer pour combattre les Turcs et les chasser de Constantinople (1), et dans lesquelles il cherche à prouver qu'une

(1) Écrit dont il est probable que, soixante ans après, comme nous le verrons, GRAMAYE se servit pour ses projets de croisade. — Ce *Consilium* a été imprimé deux fois à Anvers, en 1581 et 1582, à la suite des *Itinera*.

bonne organisation militaire peut seule arracher l'empire d'Allemagne au sort que l'ambition musulmane lui prépare.

Cet opusculé, où se montre encore l'expérience de l'homme politique, sert d'appendice aux lettres de Busbecq.



JEAN ZUALLART ⁽¹⁾.

(TERRE SAINTE, 1586).

C'était l'usage autrefois, — et, pour bien des motifs, il est fâcheux qu'il soit tombé en désuétude, — que les jeunes gens de famille allassent, leur éducation achevée, visiter les contrées lointaines, accompagnés de quelque bon précepteur ou de quelque vieil ami en qui un père mettait toute sa confiance, ayant ainsi avec eux un guide instruit, un mentor sûr et éclairé, un homme de sens et d'expérience.

Philippe de Mérode, baron de Frentzen, héritier alors d'une des plus puissantes et des plus nobles maisons des Pays-Bas, avait été confié aux soins de Jean Zuallart, d'Ath en Hainaut, pour entreprendre avec lui, avec son frère le seigneur d'Ognies et son cousin, le seigneur de Haren, le voyage d'Italie et d'Allemagne.

(1) *Le tres-devot voyage de Jerusalem, avecq les figures des lieux saincts et plusieurs autres tirées au naturel.* Anvers, A. S'Coninx, 1608, in-4°. — *Il devotissimo viaggio di Gerusalemme dal Sr Giovanni Zuallardo.* In Roma, 1587, in-8° (avec portrait). — Même ouvrage. In Roma, 1593, in-8°. — *Biographie du royaume des Pays-Bas*, t. II, p. 610.

Se trouvant à Rome vers la fin de l'année 1584, ces deux derniers gentilshommes firent promettre à Zuallart de suivre son noble pupille partout où il prendrait à celui-ci fantaisie de se rendre. Quelque inconsidérée que fût cette promesse, de la part d'un gouverneur, il ne put se refuser à l'accomplir, lorsque Philippe de Mérode lui eut déclaré que son intention était de visiter la terre sainte.

Effrayé d'abord d'une résolution que les difficultés du voyage rendaient d'une exécution très-pénible, Zuallart, n'ayant aucun pouvoir de ceux qui lui avaient remis le jeune homme entre les mains, essaya de le dissuader de son projet; mais, appuyé par plusieurs prélats de Rome, Philippe de Mérode triompha de ses scrupules, d'autant plus qu'il avait l'assentiment de ses deux parents ainsi que de Sa Sainteté elle-même.

Après s'être appliqué pendant quatre mois au dessin, pour tirer un meilleur parti du voyage qu'il allait entreprendre, Zuallart s'embarqua à Venise le 29 juin 1585, avec Dominique Danesi, docteur en théologie, Martin Vandenzande, doyen de Saint-Géry à Cambrai, Pierre-Jean de Sardigne, religieux de Saint-François à Cézène, frère Bernardin Bandini de Florence, frère Celse Gadaldo, Guillaume Aillo, Irlandais, Jean Behou, curé d'un village près de Paris, Philippe de Mérode, Paul Albano de Milan, Jules Palière, de Savone, Antoine de More, de Naples, Bernard d'Adorno, Piémontais, George de Pent, d'Inspruck, Nicolas Olivier, de Liège, Étienne Roquette, de Toulouse, et Mathieu Semerpont, de Lille.

Il nous a laissé de son voyage une longue relation

qu'il composa en italien et qui parut à Rome en 1587 et en 1588; puis, quelques années plus tard, il en fit une traduction française augmentée de plusieurs particularités, qu'il publia à Anvers en 1608. — Elle est divisée en cinq livres : dans le premier il donne des détails généraux sur la terre sainte et fait connaître toutes les mesures, toutes les précautions qu'il est utile de prendre pour accomplir ce dangereux pèlerinage.

« Le voyageur qui s'en va à Jérusalem, a-t-il soin
» de dire, doit faire en sorte qu'il monte sur un na-
» vire bien gréé et ayant un pilote habile. — Il faut
» qu'il ait la bourse pleine, qu'il soit muni de lettres
» de change et de crédit, qu'il soit prudent et pas
» trop confiant, qu'il prenne tous les renseignements
» nécessaires sur le pays qu'il va voir, qu'il se déclare
» ami des Vénitiens ou des Français, qui ont des con-
» suls partout. Il ne peut se fier ni aux Grecs ni aux
» juifs; les premiers sont les ennemis couverts des
» chrétiens, les autres le sont à face découverte. La
» patience, la foi, la longanimité, l'indulgence doi-
» vent être ses principales vertus. Il doit aussi dispo-
» ser ses affaires spirituelles et temporelles, de façon
» que, si un malheur lui survenait, il soit toujours en
» règle avec Dieu et avec sa famille. — Les mois d'avril,
» mai ou juin sont les plus favorables pour s'embar-
» quer; de préférence on fera voile vers l'île de Chypre
» ou vers Tripoli. — On conclura un accord avec le
» patron d'une galère de Venise pour la table et le
» passage. — Partout où l'on relâche, il importe de
» descendre avec le patron ou ses officiers et de tou-
» jours se tenir avec eux. Il faut avoir soin de bien

» ménager les matelots, afin d'être toujours dans
» leurs bonnes grâces. — Arrivé dans l'île de Chypre,
» on prend un drogman pour aller à Jaffa; on lui
» donne de six à sept ducats. — Avant de se rendre
» sur le navire, on achètera un matelas à Venise,
» avec un coffre pour y renfermer ses hardes; deux
» paires de draps de toile, six chemises avec rabat à
» l'italienne, deux paires de hauts-de-chausses, des
» chaussettes, des chaussures, des coiffes, des mou-
» choirs, des serviettes et surtout du savon; voilà de
» quoi se doit composer le bagage. Il est nécessaire
» de s'habituer à la plus grande propreté et de chan-
» ger souvent de linge. — Pour la table on paye six
» sequins par mois; il est bon en outre de se munir
» de biscuit, de pain d'épice, de saucisses et de fro-
» mage de Parmesan, de confitures fortes, d'oranges et
» de citrons, de quelques médicaments, comme de
» la thériaque, contre les maladies contagieuses. — Il
» faut se vêtir pauvrement pour ne pas exciter la cu-
» pidité des Turcs lorsqu'on descend à terre, et avoir
» soin de toujours cacher sa bourse. — L'on ne sau-
» rait négliger de se munir de bonnes lettres de re-
» commandation pour les marchands français ou
» vénitiens qui résident en Chypre, à Alep, Tripoli,
» Damas, Damiette, au Caire, à Alexandrie. — On
» se chargera aussi de lettres pour les religieux de
» Jérusalem et d'autres lieux. — Quant au drogman,
» il ne faut pas faire attention s'il est chrétien ou
» turc, il s'agit seulement de le bien payer. — Quant
» aux Turcs, lorsqu'on se trouve parmi eux, il est
» important de ne les point regarder en face; car ils
» considèrent cela comme une inconvenance. — Si

» vous les rencontrez dans les rues, saluez-les par
» une inclinaison de tête et en posant la main ouverte
» sur la poitrine. — Il faut aussi se garder de dessi-
» ner ou d'écrire en leur présence; car ils vous pren-
» nent pour des espions et ne se font pas faute de
» vous empoigner. — Gardez-vous d'entamer avec
» eux des discussions religieuses; car mal vous en
» prendrait. Si vous aviez le malheur d'entrer en leurs
» mosquées, de lier connaissance avec une de leurs
» femmes ou de les appeler *chiens*, ils vous saisi-
» raient, vous brûleraient vifs ou vous empaleraient,
» à moins que, pour sauver votre corps, vous renon-
» ciez à la foi chrétienne. — Si l'on est gentilhomme,
» on doit se garder d'affecter des grands airs; car les
» Turcs s'empareraient de vous et ne vous relâche-
» raient que contre une grosse rançon. — Pour ce
» qui regarde la monnaie, c'est principalement de
» sequins qu'il faut se munir. Les écus d'or de France
» sont moins bien accueillis. »

La relation proprement dite commence au deuxième livre.

Zuallart part de Venise le 29 juin 1585 pour Tripoli en Syrie, sur un navire d'assez médiocre grandeur, nommé *la Tournielle Augustine*, dont un certain Jacomo Augustino était le patron.

Il visite l'Istrie, voit Rovigo, décrit brièvement Pola et ses ruines romaines, dont *Pierre de Smet* avait, quatre-vingts ans avant lui, fait un château de Roland (!). Mais notre voyageur se contente d'attribuer à ce célèbre paladin la construction d'une vieille et grosse tour qui regarde la mer et qu'on nomme le château de Roland.

« L'église de Pola est fort antique. Du temps de » Charles-Quint, Jean-Baptiste Vergius y était évêque; » il était neveu de Paul Vergius, évêque de Capo- » d'Istria, compagnon d'Érasme de Rotterdam et de » l'hérésiarque Martin Luther. »

Il arrive bientôt en Esclavonie et en Dalmatie et se livre à quelques recherches au sujet des peuples, de la langue et des mœurs de ces contrées.

N'oublions pas de dire que partout il cherche à appuyer ses assertions sur Pline, Ptolémée, Strabon et autres autorités respectables de l'antiquité.

Les vents contraires le poussent vers les côtes d'Italie.

L'Albanie, où il arrive peu de temps après, lui fournit un chapitre curieux où les prouesses du fameux Scanderbeg, dont on conserve le casque à la galerie d'Ambras à Vienne, ne sont pas oubliées.

Il décrit l'île de Corfou et parle de la fameuse bataille de Lépante, gagnée par don Juan d'Autriche. A six lieues de Corfou, il visite un petit village appelé Lydpames, où l'on montrait l'habitation du père de Judas Iscariot. Les gens de cet endroit se vantaient de descendre de la race du misérable apôtre qui trahit le Sauveur.

Il parle ensuite longuement de l'île de Zante et n'oublie pas de faire mention de la sépulture d'André Vésale.

« Près de la place publique, dit-il, est une petite » église avec un monastère appelée l'*Annunciata*, où » l'office se fait à la façon romaine par quelques » frères mineurs qui y résident, et où l'on a l'habi- » tude d'inhumer les chrétiens catholiques qui meu-

» rent dans cette ville... C'est là que repose le très-
» célèbre docteur et anatomiste André Vésale qui y
» mourut à son retour de la terre sainte, en 1564.
» On lui avait fait une belle épitaphe sur une plaque
» de cuivre, emportée depuis par les Turcs qui brû-
» lèrent et désolèrent cette ville en 1571. »

Ce qu'il raconte de l'Asie Mineure, des villes de la Grèce, des îles de Chypre, de Rhodes et autres n'est guère qu'une répétition de ce que nous trouvons dans Van Ghïstele, si ce n'est que Zuallart s'étend plus longuement sur les souvenirs mythologiques de ces contrées.

« Comme nous mouillions devant Limisso, quatre
» gentilshommes français nous engagèrent à nous
» embarquer avec eux pour nous rendre en Égypte et
» au grand Caire, avec l'intention de revenir par les
» montagnes et les déserts de Sinaï... Mais le seigneur
» de Mérode, comme inspiré par son bon ange, refusa
» de les accompagner. Bien nous en prit; car, étant
» partis pour l'Égypte avec un Italien appelé le doc-
» teur Pigafetto, ils s'égarèrent en mer et faillirent
» mourir de faim. Après des misères sans nombre
» ils furent obligés de se réfugier dans le port de
» Damiette, où deux des leurs moururent par suite
» des fatigues du voyage... Quant à nous, on nous
» conseilla de fréter un bâtiment pour nous rendre à
» Jaffa. Nous nous embarquâmes au nombre de dix-
» sept pèlerins... A la vue de la terre sainte, nous
» nous jetâmes à genoux et entonnâmes le *Te Deum*
» *laudamus*... Mais notre joie ne fut pas de longue
» durée. Par l'ignorance de notre pilote et la mau-
» vaise foi de notre truchement, nous perdîmes la

» connaissance du lieu où nous pouvions être, et au
» lieu d'aller vers Jaffa, nous descendîmes vers Tri-
» poli. Nos compagnons, en voyant l'état des choses,
» entrèrent en si grande colère qu'ils voulurent jeter
» les matelots à la mer, sans songer qu'ils ne con-
» naissaient rien au gouvernement d'un vaisseau.
» Cette fâcheuse situation se compliqua d'une autre
» difficulté. Comme nous étions partis assez prompte-
» ment de l'île de Chypre, celui qui devait avoir soin
» de nos provisions s'était fort mal acquitté de son
» devoir, de telle façon que nous étions presque
» sans vivres et sans eau. Heureusement les frères
» mineurs qui étaient avec nous avaient un sac de
» biscuit et un baril de vin, et j'avais des œufs
» et du fromage achetés dans l'île de Chypre, sinon
» nous n'eussions pu vivre deux jours. En cette
» circonstance, rien ne nous vint mieux à propos
» que l'abstinence forcée que provoquaient le dé-
» goût et les vomissements produits par le mal de
» mer. »

Voyant que le meilleur moyen était de descendre jusqu'à Tripoli, nos voyageurs prièrent le patron du navire de les y conduire, ce qu'il ne fit qu'après leur avoir imposé de nouveaux sacrifices. A Tripoli, ils allèrent loger partie au *Fondigo* ou comptoir des Français, partie dans le couvent des frères mineurs.

Ils comptaient se rembarquer sur un autre navire pour se rendre enfin à Jaffa, lorsque le cadi leur défendit de quitter la ville, à moins qu'il ne leur en eût accordé l'autorisation.

« Comme c'était une invention nouvelle pour at-
» traper notre argent, nous délibérâmes pour savoir

» si nous devions nous soumettre à ces vexations
» inusitées. Enfin nous étions résolus à céder à
» son ordre, lorsqu'il prétendit que chacun de nous
» devait avoir un passe-port nominal. Le motif de
» cette mesure était qu'il voulait nous voir tous et
» savoir à quelle nation nous appartenions, étant
» d'intention de retenir et de rançonner tous ceux
» qui auraient été sujets du pape ou du roi d'Es-
» pagne... Mais le vice-consul vénitien et le consul de
» France intervinrent en notre faveur et nous firent
» à tous obtenir des passe-ports. »

Ils s'embarquèrent enfin le 17 août et n'arrivèrent, par suite des vents contraires, que le 27 à Jaffa. Là il leur arriva une nouvelle mésaventure. Le sous-bassa de Rama devait d'abord être prévenu de leur arrivée avant qu'il leur fût permis d'aller plus loin. On les enferma donc la nuit suivante dans une sorte de souterrain où l'on plaçait les bestiaux pendant la chaleur du jour. On commit à leur garde deux malheureux demi-nus, armés de flèches et d'arcs.

« Pendant que nous étions prisonniers dans ce lieu
» infect, on nous apporta des poules, des œufs durs
» et une sorte de pain, appelé *fouaces* qui sont des
» tourteaux cuits sous la cendre et d'un fort bon
» goût... Comme nous étions tous endormis, on vint
» nous avertir en grande hâte que nous devions re-
» monter sur notre navire à cause de l'approche
» d'une troupe de brigands arabes qui se rendaient
» au port pour dévaliser les pèlerins. »

Nous avons vu qu'une aventure à peu près semblable était arrivée à Pierre de Smet en 1505.

« Le 28 août de grand matin, le sous-bassa de

» Rama vint prendre nos noms et prénoms et nous
» fit monter sur des ânes qui nous conduisirent à
» Rama, où nous fûmes logés dans une vieille hôtel-
» lerie construite, selon le dire des habitants, aux frais
» du duc Philippe de Bourgogne. Cet établissement,
» bien que petit aujourd'hui, paraît avoir été fort
» considérable; il avait sa chapelle et l'on y voit en-
» core les vestiges d'un grand nombre de logements
» voûtés; quelques-uns de ceux-ci servent à abriter
» les pèlerins qui n'ont que des cailloux pour oreil-
» lers et qui se couchent sur de grandes peaux ap-
» pelées *stoza*... La chose la plus agréable qui s'y
» trouve, est une bonne citerne d'eau fraîche... On
» nous y donna, pour un prix raisonnable, des poules
» cuites, des œufs, des fruits, des *fouaces* et autres
» choses... Cette hôtellerie existait encore en entier
» en 1483, lorsque Bernard de Breidenbach fit son
» voyage en terre sainte. »

Zuallart et ses compagnons de voyage entrèrent enfin dans la ville sainte par la porte de Jaffa, où ils attendirent que le truchement du couvent des frères mineurs les vînt trouver avec les cadis qui comptèrent exactement tous les pèlerins, prirent leurs noms et visitèrent leurs bagages.

La gravure qui se trouve en tête du chapitre V du 3^e livre, représente la ville de Jérusalem; on y voit, tout au haut de la montagne, nos voyageurs à genoux ou prosternés par terre, à l'aspect de l'antique cité.

Ils furent accueillis avec la plus grande bienveillance par le père gardien des frères mineurs de Jérusalem. Après s'être reposés quelque temps dans

ce monastère, ils visitèrent toutes les curiosités de la ville sainte.

« Dans ce couvent, dit Zuallart, sont logés et nour-
» ris les pèlerins arrivant de tous les pays de la
» chrétienté et qui, en partant, font en cet établisse-
» ment des aumônes selon leurs moyens. »

Le père gardien leur fit les honneurs de la ville et leur donna toutes les explications convenables sur les monuments de Jérusalem.

Voici ce qu'il rapporte de la montagne de Sion :

« Elle est comme un arc en demi-cercle, elle en-
» toure une grande partie de la cité du côté du midi,
» et semble lui servir de forteresse. Les mahométans
» portent un grand respect aux lieux où l'on honore
» le souvenir de la Vierge, parce qu'elle fut la mère
» de Jésus, sans cependant cesser d'être vierge.

» La vallée de Josaphat est fort étroite; elle est
» située entre la ville de Jérusalem et le mont des
» Oliviers; elle est longue d'environ deux mille pas,
» et l'on y trouve le torrent de Cédron. »

» Le temple moderne de Salomon est fort beau,
» mais de médiocre grandeur; il a une forme octo-
» gone et se termine en coupole couverte de plomb;
» à l'intérieur il est enrichi de mosaïques nombreuses.
» On pense qu'il fut rebâti en 644. »

Zuallart décrit avec une désespérante prolixité de détails et un luxe de citations historiques fort peu récréatif, toutes les curiosités de Jérusalem; il n'oublie pas de parler de Godefroid de Bouillon et des souvenirs qu'il a laissés dans la cité sainte. Il se plaît surtout à faire parade d'érudition, lorsqu'il raconte les traditions de l'Ancien et du Nouveau Testament,

invoque les témoignages des écrivains les plus renommés et se livre à chaque instant à de longues digressions sur les hommes et les choses qui ont rendu Jérusalem célèbre. Le voyageur a disparu pour faire place à l'antiquaire, au théologien, au pèlerin pieux qui n'a en vue que d'édifier le lecteur sur tout ce qu'il voit, sur tout ce qu'il entend.

Il passe en revue la vallée d'Ennon, la fontaine de Bethsabée, la vallée de Josaphat, la porte dorée, la Piscine probatique, le prétoire de Pilate, le palais d'Hérode, le lieu où fut flagellé le Rédempteur, le mont des Oliviers.

« Ce mont, dit-il, est le plus élevé qui environne » la vallée. Arrivé à son sommet, l'on aperçoit la » Méditerranée, le Jourdain, les montagnes de l'Ara- » bie, la mer Morte. Les oliviers sans nombre qui y » croissent ont donné leur nom à cette montagne. » Tout en haut l'on remarque les ruines d'une église » bâtie par l'empereur Constantin, à l'endroit où le » Rédempteur remonta au ciel vers Dieu son père. » Les Turcs ont un si grand respect pour ce lieu » qu'ils regardent les chrétiens comme indignes d'y » pénétrer. »

Après avoir décrit le saint sépulcre de Notre-Seigneur, Zuallart consacre un curieux chapitre à la manière dont on créait des *chevaliers du Saint-Sépulcre*.

« La plupart des pèlerins n'entrent que deux fois » dans l'église du Saint-Sépulcre; mais deux de mes » compagnons et moi, ayant eu l'honneur d'être faits » chevaliers, nous obtînmes l'autorisation d'y péné- » trer une troisième fois, en donnant un ducat à ceux » qui gardent les clefs.

» Après que les matines eurent été chantées, le
» révérend père gardien se revêtit de ses ornements
» pontificaux, la mitre en tête et la crosse à la main ;
» puis il sortit de la chapelle de l'Apparition, pour
» faire une procession et entra dans le saint sépulcre,
» où il célébra la messe et nous donna la communion.
» Le sacrifice fini, il nous adressa une allocution en
» italien pour nous rappeler nos devoirs et nous
» exhorter à nous conduire en véritables chevaliers. »

Ce discours est rapporté en entier par Zuallart. Comme il est fort long, nous le soupçonnons fort d'avoir, comme Tite-Live, Salluste et autres historiens de l'antiquité, considérablement amplifié ce sujet.

« Ensuite le père gardien nous fit connaître les
» statuts de l'ordre qui obligent les chevaliers : 1° à
» entendre tous les jours la sainte messe, quand ils le
» peuvent ; 2° à faire une guerre d'extermination aux
» infidèles pour les chasser de la terre sainte, soit en
» payant de leur personne, soit en se faisant rempla-
» cer par un chrétien vaillant ; 3° à défendre la terre
» sainte et les chrétiens qui y habitent contre tous
» oppresseurs ; 4° à fuir toute guerre injuste, *gages*
» *vilains*, et *gens hasardeux*, combats en duel et
» choses semblables ; 5° à travailler à maintenir la
» paix et la concorde entre tous les chrétiens ; 6° à
» pratiquer enfin toutes les vertus évangéliques. On
» chanta ensuite plusieurs hymnes et cantiques, et le
» gardien nous fit les questions qui sont d'usage dans
» la cérémonie de réception ; nous y répondîmes par
» les formules généralement admises. Il prit alors
» l'épée dorée et prononça, toujours en latin, les

» prières consacrées. Puis nous nous mîmes à genoux
» devant le saint sépulcre; il étendit les mains sur
» notre tête et dit : Sois fidèle, courageux, bon et
» inébranlable chevalier de Notre-Seigneur Jésus-
» Christ et de son saint sépulcre, afin qu'il vous
» admette avec ses élus dans sa gloire éternelle. En-
» suite il nous attacha aux pieds nus des éperons
» dorés et nous remit l'épée nue entre les mains,
» après avoir fait trois fois le signe de la croix. Il
» prononça une nouvelle prière, replaça l'épée dans
» le fourreau et nous en ceignit. Cette cérémonie
» achevée, nous nous levâmes, inclinâmes la tête sur
» le saint sépulcre et reçûmes trois coups d'épée nue
» sur les épaules. Le père gardien nous donna le
» baiser de paix et nous passa, autour du cou, selon
» la mode ancienne, une chaîne d'or ornée d'une
» croix... Le tout se termina par une nouvelle pro-
» cession autour du saint sépulcre et par diverses
» prières. »

Le même jour nos voyageurs quittèrent Jérusalem pour aller visiter Bethléhem et les endroits célèbres de ce bourg.

Zuallart nous fournit quelques détails curieux sur la mer Morte.

« La mer Morte, la mer de Génésareth ou de
» Tybériade, ne sont que des lacs, comme le lac de
» Genève, ou le lac Majeur en Suisse. Par ses mau-
» vaises vapeurs, leurs eaux firent mourir les animaux,
» les arbres et les herbes qui sont dans le voisinage...
» Les poissons qui y viennent du Jourdain, y meurent
» subitement... La couleur de ses ondes change trois
» fois le jour... Elles rejettent des masses de bitumes,

» qui se durcissent au soleil et qui sont avidement
» recueillies par les populations voisines; celles-ci en
» font un grand trafic; les médecins et les apothi-
» caires s'en servent souvent comme contre-poison.
» Autrefois on employait ce bitume pour embaumer
» les cadavres. Les eaux de la mer Morte renferment
» une si grande quantité de sel que, lorsqu'on s'en
» lave, on est comme tout couvert d'un sel menu et
» mordant. Les vapeurs qui s'en exhalent, brûlent
» tout ce qu'il y a dans les environs et rendent le pays
» stérile dans un espace de cinq ou six milles. »

Notre voyageur décrit ensuite avec de longs détails, puisés dans la Bible et dans l'histoire, la tour d'Aden mentionnée dans la Genèse, la montagne de Judée, la vallée d'Hébron, le champ où Adam fut créé, le mont Carmel, Jéricho, le fleuve du Jourdain, Césarée, la Galilée, la Samarie, le mont Tabor, Béthel, Sichem, Arimathie, Emaüs, le pays des Philistins.

Le 9 septembre 1585, ils quittèrent Jérusalem, s'embarquèrent à Jaffa, visitèrent Tyr, Sarepta, Sidon, Beyrouth, le mont Liban et Tripoli de Syrie.

« Tripoli est une grande et belle ville où viennent
» trafiquer des marchands de toutes les contrées du
» Levant. Ses places publiques, que les habitants
» appellent bazars, sont voûtées; on y vend du drap,
» de la toile, des souliers, des ferrailles, des épice-
» ries, des fruits, du pain et toutes sortes de viandes
» crues et cuites... Il y a en outre un marché où les
» femmes, la figure couverte d'un voile noir, vendent
» des ouvrages faits à l'aiguille et qui sont fort re-
» marquables... Les hommes y portent de longs vête-
» ments qui pendent jusqu'à terre. Les Turcs seuls

» ont des turbans; les juifs ont sur la tête des bar-
» rettes rouges. Les femmes sont toutes vêtues de
» robes blanches fort courtes... Les maisons sont
» couvertes d'un toit plat, faisant saillie sur les rues
» et formant des galeries couvertes sous lesquelles
» on se promène toujours à sec. Toutes ont des cours
» ou des jardins sur lesquels donnent les princi-
» pales fenêtres. Les rues sont étroites et coupées par
» une espèce de ruisseau à fond plat, où marchent les
» chameaux, les bêtes de somme et les hommes char-
» gés de fardeaux... La plupart sont fermées de portes
» pendant la nuit. Plusieurs nations européennes,
» telles que les Français, les Italiens, les Anglais,
» ainsi que les juifs, ont de vastes comptoirs où logent
» les marchands avec leurs consuls et vice-consuls,
» qui ont plein droit de justice sur leurs suppôts. Ces
» bâtiments, nommés *fondigos*, sont rapprochés et
» agglomérés, comme la maison des Osterlins à
» Anvers; mais ils ne sont pas si beaux. Ils jouissent
» d'une telle protection que les Turcs n'oseraient y
» entrer, si ce n'est pour leur commerce... Près de
» la ville, se trouve le cimetière des Turcs; on y
» remarque de fort belles sépultures, élevées en forme
» de chapelles et portant des pierres tumulaires avec
» inscriptions en langue turque... On y plante des
» arbres odoriférants en masse, et les femmes vien-
» nent souvent y pleurer leurs maris défunts en faisant
» toutes des cérémonies étranges. »

Nos voyageurs attendirent dans cette ville, jusqu'au 13 octobre, la galère qui devait les conduire à Venise.

Comme ils étaient à la hauteur de l'île de Chypre, le 25 du même mois, ils aperçurent deux ou trois

navires tures qui faisaient mine de leur donner la chasse. Le patron du vaisseau, nommé *Gioan Negro*, fort embarrassé et craignant un combat, les engagea à avoir recours aux prières pour échapper à l'ennemi. Le ciel exauça leurs supplications; mais plusieurs tempêtes successives faillirent pendant les jours suivants entraîner leur perte.

« Comme nous étions près de l'île de Corfou, nous » vîmes un grand nombre de dauphins qui nageaient » autour de notre navire, ce qui présageait une nouvelle tempête; nous aperçûmes aussi le feu Saint- » Elme qui, aidé des rayons du soleil, tirait de la » mer de grandes colonnes d'eau qui s'élevaient jusqu'aux nues. Nos matelots disaient que, si nous » devions nous trouver à l'endroit où ce phénomène » se passait, notre bâtiment serait abîmé par les » flots. Mais le patron, entendant ces propos, demanda un couteau à manche noir, s'en servit en » faisant divers signes cabalistiques et en le dirigeant » vers la colonne d'eau, comme pour la couper et la » forcer à disparaître; mais on doit tenir cette cérémonie pour une vraie superstition. »

Au moment où ils allaient entrer dans le golfe de Venise, ils furent assaillis par une nouvelle tempête; le navire souffrit des avaries considérables, et peu s'en fallut que nos voyageurs fissent naufrage en vue même de la cité des doges; Zuallart, Philippe de Mérode et Jean l'Espineau, gentilhomme provençal, arrivèrent, après bien des dangers, sains et saufs à Venise. Une partie de l'équipage périt, et Martin Van den Zande ainsi que Martin Basere d'Arles ne durent leur salut qu'à des circonstances presque miraculeuses.

Il y avait à peu près quatre mois et demi qu'ils s'étaient embarqués dans cette ville pour la terre sainte.

Notre voyageur termine son livre par quelques détails sur les villes du nord de l'Italie qu'il parcourut et sur les mœurs des habitants de la côte de la mer Adriatique.

Les particularités qu'il nous raconte sur la puissance des doges, leur élection, leur gouvernement, les monuments de Venise et les différentes administrations de cette antique cité, ne sont pas la partie la moins intéressante de son voyage.

Sa relation, ornée de nombreuses gravures dessinées par lui-même sur des croquis informes pris partout à la dérobée, dénote une grande érudition, une connaissance profonde de l'histoire et de l'écriture sainte; mais on y chercherait en vain cette finesse d'observation qu'on aime à trouver dans de semblables livres. Tout entier à sa dévotion et à son respect pour les souvenirs sacrés de la Palestine, Zuallart a composé un voyage moins qu'une dissertation sur Jérusalem et ses environs; sa personnalité y est complètement effacée; aussi s'attache-t-on médiocrement aux prosaïques événements de son rapide pèlerinage.

Les trois éditions successives de cet ouvrage prouvent cependant que Zuallart a joui d'une grande renommée. Les deux éditions italiennes, dont celle de 1587 est ornée du portrait de l'auteur, sont dédiées au prince Edouard Farnèse; celle de 1608, en français, l'est à Philippe de Mérode. Elle est précédée de plusieurs pièces de vers latins en l'honneur de Jean Zuallart. Ces éloges ou *epigrammata*, comme ils sont inti-

tulés, sont dus à Jacques Vervliet d'Anvers, Jacques Demius, J. Roscius Hortinus de Rome, Martin Van den Zande, frère Pierre Carpin d'Ath, au collège de la ville d'Ath, et à Sallæus, curé de Silly. Il s'y trouve aussi un sonnet en français, par S. Poncet, agent de la feue reine d'Écosse à Rome.

On ne connaît rien de la vie subséquente de Jean Zuallart; on sait seulement qu'il fut mayeur de la ville d'Ath, chevalier du Saint-Sépulcre et bailli de Silly.

Comme sa relation avait d'abord paru en italien, des envieux l'accusèrent d'avoir reproduit le journal d'un de ses compagnons de voyage, mort depuis. Pour mieux répondre à cette calomnie, détruite d'ailleurs par le témoignage de Philippe de Mérode et d'autres, il prit la résolution de publier son ouvrage en français, en 1608. Il portait pour devise : *Facessat invidia*, mots qui avaient trait à l'imputation calomnieuse dont il avait été l'objet.

PIERRE VAN DEN BROUK ⁽¹⁾.

(ASIE ET AFRIQUE, 1605-1609.)

Pers, Arabie, Indes

Nos funestes dissensions politiques et religieuses du xvi^e siècle avaient, on le sait, forcé le commerce autrefois si florissant de nos contrées d'émigrer d'Anvers à Amsterdam. Malgré l'état d'hostilité dans lequel se trouvaient encore les Provinces-Unies à l'égard de l'Espagne, au commencement du xvii^e siècle, celles-ci, à force d'énergie et de courage, étaient parvenues à se créer une marine marchande qui n'avait point d'égale sur l'Océan. Mais là ne devaient point se borner leurs efforts. La célèbre compagnie des Indes était appelée à donner une bien plus grande impulsion à la puissance commerciale des Hollandais. Il y avait déjà plus de dix ans que plusieurs riches négociants d'Amsterdam avaient constitué une espèce d'association pour trafiquer plus commodément et avec plus de sécurité, avec les parties éloignées de l'Europe, avec l'Asie et l'Afrique. Leur société avait

(1) Cette biographie a paru dans les *Annales de la société Royale des Beaux-Arts et de Littérature de Gand*, t. II.

surtout pour but d'exploiter les Indes orientales. Bientôt des associations semblables s'établirent en Zélande, sur la Meuse, dans la Nord-Hollande et en Frise. Voyant les excellents résultats et les immenses avantages de ces premiers essais, les États généraux résolurent de régulariser ces entreprises isolées et de former une vaste société commerciale qui fût astreinte à des lois fixes et qui pût jouir de certains privilèges, à l'exclusion de toutes autres associations. Ils fondèrent la compagnie des Indes orientales par octroi du 20 mars 1602 (1).

C'est surtout à un Belge que les Provinces-Unies durent les premiers succès commerciaux de la compagnie des Indes. Un Belge planta, le premier, le pavillon hollandais sur les côtes de la Guinée, en Arabie, en Perse, et créa ces puissantes factoreries dont les Anglais et les Portugais redoutèrent si longtemps l'écrasante concurrence.

Le 10 novembre 1605, le commis d'un négociant d'Amsterdam, jeune homme qui ne faisait que débiter dans la carrière commerciale, s'embarquait dans le port de cette ville pour aller faire le trafic des peaux au Cap-Vert, pour compte d'Élias Trip et compagnie. La relation d'un semblable voyage ne paraît guère susceptible, au premier abord, de pouvoir présenter de l'intérêt; il semble qu'on n'y doive trouver que des factures, des prix courants, des renseignements mercantiles; mais que le lecteur se détrompe sur ce point; car ce simple commis de négo-

(1) *Octroy verleent aen de Oost-Indische compagnie*, S'Gravenhaghe, 1689, in-4°.

ciaut était destiné, quelques années plus tard, à devenir la cheville ouvrière des intérêts commerciaux des Hollandais dans les pays lointains.

Pierre Van den Brouk était son nom. Il naquit à Anvers en 1584 ou 1585, d'un père qui avait probablement émigré dans les Pays-Bas protestants, à cause des affaires de religion de sa patrie. Attaché fort jeune à la maison de Barthélemy Moor, commerçant d'Amsterdam, il profita de l'occasion qui se présentait de donner carrière à son génie actif et entreprenant et partit, comme nous l'avons dit, pour le Cap-Vert. Après avoir voyagé quelques années pour les intérêts privés de ses commettants, il s'engagea dans la compagnie des Indes orientales qu'il servit pendant dix-sept ans et pour laquelle il visita successivement l'Angola, la Guinée, le Congo, la Perse, l'Arabie, les Indes, tantôt comme agent commercial, tantôt comme chef d'escadre, tantôt comme ambassadeur. Dans ces différents postes, il se montra constamment digne des différentes missions qu'on lui confia; car on trouvait en lui la bravoure indomptable d'un marin de profession, la finesse et la prudence d'un vieux négociant, l'art de dissimuler et d'intriguer d'un diplomate rompu au métier. Ce ne fut qu'en 1630 que Pierre Van den Brouk revint à Amsterdam. En récompense de ses nombreux services, il reçut à son retour une chaîne d'or de douze cents florins et fut comblé de faveurs par les États généraux et le stathouder Frédéric-Henri.

La relation qu'il nous a laissée de ses voyages a été imprimée avec un beau portrait de l'auteur, sous le titre de : *Journalische aentyckenning van 't gene my*

op myne reysen soo van Cabo Verde, Angola, Guinea en Oost-Indien voorgevallen is.

Son journal commence par la description du Cap-Vert. « Les habitants, dit-il, sont noirs, grands, bien » proportionnés, d'une belle physionomie, mais d'un » méchant naturel; ils sont fort adonnés au vol et » parlent la plupart le français, à cause des relations » commerciales nombreuses que les Français ont avec » eux. Ils sont païens, quelques-uns adorent la lune, » d'autres le diable, qu'ils nomment *Cammaté*. Quand » on leur demande pourquoi ils adorent ce dernier, » ils répondent : « Dieu ne nous fait jamais de mal, » mais le diable nous en cause chaque jour. » — A » la mort d'un homme ou d'une femme, tous les amis » du défunt s'assemblent, pleurent et crient, comme » des furieux, ce qui dure parfois pendant quatre ou » cinq jours. Dans l'intervalle ils s'enivrent avec du » vin et de l'eau-de-vie; ils portent le mort à sa sépulture en l'accompagnant d'instruments à vent et » de tambours et placent une cruche pleine de vin ou » d'eau sous sa tête, afin qu'il ne soit point étouffé » par la soif. »

Les détails qu'il nous donne sur le Congo ou basse Guinée ne sont pas dépourvus d'intérêt. Il s'était surtout rendu dans ce pays pour le commerce des dents d'éléphant.

Il y fut reçu dans une ville appelée *Bansa de Tongeo*, par un seigneur portugais, dom Miguel, qui avait cent dix ans, était aveugle et gouvernait admirablement bien encore la contrée qui lui était soumise. D'énormes poissons, nommés dorades, et des hippopotames d'une grosseur prodigieuse

y attirent surtout l'attention de notre voyageur.

Parti en 1609 pour l'Angola, il est le premier commerçant des Pays-Bas qui soit parvenu à établir un comptoir sur cette côte malsaine de la mer de Guinée, où personne avant lui n'avait osé faire des affaires. Il expédia son navire à Congo et demeura seul dans son nouvel établissement avec un Hollandais, nommé Guillaume Barentz (1) qui y mourut quelques mois après.

Il y avait là une si grande quantité de perroquets gris, qu'il put un jour faire un excellent repas des langues de ces oiseaux, que l'on préparait comme des huîtres étuvées. La reine de la contrée, nommée Manny Lombe, le vint trouver et le pria de se rendre à sa cour, où, en fait de friandises, elle lui offrit de la viande d'éléphant gâtée, dont il faillit mourir. Comme il ne voulait point répondre à ses sollicitations déréglées, elle le renvoya fort courroucée à son comptoir.

A peine de retour à Amsterdam avec un chargement de 65,000 livres de dents d'éléphant, de cuivre rouge et de bois, il fut chargé par la compagnie de se rendre immédiatement à Angola. Ce second voyage lui fournit l'occasion d'établir le premier sur les côtes du royaume de Loango en Afrique, un comptoir pour le commerce des bois rouges, nommés *stacolla*. Voici comment il nous décrit cette contrée.

« Le roi, dit-il, tient sa cour à Loango, au haut

(1) Ce Barentz avait été le compagnon de voyage du fameux Heemskercke; il nous a laissé la relation d'un voyage entrepris au Spitzberg (CAMUS, *Mémoires*, p. 269).

» d'une montagne ombragée de palmiers. Il a plus de
» 4,500 femmes qui sont toutes reconnaissables à
» leurs bracelets d'ivoire. — Quiconque est trouvé
» en rapport avec une d'elles, est précipité du haut
» de la montagne dans une profonde vallée. — Ce roi
» avait alors 500 enfants qui, n'ayant aucun droit au
» trône, deviennent, les fils, des brigands, les filles,
» des courtisanes. — Personne ne peut voir le roi
» quand il boit, sous peine de mort; au moment où
» il porte le verre à ses lèvres, chacun doit se jeter la
» face par terre. — Les dents d'éléphant et le cuivre
» forment la principale richesse de cette partie de la
» Guinée. — Les hommes ont la partie inférieure du
» corps couverte de longs jupons sur lesquels est
» attachée, en guise de tablier, une peau de léopard.

— Les femmes portent une espèce de tablier de
» paille pour la décence et se frottent le corps avec
» de l'huile de palmier; des coraux et des bracelets
» d'ivoire sont leurs seuls ornements. — Les hommes
» s'occupent principalement de la pêche et sont peu
» belliqueux. — La population en général est d'un
» caractère doux et sensible. »

En 1613, Gérard Reinst fut envoyé avec une flotte considérable, en qualité de gouverneur général, aux Indes orientales, avec mission de travailler surtout à l'établissement des factoreries hollandaises sur les côtes où il n'en existait pas encore. On lui adjoignit pour conseiller, et en qualité d'agent commercial en chef de la compagnie, notre Pierre Van den Brouk qui avait déjà donné tant de preuves de capacité dans cette partie et qui reçut à cette occasion le commandement du navire *le Nassau*. — Van den Brouk prit

part à toutes les opérations militaires de la flotte hollandaise à Bantam, Jacatra, Banda, Ambaina et autres lieux où les indigènes d'une part, les Anglais et les Portugais de l'autre, cherchaient de toutes façons à entraver les succès de la compagnie. Il seconda admirablement les entreprises de Reinst, homme audacieux et habile qui avait osé abandonner la route des navigateurs, ses devanciers, pour suivre une autre ligne maritime, celle de la mer Rouge, et arriver plus vite et avec plus de certitude au but de sa mission. Les cinq années pour lesquelles s'était engagé Van den Brouk, étant écoulées, il reprit de nouveau service sur la flotte hollandaise et continua à se montrer digne du poste élevé qui lui avait été confié.

C'est vers cette époque que Jean Coen, directeur général de la compagnie des Indes, en résidence à Bantam, dans l'île de Java, le désigna pour commander les navires *le Middelbourg* et *de Duive*, qui se rendaient à Madagascar et à Surate pour y chercher des esclaves, des épiceries et du riz.

Ici la relation du navigateur est consacrée aux combats sans nombre qu'il eut à soutenir, lui et ses compagnons, en pleine mer, contre divers vaisseaux, et sur les différentes côtes où ils descendirent, contre les Javanais, les Japonais, les Chinois, ainsi que contre les Portugais et les Anglais. — Il finit toujours par triompher de ceux qui s'attaquaient à lui, tantôt par sa bravoure, tantôt par la finesse et la ruse; le progrès de la compagnie des Indes est son unique point de mire; un bonheur inouï s'attache aux pas de l'intrépide marin; aucune blessure, aucune mala-

die, pas le moindre naufrage ne vient entraver ses fabuleuses entreprises; il traverse tous les périls, renverse avec sa volonté de fer et son énergique courage tous les obstacles qu'il rencontre; on dirait un de ces anciens rois des mers pour qui l'Océan était devenu une patrie plus sûre que la terre ferme.

En 1620 ses nombreux services lui valurent le titre de directeur général de toutes les factoreries établies en Arabie, en Perse et aux Indes, factoreries dont, comme nous l'avons dit, il avait été le principal fondateur.

Sa résidence était fixée à Surate.

Il partit le 13 juin de cette année pour cette ville et pour Mocha sur le navire *t Wapen van Zeeland*, dont il avait été nommé commandant.

Il traverse la mer Rouge, ainsi nommée, dit-il, du sable rouge dont le fond de cette mer est composé, et arrive à Aden. Il abandonne une partie de ses marchandises à Herman Van Gil, son compagnon de voyage, ayant pris le parti de se rendre par terre à Mocha et espérant poursuivre plus aisément son voyage pour Surate, afin d'y prendre possession de la direction des factoreries. Après avoir accompli cette formalité dans cette dernière ville, il court visiter plusieurs comptoirs qu'il avait fondés antérieurement à Braochia, Canadaya, Amdabat, etc. Il y est parfaitement reçu par des compatriotes qui s'étaient établis dans ces parages. On lui donne des fêtes et des repas. Il y assiste à des chasses aux cerfs que l'on faisait dans ces pays avec des léopards qu'on amenait sur un chariot attelé de buffles.

Ses voyages continuels d'une factorerie à l'autre

donnèrent à ces établissements commerciaux une activité dont on ne peut se former une idée. Les rois et les princes de ces contrées lointaines lui faisaient l'accueil le plus gracieux et le remerciaient même souvent d'avoir choisi leurs pays pour y fonder ces comptoirs. Afin de se faire bien venir d'eux, il se montrait toujours généreux et leur apportait force présents de toute espèce.

Le terme du service pris par Van den Brouk étant expiré, il fut instamment sollicité par le gouverneur général des Indes, en 1626, de souscrire un nouvel engagement. — Dans un acte qui porte la date du 4^{or} avril 1626, il s'oblige encore pour deux ans à raison de 200 florins par mois; il y porte le titre de directeur du commerce de la compagnie des Indes des Provinces-Unies dans l'Indoustan.

« Vers la fin de cette année, dit-il, la nouvelle se » répandit à Surate que le Grand Mogol était mort, » ce qui nous obligea tous à nous tenir sur nos gardes. » — En effet le prince Chrom arriva sur la ville avec » une grande armée, exigeant 10,000 roupies. — Je » partis la même nuit, allai trouver le prince en se- » cret et lui offris un beau présent. — Étant le pre- » mier de la ville qui le vint saluer, je fus parfaite- » ment reçu par lui; il me donna un beau cheval et » me proposa de m'attacher à son service avec pro- » messe de faire de moi un grand seigneur. — J'ob- » tins de lui un nouveau *firman* et retournai à mes » affaires. »

Le soin qu'il prend des intérêts de la compagnie et les transactions commerciales ne lui font point négliger la bonne discipline à bord; nous

voyons qu'il y règne sous ses ordres une sévérité qui seule peut assurer la marche d'un service rude et difficile.

Les fatigues d'une carrière si pleine, si laborieuse, l'engagèrent cependant, bien qu'il fût jeune encore, à rentrer dans sa patrie pour se reposer. Après un séjour de plusieurs années à Surate, il quitta cette ville, non sans exciter les regrets de tous ceux qui l'y avaient connu et qui voulurent lui arracher la promesse d'y revenir encore.

Il nous donne la vue de la ville de Surate dans sa relation, ainsi que le dessin de la loge ou hôtel qu'il y habitait.

Désormais, grâce aux efforts de Van den Brouk, l'existence des factoreries hollandaises de Perse, d'Arabie et des Indes était définitivement assurée. Il pouvait quitter ces côtes si souvent témoins de son activité et de son courage; la puissance commerciale de la compagnie des Indes orientales avait atteint son apogée.

Après avoir été revêtu pendant neuf ans et sept mois des fonctions de directeur, il partit en qualité d'amiral avec la petite flotte qu'il commandait pour Batavia, emportant une cargaison d'une valeur de douze tonneaux d'or.

Il y était à peine depuis quelques semaines, qu'il assista aux funérailles du gouverneur général des Indes, Jean Coen, dont il eut l'honneur de porter les éperons dans cette funèbre cérémonie (22 août 1629).

Vers la fin de la même année, il y avait dans le port de Batavia neuf navires chargés et prêts à appareiller

pour retourner aux Pays-Bas. Huit de ces vaisseaux portaient sur l'avant, tracés en grosses lettres d'or sur fond noir, les noms suivants : *Utrecht*, *Hollandia*, *Leyden*, *Dordrecht*, *Frédéric-Henri*, *t' Zee-paert*, *t' Wapen van Rotterdam*, *t' Wapen van Delft* ; le neuvième était une galéasse ou grosse galère vénitienne. Mais cette petite flotte commerciale, qui avait à bord des valeurs considérables pour compte de la compagnie des Indes, n'avait pas encore de commandant. Ce fut sur Pierre Van den Brouk que le général Speex, nouveau gouverneur des Indes néerlandaises, jeta les yeux pour occuper ce poste important, auquel des services signalés et une expérience de vingt-cinq ans lui donnaient des droits incontestables. — Il lui donna tous les pouvoirs nécessaires pour commander l'équipage de ces divers bâtiments pendant la traversée, et, avant de prendre congé de lui, il lui offrit, le 16 décembre 1629, un grand banquet d'adieu où tous les convives lui exprimèrent avec effusion les regrets qu'ils éprouvaient de le voir partir.

Le lendemain le gouverneur général le conduisit lui-même à bord de *l'Utrecht*, qui avait été désigné pour être le grand vaisseau amiral, tandis que le *Frédéric-Henri* arborait le pavillon de vaisseau vice-amiral. — L'illustre navigateur Antoine Van Diemen, qui assistait à l'embarquement, lui passa autour du cou la chaîne qu'il devait porter, comme commandant de la flotte ; les mains se serrèrent, les yeux se mouillèrent de larmes, et les neuf navires s'éloignèrent bientôt de la côte au bruit d'une triple salve de canon qui tonnait du haut du fort de Batavia.

Van den Brouk quittait, pour n'y plus revenir, ces

parages lointains qui avaient retenti si souvent de l'éclat glorieux de son nom.

La flottille relâcha au cap de Bonne-Espérance et à l'île de Sainte-Hélène. Plusieurs contrariétés signalèrent ce voyage de retour; une mutinerie éclata à bord de quelques vaisseaux; la galéasse se perdit en mer, et un incendie terrible consuma le navire qui portait le nom de *Dordrecht*. Un jeune éléphant dont Van den Brouk se proposait de faire présent au stathouder Frédéric-Henri, périt dans les flammes, la cargaison fut brûlée, mais on put sauver l'équipage.

Arrivée à la hauteur des côtes de Hollande, la flotte se débanda; le vice-amiral *Frédéric-Henri* et *'t Zee-paert* se dirigèrent vers la Zélande; *'t Wapen van Delft* et *'t Wapen van Rotterdam* prirent le chemin de la Meuse; le vaisseau amiral *Utrecht* et les autres entrèrent seuls au Texel.

Du Helder, notre voyageur se hâte de partir en chariot pour Amsterdam, où il rentre le 7 juin 1650, après une absence de dix-sept années consécutives, passées au service de la compagnie des Indes et pendant lesquelles il lui avait fait faire des progrès gigantesques.

Le 20 du même mois, il fut reçu à La Haye par le stathouder qui l'interrogea longuement sur la situation des Indes et le combla d'éloges pour la conduite qu'il avait tenue dans ses pénibles et glorieuses fonctions; car, nous l'avons déjà dit, on pouvait le considérer comme le fondateur de ces factoreries lointaines qui portèrent à un si haut point la prospérité commerciale et les forces de la marine marchande des Hollandais.

Conçoit-on cependant que cet illustre marin ne se trouve dans aucune biographie ? Dans son *Vaderlandsch Woordenboek*, Kok le nomme à peine, en parlant des exploits du général Reinst dans les Indes (1).

Ni Delvenne dans sa *Biographie des Pays-Bas*, ni Le Mayeur, le chantre de la *Gloire belge*, ni Paquot et bien d'autres n'ont enregistré le nom du directeur de la compagnie des Indes. Heureusement que celui-ci nous a laissé une relation de ses voyages, qui nous fournit les divers détails dont nous avons fait emploi dans cette notice.

Van den Brouk avait une de ces énergiques et rudes physionomies de marin, qui annonce une âme fortement trempée, une intrépidité à toute épreuve ; son front était haut et large, son nez assez gros et ses yeux peu ouverts. Sa devise portait : *Een uer betaelt het al* ; aussi en justifia-t-il la signification. On inscrivit sous le portrait placé en tête de sa relation, les quatre vers suivants qui prouvent l'estime que les Hollandais faisaient de lui :

Dit is die Van den Brouk die Paerssen deed verwonderen,
Doen eerst den Batavier op 't Roode Meyr quam donderen ;
Die by den Arabier en Indus was te land ,
Die eerst voor 't Hollants volck den Handel heeft geplant !

(1) T. XXIV, p. 140. Amsterdam, 1790, in-8°. — CAMUS, dans son *Mémoire sur la collection des voyages*, cite sa relation en note, p. 116 et 118. Il est vrai qu'il existe une longue description de ses voyages et de ses entreprises aventureuses dans les *Nederlandsche zeereizen*, t. VII, 1-116, publiés à Amsterdam, par P. Conradi, en 1785, in-8°.

ISAAC LEMAIRE ⁽¹⁾.

(AMÉRIQUE, 1615-1617.)

L'illustre et intrépide navigateur qui a donné son nom au détroit *Lemaire* est regardé par tous les biographes comme étant né en Hollande. Nous-même nous étions de cet avis quand nous citions Jacques Lemaire parmi les hommes célèbres qui honorèrent au ^{xvii}^e siècle la marine des Provinces-Unies (2).

Depuis nous avons lu dans les Bulletins de l'Académie de Bruxelles (3) une note de M. Dumortier, qui démontre que Lemaire est sinon né à Tournai, au moins originaire de cette ville. Bien que M. le baron de Reiffenberg ne partage point cette opinion (4), nous croyons pouvoir réclamer ce fameux voyageur comme un enfant de la Belgique, en nous appuyant

(1) DELVENNE, *Biographie du royaume des Pays-Bas*, t. II, p. 34-38. — MOLL, *Verhandeling*, cité, p. 124-137. — MALTE BRUN, *Précis de la géographie universelle*, t. I, p. 309. — *Bulletins de l'Académie de Bruxelles*, t. II, p. 10, 68-69. — HERRERA, *Journal et miroir de la navigation australe, etc.* Amsterdam, in-folio, 1622. — *Voyages et découvertes de J. Lemaire*, Bruxelles, 1829, in-24.

(2) Voir notre Introduction, p. 56.

(3) T. II, p. 10 et 68.

(4) *Ibid.*, p. 68 et 69.

sur un petit travail que M. A. G. Chotin a publié récemment sur sa vie et ses voyages (1).

Nous allons extraire de cet opuscule les renseignements qui concernent sa biographie et qui sont puisés à des sources authentiques. Quant à ses voyages, ils sont trop connus pour que nous nous arrêtions à les analyser en grand détail.

Lemaire naquit à Tournai vers le milieu du xvi^e siècle; son prénom semble avoir été ISAAC et non JACQUES. Il avait pour père Jacques Lemaire, bourgeois de la paroisse de Saint-Jacques de cette ville, appartenant à une famille honorable et aisée, très-connue dans les annales de Tournai. Sa mère s'appelait Catherine Briammont. On ignore au juste quand il vit le jour. Fort jeune encore il épousa Nathalie de Bory, dont une sœur était mariée à Guillaume de Cordes, conseiller pensionnaire de Tournai.

Lorsque sous Philippe II éclatèrent les funestes troubles religieux auxquels la Belgique dut ses longs malheurs, Lemaire n'avait pas encore fait parler de lui. Soit qu'il eût trempé dans la révolution destinée à affranchir sa patrie d'une odieuse tyrannie, soit qu'il eût changé de religion, soit tout autre motif, il quitta sa patrie, et alla se fixer à Amsterdam. C'est probablement ce qui donna lieu à l'assertion qu'il était venu au monde dans cette ville (2).

(1) *Notice sur Isaac Lemaire, hydrographe et navigateur*, in-8°. — Extrait des *Annales de la Société de Littérature*, etc., de Tournai, 1843.

(2) Ses papiers et journaux nautiques se trouvaient, dans la deuxième moitié du xvii^e siècle, entre les mains de la famille de M. Bargibant, président du conseil souverain de Tournai (*Bulletins cités*, p. 68).

« Lemaire ne se retira pas en Hollande pour y
» croupir dans le repos. L'exil, au contraire, paraît
» avoir enflammé son courage. Comme il était instruit
» et entreprenant, et qu'il possédait de plus ce puissant
» levier sans lequel on ne peut rien entreprendre,
» la fortune, il ne tarda point à se lier de cœur et
» d'intérêt avec les plus fameux pilotes hollandais de
» l'époque dont il partagea bientôt et les dangers et
» la gloire (1). »

Depuis 1520 que Magellan avait trouvé un passage vers les Indes au midi de l'Amérique, la compagnie générale des Indes orientales, investie du privilège exclusif de passer dans cette partie du nouveau monde par une voie plus sûre et plus commode, avait provoqué de nombreuses découvertes tout à fait nouvelles.

Isaac Lemaire, qui avait déjà entrepris plusieurs voyages lointains sur lesquels malheureusement on n'a point de détails, s'associa Guillaume-Corneille Schouten et partit pour l'Amérique avec l'espoir fondé de trouver dans la mer du Sud un passage moins difficile que celui de Magellan, sans toutefois avoir l'intention de porter atteinte au privilège de la compagnie des Indes.

Ces deux célèbres navigateurs quittèrent le Texel le 14 juin 1615 sur deux navires qu'ils avaient équipés : la *Concorde* et le *Horn*. Schouten commandait le premier de ces bâtiments, et Lemaire y remplissait les fonctions de président, de commissaire général ou de chef de l'expédition.

(1) CHORIN, p. 7.

Les importantes découvertes géographiques dont nous aurons à parler tout à l'heure prouvent que c'est bien à des navigateurs des Pays-Bas que l'Europe dut, au xvi^e siècle, la connaissance de la partie méridionale du nouveau monde (1).

Sauf une erreur principale qui porte sur le lieu de naissance et l'origine de la famille du célèbre navigateur, Moll établit parfaitement (2) les véritables positions topographiques des découvertes de Lemaire et de Schouten.

Quant à l'entreprise elle-même de ces navigateurs, l'idée première semble en remonter à l'année 1609 (3). Ils avaient d'abord eu le projet de chercher un passage par les côtes septentrionales de la Tartarie. Un savant cosmographe flamand, Pierre Plancius, qui avait longtemps habité Bruxelles, et qui, à la suite des troubles, s'était réfugié, en 1578, à Amsterdam, où il était devenu pasteur protestant, avait soutenu que la recherche d'un nouveau passage de ce côté était possible.

Dès le 13 mai 1610, Maurice de Nassau, à qui Lemaire s'était adressé, lui avait accordé octroi et permission *d'aller aux empires et royaumes de Tartarie, Chine, Japon, Est-Inde, Terre-Australe, Isles de la mer du Sud, etc., pour contracter partout alliances avec les habitants, trafiquer, achepter et vendre.*

Dans cette pièce importante, le prince lui donne le titre de : « *capitaine et président de nos deux navires Concorde et Horn.* » Mais notre voyageur sentait

(1) MOLL, cité, p. 141.

(2) *Ibid.*, p. 140-154.

(3) *Ibid.*, p. 45 et 156.

qu'une semblable entreprise ne pouvait s'accomplir par des particuliers seuls.

Les États généraux, découragés par le résultat défavorable des nombreuses tentatives faites antérieurement, ne lui offrant aucune ressource pour mettre son projet à exécution, il conçut l'idée de prendre son recours vers le roi de France, et s'adressa à cet effet sous main au président Jeannin, ambassadeur d'Henri IV à La Haye. Son compatriote Plancius le soutint, courageusement dans cette occasion et le roi de France n'était pas éloigné de consentir à sa demande; mais la mort du monarque, arrivée en 1610, semble avoir momentanément arrêté l'affaire.

Ce n'est que cinq ans après, en 1615, comme nous l'avons dit, que Lemaire et Schouten purent exécuter leur audacieux projet. D'après MOLL et la relation publiée par HERRÉRA, Lemaire était accompagné d'un frère appelé DANIEL.

Le 24 décembre 1615, ils avaient déjà dépassé le détroit de Magellan et, environ un mois après, ils trouvèrent dans la mer du Sud, un nouveau passage qui fut unanimement appelé *détroit Lemaire*.

Voici la liste sommaire des différentes terres qu'ils découvrirent sur leur route et auxquelles ils donnèrent un nom en passant :

24 décembre 1615 : *Terre des États et Maurice de Nassau*.

(1) Si l'on admet que ce navigateur était belge de naissance, il y a évidemment chez tous les biographes une confusion de prénoms qu'il est facile de faire disparaître, en disant que le père de Lemaire s'était réfugié avec ses enfants en Hollande, qu'il s'appelait *Jacques* et que son fils se nommait *Isaac*.

29 du même mois, les îles *Barneveld* au sud de la terre de Feu. — Le cap *Hoorn*.

12 février 1616 : le *détroit Lemaire*.

10 avril : l'île *des Chiens*, ainsi nommée parce qu'on crut apercevoir dans cette île, qui était très-basse, un grand nombre de chiens.

15, 16 et 18 du même mois, deux îles, dont l'une couverte de cocotiers, et qu'on appela îles *Sans fond* (*Zonder grond*); ce sont les îles *Oura* et *Tiëkoa* de l'archipel Pomonton; — l'île *Waterland* (pays d'eau), — l'île *des Mouches* (*Vliegen eiland*), qui reçut ce nom de la quantité innombrable de mouches qui assaillirent nos navigateurs lorsqu'ils mirent le pied sur cette terre inconnue.

11 mai : île *des Cocos*, dénomination qu'ils lui donnèrent à cause des cocotiers qui y croissaient.

18 du même mois : l'île *des Traîtres* (*Verraders eiland*); nous verrons pourquoi elle reçut ce nom. — Ces deux îles s'appellent aujourd'hui îles *Niouha*.

14 du même mois : île *Onou-Afou* ou de *Bonne-Espérance* (*Goede-Hoop*); les matelots espéraient y trouver de l'eau fraîche.

Même mois : îles *Alou-Fatou* ou îles *de Hoorn*. — La baie où ils mouillèrent reçut le nom du navire *la Concorde*.

31 mai : douze îles qu'ils appelèrent *Marquéen*.

24 juin : les îles *Vertes* au sud-ouest.

Même jour : île *Saint-Jean*.

Même mois : cap *Salomon's Sweert*, nom qu'ils donnèrent à la pointe nord de la Nouvelle-Hanovre, qu'un étroit canal sépare de la Nouvelle-Islande.

30 juin : l'île *Dampies*, d'après Dumon-d'Urville.

2 juillet : vingt-cinq îles qui appartiennent au groupe des îles *de l'Amirauté*.

5 et 7 du même mois : île *Vulcain*, parce qu'on y vit une montagne élevée dont la cime vomissait des flammes.

9 du même mois : les îles *Schouten*.

29 du même mois : autre île nommée *Goede Hoop*.

Ils découvrirent encore un grand nombre d'autres terres inconnues dont des voyageurs plus récents ont fait connaître plus exactement la véritable situation.

Comme le *détroit Lemaire* est la plus importante de ces découvertes, nous allons nous y arrêter un instant.

Voici comment s'exprime la relation publiée par Schouten à ce sujet :

« Le 12 (février) nous eûmes le vent de nord con-
» traire et par conséquent nous tournâmes à l'ouest.
» Nous étions très-étonnés de ce qu'étant maintenant
» à l'occident du détroit (de Magellan) le temps de-
» venait chaque jour plus beau et la mer plus tran-
» quille, en contradiction avec tout ce qui en a été écrit.
» — Ce jour-là, tous ceux du navire reçurent double
» ration en signe de réjouissance de ce que nous
» étions entrés dans la mer du Sud et de ce que nous
» avions passé derrière le détroit de Magellan. En-
» suite il fut résolu de commun accord par tout le
» conseil que le passage entre le pays de Maurice et
» des États, serait nommé le *passage Lemaire*, afin
» que la gloire lui demeurât perpétuellement de l'en-
» treprise qu'il avait si heureusement exécutée (1). »

Nous publions ici la traduction française du pro-

(1) HERRERA, cité, p. 132-133.

cès-verbal de la prise de possession de ce nouveau détroit, si on peut s'exprimer ainsi (1). »

« Au nom du Dieu béni qui du commencement a
» créé ciel et terre, sans lequel nulle bonne chose ne
» se peut faire, commencer ou conserver, par lequel
» et au nom duquel sont toutes choses, à la gloire du
» très-saint nom d'iceluy. A tous ceux qui la présente
» verront ou liront, salut. Considéré que c'est chose
» honorable et profitable à tous pays, provinces et
» républiques, principalement ceux et celles qui tra-
» fiquent sur la mer, se prévaloir de la navigation et
» faire voir à tous hommes le courage et l'esprit de
» leur nation au profit et à l'honneur de leurs sujets
» et pays, soit notoire que nous soussignés par la
» présente témoignons et ratifions estre la vérité que,
» au mois de janvier de ceste année 1616, après la
» nativité du Christ, estant sortis de Hollande, de la
» ville de Horne, sur deux vaisseaux *Concorde* et
» *Horne*, y estant président *Jacques Lemaire* et *Guil-*
» *laume-Cornelis Schouten*, patron, sous la sauvegarde
» et protection des hauts et puissants seigneurs nos
» seigneurs les Estats des Provinces-Unies et de Son
» Excellence le prince Maurice de Nassau, grand
» amiral de la mer, et pour découvrir les passages,
» isles et pays de la partie australe du monde jus-
» qu'alors inconnue, suivant les octrois et patentes
» desdits seigneurs. Qu'après grands travaux et dan-
» gers, par la grâce de Dieu, avons trouvé, découvert
» et navigué par un nouveau passage allant de la
» grande mer Océane du Nord jusques en la mer du

(1) HERRÉRA, cité, p. 152-155.

» Sud, à savoir au sud du détroit de Magellan et
» des isles y annexées sur la hauteur de 58 degrés
» 57 minutes. Auquel endroit nous soussignés véri-
» fions et déclarons d'avoir trouvé une spacieuse et
» grande mer au sud des isles et terres d'Amérique; à
» raison de quoi nous l'avons appelée la nouvelle
» mer du Sud, n'ayant vu ni découvert au sud d'icelle
» aucun pays, ni quelque apparence de pays, jugeant
» par ses qualités et conditions qu'elle doit être de
» très-grande étendue et largeur, trouvant par expé-
» rience que par ici la grande mer Océane qu'on ap-
» pelle la mer du Nord, se joint à la spacieuse mer
» du Sud, à la plus grande commodité de la naviga-
» tion. En outre déclarons que de notre connaissance,
» ni par ouï-dire, jamais homme ou nation du monde,
» soit d'Europe, soit des autres parties de l'univers,
» n'a voyagé par ledit passage. Et pour ce, comme
» étant les premiers à la détection (*découverte*) de ces
» terres et passages, avons donné aux trois isles qui
» sont en ladite mer du sud-est d'Amérique le nom
» de Messieurs les États, pays de Maurice et l'isle de
» Barneveld, et le passage qui va entre et joignant
» icelles, le passage de LEMAIRE. Desquelles terres,
» mer et passage, en vigueur et par autorité susdite,
» au nom des nobles et puissants seigneurs les Estats,
» et de Son Excellence le prince de Nassau, suivant
» la coutume, comme en estant les premiers inven-
» teurs, prenons la première possession en préfé-
» rence. En témoignage de tout ce que dessus, fut
» soussignée la présente. Fait sur la nef (vaisseau) *la*
» *Concorde*. JACQUES LEMAIRE, *Guillaume-Cornelis*
» *Schouten*, *Jean Thierry de Horne*, grand pilote sur

» la nef *Horne*, *Conrad Thierry Oosterblock*, pilote
» sur la nef *Horne*, *Nicolas Pietersz d'Oosthuyze*, grand
» pilote de *Concorde*, *Corneille Kinerson de Rysdam*,
» second pilote de *Concorde*. »

Vers le milieu de juillet, nos voyageurs virent la Nouvelle-Guinée et les îles Moluques ; ils arrivèrent enfin, sans faire d'autres découvertes, à Ternate où le gouverneur Laurent Reael les reçut avec grande distinction. Le 1^{er} novembre 1616, ils débarquèrent à Jacatra dans l'île de Java. Le gouverneur général Jean-Pietersz Koen s'y montra fort sévère à leur égard et confisqua navire et cargaison, sous prétexte que Lemaire et Schouten, en prenant la route de l'Inde, avaient enfreint le privilège accordé à la Compagnie. Ils eurent beau protester et prouver qu'ils étaient arrivés par une autre route que le détroit de Magellan, le gouverneur chargea George Spilebergen, qui se trouvait alors dans l'île de Java, de ramener dans les Pays-Bas les deux hardis navigateurs sur un vaisseau alors en partance pour les Provinces-Unies.

Les importants services que Lemaire avait rendus à la navigation, à la géographie, au commerce furent méconnus au profit d'un monopole impitoyable. Il dut se rembarquer avec son compagnon d'infortune ; mais le ciel ne voulut pas que cet illustre marin subît l'injure d'être traduit devant un tribunal, devenu juge et partie, et jeté en prison peut-être pour le reste de ses jours.

Il mourut en mer le 22 décembre 1616 ou le 22 janvier 1617, on ne sait pas au juste, et reçut la sépulture dans cet immense Océan, témoin de ses courageux exploits, tombeau glorieux, digne d'un

génie qui n'avait pour rivaux que ceux des Colomb, des Magellan et des Heemskerke.

Quant à Schouten, il arriva en Zélande le 1^{er} juillet 1617, et nous le retrouvons encore une fois à Batavia en 1625.

« Tournai fut sa patrie, dit M. Chotin en terminant sa notice; il eut pour tombe l'Océan et les flots mobiles de la mer du Sud, non loin des terres magellaniques où la reconnaissance des deux mondes a élevé à sa mémoire cette courte, mais pompeuse inscription :

» DÉTROIT LEMAIRE ! »

Ce navigateur nous a laissé d'intéressantes relations de ses découvertes. Nous avons déjà parlé de celle qu'a publiée HERRÉRA. Son voyage aux îles Canaries, au Cap-Vert, au Sénégal, a été livré à l'impression à Paris en 1695, in-12. La narration de sa navigation dans la mer du Sud se trouve aussi imprimée à la suite de celle de George Spielbergen (1). Ses différents voyages ont été réunis dans la collection anglaise de DALRYMPLE (2).

Nous avons dit que Lemaire et Schouten quittèrent le Texel le 14 juin 1615. Le 13 juillet ils avaient déjà dépassé le pic de Ténériffe.

Le 29, ils relâchèrent au Cap-Vert, où le gouverneur Gaspar Gonsalès vint leur rendre visite. Il leur per-

(1) *Historisch en wydloopig verhael, etc.*, cité, 1607, oblong, in-4^e.

(2) *A historical Collection of the several voyages and discoveries in the South Pacific Ocean*, t. II, p. 1 et suiv.

mit de faire provision d'eau, à condition d'obtenir, selon la coutume, une bouteille de vin d'Espagne pour sa femme. Lemaire parla avec lui toutes sortes de langues plus ou moins corrompues.

Nos voyageurs s'approvisionnèrent dans cette île de viande de chèvre, d'un petit taureau et de persil de mer.

Le 30 août ils abordent aux îles Mabrobambas pour prendre de l'eau fraîche que les habitants leur livrèrent abondamment, en échange de vin, de coraux et de petits couteaux.

Ils poursuivirent leur navigation sans événements remarquables; mais, dans la matinée du 5 octobre, l'équipage entendit tout à coup un choc violent, comme si le vaisseau avait touché quelque écueil. Au même instant on vit les ondes se rougir autour du bâtiment. Chacun chercha en vain la cause de ce phénomène; on ne la connut qu'en arrivant à Port-Désiré où, en nettoyant le navire, on s'aperçut qu'un monstre marin inconnu avait heurté contre la quille avec une telle impétuosité que sa *corne* (?), qui avait la grosseur d'une dent d'éléphant, y était restée engagée; en voulant la retirer, il l'avait probablement brisée, et une bonne partie de son sang s'était mêlée aux flots.

Le 25 novembre Lemaire et Schouten firent connaître aux officiers et aux pilotes le but réel de leur navigation, qui était de se rendre dans la terre australe. Les matelots se réjouirent fort à cette nouvelle, et afin de ne pas oublier le mot *terre australe*, ils l'inscrivirent avec de la craie sur des tablettes ou au fond de leur bonnet.

Pendant qu'on radoubait les deux vaisseaux au Port-Désiré, le 4 décembre le feu ayant consumé entièrement *le Horn*, tout l'équipage fut obligé de se réfugier sur *la Concorde*.

On se remit en mer tant bien que mal; on dépassa peu de jours après le détroit de Magellan; Lemaire et Schouten donnèrent en passant le nom de Terre des États et de Maurice de Nassau, aux deux côtes entre lesquelles ils naviguèrent quelque temps; un peu plus loin, des montagnes couvertes de neige, qui s'avancèrent en mer sous la forme d'un angle très-aigu, reçurent le nom de Cap Horn. Enfin, le 12 février, comme nous l'avons déjà dit, fut découvert le *détroit Lemaire*.

Nos hardis navigateurs continuèrent leur voyage dans la mer du Sud sans découvrir de nouvelles terres. Après avoir dépassé l'île *des Chiens*, ils virent une grande île dont les habitants étaient nus et peints de différentes couleurs. « Trois d'entre eux » se détachèrent du rivage dans un canot et s'approchèrent de la chaloupe. Encouragé par de bons traitements, un des trois sauvages monta sur le navire; mais, au lieu d'écouter les navigateurs, il se mit à arracher les clous d'une petite fenêtre de la cabane et à les cacher adroitement dans ses cheveux; pendant ce temps les deux autres s'efforçaient de tirer les grandes chevilles du bâtiment. On envoya la chaloupe au rivage avec quatre hommes armés de mousquets et de sabres. À peine débarqué, le petit détachement fut attaqué par trente sauvages armés de massues et de frondes, qui débusquèrent d'un bois et tentèrent de le désarmer et de

» s'emparer de la chaloupe. Déjà ils entraînaient
» deux des matelots, lorsque les autres firent feu.
» Trois naturels furent tués; le reste s'enfuit précipitamment. Quelques femmes prirent à la gorge
» ceux des sauvages qui semblaient vouloir tenir bon,
» sans doute pour les obliger à céder le champ de
» bataille. Cette île dont le rivage était couvert de
» cocotiers, et celle aperçue la veille, furent nommées
» *Zonder grond* (îles sans fond) (1). »

Il y avait déjà quelque temps que nos navigateurs n'avaient plus eu de terre en vue, lorsqu'ils découvrirent l'*île des Cocos*.

« Lorsque le bâtiment fut à l'ancre, trois pirogues
» des naturels en vinrent faire le tour et une douzaine
» d'autres l'abordèrent. Ils échangèrent des racines
» et des fruits de cocos contre des clous et des verroteries. Jusque-là tout allait bien; mais la chaloupe
» se détacha du bord pour aller reconnaître le mouillage. Croyant en avoir facilement raison, une vingtaine de pirogues l'entourèrent et menacèrent l'équipage de leurs lances. Les marins firent feu et un
» sauvage tomba percé d'une balle. Le bruit ne les
» effraya pas d'abord; mais lorsqu'ils virent leur
» compagnon tomber et la balle qui lui avait traversé
» le dos, ils prirent la fuite et cherchèrent à faire
» soulever tous les habitants de l'île, en les excitant
» à la vengeance. Cependant les indigènes qui avaient
» accosté le bâtiment, se retirèrent contents de l'accueil qu'on leur avait fait. Ils ne voulurent pas
» s'immiscer dans une affaire qui eût pu tourner mal

(1) *Voyages et découvertes de J. Lemaire*, cité, p. 11 et 12.

» pour eux... Le corps de ces insulaires, presque entièrement nu, était tatoué et leur barbe rase; le lobe de leur oreille était fendu et pendait jusqu'à l'épaule. Leurs cheveux étaient coupés; à leur cou pendaient des coquilles, des dents de poisson et des plumes d'oiseaux. Une figure de coq était peinte sur la voile de leurs pirogues. Les cabanes alignées sur la grève semblaient fort peuplées (1). »

Pendant qu'ils étaient devant cette île, le *tatou* ou chef d'une île voisine vint saluer nos voyageurs et leur offrit des présents. Il les invita à descendre sur la plage; mais tout cela n'était qu'un piège pour attirer l'équipage au milieu des insulaires et le massacrer, comme le prouva quelques jours après le combat qu'ils engagèrent avec *la Concorde* et dans lequel la mousqueterie de ce navire fit bon marché des imprudents agresseurs.

Cet événement engagea Lemaire et Schouten à donner à cette île le nom d'Île des Traîtres (*Verraders eiland*).

Ces sortes d'agressions de la part des sauvages de ces contrées jusqu'alors inconnues se renouvelèrent presque à chaque île devant laquelle le vaisseau s'arrêta.

Nous terminerons en donnant l'analyse d'une autre partie de la relation de Lemaire, où l'on trouve des détails curieux sur une population de sauvages que nos voyageurs rencontrèrent sur leur route en faisant voile au nord-ouest, pour gagner les Moluques par le nord de la Nouvelle-Guinée.

(1) *Voyages et découvertes de J. Lemaire*, cité, p. 15-17.

« Le 19 juillet 1616 (1), on se trouva près d'une île
» d'où vingt pirogues se détachèrent aussitôt et vinrent
» à bord avec des apparences de cordialité. Cependant,
» l'un des insulaires ayant menacé un Européen
» de sa zagaie, pendant que les autres poussaient un
» grand cri, on prit cette démonstration pour un
» signal d'hostilité, et deux coups de canon furent
» tirés sur la flottille; deux sauvages furent tués et les
» autres disparurent aussitôt.

» Le lendemain la chaloupe, occupée à sonder, fut
» entourée de sept pirogues et obligée de faire feu
» sur elles et de blesser un grand nombre de naturels.
» On mouilla, le jour suivant, dans une petite anse
» offrant un ancrage sûr, vis-à-vis d'un ruisseau qui
» descendait de la montagne. Le navire fut affour-
» ché de manière que les canons du bord pouvaient
» protéger les canots qui iraient à terre. Cependant
» les naturels ne se rebutaient pas. Des pirogues ap-
» portèrent à bord des noix de coco, des racines
» d'ignames, un cochon vivant et deux cochons rôtis,
» et en échange de ces objets, les sauvages reçurent
» des clous, des couteaux et de la verroterie. Ils
» montraient un grand penchant au larcin; ils na-
» geaient et plongeaient avec habileté. Leurs cabanes,
» situées près de la plage, revêtues et couvertes de
» feuilles, étaient arrondies et terminées en pointe,
» avec une seule issue par où l'on ne pouvait pénétrer
» qu'en rampant. Il n'y avait aucune espèce de me-
» bles, et l'on n'y voyait que des hameçons et des
» casse-tête.

(1) *Voyages et découvertes de J. Lemaire*, cité, p. 25-56.

» Le 22, les pirogues revinrent apporter des cocos;
» mais sur la grève s'attroupaient une multitude de
» sauvages armés de lances et de bâtons, qui sem-
» blaient tenir conseil pour une attaque. Une cin-
» quantaine de pirogues, munies de pierres et de
» lances, étaient réunies près d'eux. Cependant la paix
» fut conclue, et l'on échangea des otages. Six insu-
» laires restèrent à bord, en cette qualité, tandis que
» trois des marins, parmi lesquels était un intrépide
» matelot, nommé Claes, se rendirent à terre. L'hos-
» pitalité fut noblement exercée de part et d'autre.

» Le roi fit beaucoup d'honneur aux trois étran-
» gers; il tint près d'une demi-heure ses deux mains
» l'une contre l'autre et son visage dessus, se baissant
» presque jusqu'à terre, et demeurant dans cette
» posture, jusqu'à ce que Claes lui fit une pareille
» révérence. Alors il se releva et lui baisa les pieds
» et les mains. Un autre homme assis près du roi
» pleurait comme un enfant et disait beaucoup de
» choses à Claes qui n'en entendait rien. Enfin il re-
» tira ses pieds de dessous son derrière, sur quoi il
» était assis, et se les mit sur le cou, s'humiliant et
» se roulant comme un ver de terre.

» Les présents qu'on leur fit parurent leur être
» fort agréables; mais le roi marquait une si grande
» envie d'une chemise blanche que Claes avait sur le
» corps, que celui-ci en envoya chercher une autre
» pour la lui donner. En reconnaissance, il fit présent
» aux otages de quatre petits pourceaux. On traita
» aussi pour pouvoir faire de l'eau; mais une des
» chaloupes armées protégeait l'autre.

» Quelques tentatives de vol furent aussitôt répri-

» mées par l'autorité du roi qui fit châtier les coupa-
» bles. Une décharge de mousquets les faisait trem-
» bler et fuir de toutes leurs forces. Ils furent encore
» bien plus épouvantés quand on leur fit entendre que
» les grosses pièces tiraient aussi. Cependant la curio-
» sité du roi l'excita à demander qu'on les fît tirer
» devant lui; mais ils furent alors saisis d'un tel effroi
» que le roi lui-même s'enfuit dans les bois, laissant
» là les étrangers.

» Le 26, Lemaire et Claes retournèrent dans l'île,
» suivis des trompettes et portant un petit miroir et
» d'autres bagatelles pour le roi. Ils trouvèrent sur le
» rivage un homme tout courbé sur les pierres, les
» mains jointes ensemble, le visage contre terre,
» comme s'il eût voulu prier à la turque. C'était le
» roi qui leur faisait ainsi la révérence. Ils le relevè-
» rent et allèrent ensemble dans sa maison, parce
» qu'il pleuvait. Les trompettes ayant alors commencé
» à sonner, il parut autant d'étonnement que de
» frayeur sur tous les visages et ils se prirent tous à
» crier : *awo, awo!* Cependant le vice-roi ou second
» roi entra, le visage tourné vers les étrangers. Quand
» il fut devant eux, il prononça tout haut et avec ra-
» pidité quelques paroles d'un ton d'autorité. En
» même temps, il fit un grand saut en l'air, et se
» laissa tomber tout d'un coup sur son derrière, les
» jambes croisées sous lui. Comme c'était sur des
» pierres, les Hollandais s'étonnèrent qu'il ne se fût
» pas cassé les jambes; mais ces gens-là étaient
» agiles et robustes plus qu'on ne peut se l'imaginer.
» Après cela il fit une harangue ou prière avec beau-
» coup de gravité, et quand elle fut finie, on com-

» mença à manger une sorte de fruit dont un esclave
» fit distribution à tout le monde. C'était une espèce
» de limon, à peu près du goût des limons d'eau,
» dont l'extérieur était écaillé comme une pomme de
» pin. Le breuvage était fait de feuilles d'athona
» bouillies.

» Parmi les honneurs qu'on fit aux étrangers, on
» leur étendit partout des nattes pour marcher des-
» sus. Le roi et le vice-roi ôtèrent leurs couronnes de
» dessus leur tête, et les mirent sur celles de Lemaire
» et de Claes. Lemaire leur fit des présents qui,
» quoique ayant très-peu de valeur, étaient fort pré-
» cieux pour eux, entre autres un petit miroir rond.

» Les couronnes offertes par les deux rois étaient
» faites de plumes blanches, longues et étroites, or-
» nées par-dessus et par-dessous de quelques autres
» petites plumes rouges et vertes, de perroquets. Ce
» jour-là, on fit encore beaucoup d'eau, et on eut avec
» profusion des noix de coco avec des racines d'u-
» bas; mais on ne put avoir de pourceaux, parce qu'il
» n'y en avait pas trop pour les habitants qui n'a-
» vaient pour nourriture que ces trois sortes de vivres
» et quelques bananes. Ils firent même entendre, en
» se serrant le ventre, qu'ils n'avaient pas de quoi se
» rassasier eux-mêmes et qu'on leur ferait grand
» plaisir de leur donner des vivres. On leur donna
» du pain et du vin pour les régaler; mais ils préfé-
» raient le poisson tout cru. Vers le soir, comme on
» prit beaucoup de bons poissons, on en offrit une
» partie au roi qui les mangea au moment même tout
» crus, têtes, entrailles, queues, arêtes, sans en rien
» jeter.

» Le capitaine Schouten avait amené à terre les
» trompettes que le roi prenait beaucoup de plaisir à
» entendre sonner. Les insulaires se mirent à rire à
» gorge déployée en voyant quelques matelots danser
» au son des instruments; mais rien ne les réjouit
» autant que l'escrime que Claes et Nicolas Jens firent
» l'un contre l'autre, l'épée à la main.

» Le 29, sur le midi, le commis, le sous-commis et
» l'un des pilotes, après avoir fait une promenade
» dans l'île, revinrent à bord, amenant avec eux le
» jeune roi et son frère, à qui l'on ne manqua pas de
» donner à dîner. Pendant qu'ils étaient à table, on
» leur fit entendre qu'on voulait partir dans deux
» jours. Le jeune roi conçut tant de joie à cette nou-
» velle qu'il courut dans la galerie et cria vers le ri-
» vage, que sous deux jours le vaisseau mettrait à la
» voile, et il promit que, si le départ s'effectuait, il
» donnerait à ce moment dix pourceaux et une grande
» quantité de noix. Il est probable que, malgré leurs
» bons procédés, ils avaient la crainte de voir enva-
» hir leur pays.

» Le repas fini, le grand roi vint aussi à bord. Il
» paraissait âgé de soixante ans. Il était suivi de seize
» personnes qui composaient son conseil. On les reçut
» avec toute la civilité possible. En entrant dans le
» vaisseau, le roi se coucha sur le visage et fit sa
» prière, puis on le mena dans l'intérieur où il recom-
» mença de prier. Il paraissait dans l'étonnement et
» dans l'admiration de tout ce qu'il voyait, et les ma-
» rins n'étaient pas moins surpris de ses manières.

» Claes, ayant fait une bonne pêche au clair de la
» lune, en porta une partie au roi qu'il trouva occupé

» à écouter de jeunes sauvages qui jouaient d'un
» instrument creux comme une pompe et qui rendait
» quelques sons.

» Le matin du 30, les deux rois, espérant que le
» vaisseau allait partir, y firent porter des présents
» de pourceaux et d'autres provisions.

» Claes étant sur l'île envoya chercher Lemaire
» qui amena quatre trompettes et un tambour, que
» les rois ouïrent avec un extrême plaisir. Bientôt il
» vint une troupe des paysans de la plus petite île,
» qui apportèrent une quantité d'herbes vertes qu'ils
» commencèrent tous à mâcher. Quand ils les eurent
» mâchées, ils les retirèrent de leurs bouches et
» ayant tout mis dans un grand vase de bois, ils y
» jetèrent de l'eau douce, la mêlèrent et la pétrirent
» avec les herbes, et en présentèrent aux rois et à
» leurs officiers qui en burent. Ils en offrirent aussi
» à Lemaire et à son équipage; mais ils étaient trop
» dégoûtés de ce qu'ils leur avaient vu faire.

» On servit ensuite devant le roi des racines d'ubas
» rôties et seize pourceaux, auxquels, pour apprêt,
» on avait tiré les entrailles du corps, et qui étaient
» encore tout sanglants, n'ayant point été lavés.
» Il n'y avait que la soie qu'on eût fait brûler en les
» flambant, et on leur avait mis des pierres ardentes
» dans le corps. C'était là toute leur manière de faire
» rôtir la viande.

» Le roi s'assit; ses femmes et les gens de sa cour
» s'étant ensuite placés en cercle derrière lui, on mit
» des morceaux de racines de kava devant chaque
» rang, et les convives en prirent. Après ce mets, on
» apporta de grandes civières de vingt à trente pieds

» de long, chargées d'ubas et d'autres racines crues
» et rôties qui furent aussi distribuées. Enfin vinrent
» les pourceaux rôtis, remplis d'herbes, les foies y
» étant attachés avec de petites chevilles. Ils furent
» mangés avec autant d'avidité que s'ils eussent été
» apprêtés par les meilleurs cuisiniers. Tout ce qui
» se servait devant le roi y était porté sur la tête, en
» signe de respect, et l'on se mettait à genoux pour
» le poser devant lui. De ces seize pourceaux, chaque
» roi en offrit un aux Européens; ils leur furent pré-
» sentés à genoux.

» Le 31 mai, les deux rois allèrent ensemble au
» navire qui devait partir le même jour : cette der-
» nière visite fut signalée par de nouveaux présents
» en colifichets, d'une part, et en porcs et en produc-
» tions du pays, de l'autre.

» Ces insulaires étaient grands, vigoureux et bien
» proportionnés. Ils étaient légers à la course et bons
» nageurs. Leur peau était d'un brun jaunâtre. Ils
» étaient assez généreux et aimaient à parer leurs
» cheveux. Les uns les avaient crépus, d'autres, bien
» frisés. Le roi avait au côté gauche de la tête une
» longue tresse pendant jusqu'à la hanche. Le reste
» était noué d'un ou de deux nœuds. Les courtisans
» avaient deux tresses aux deux côtés.

» Les femmes étaient fort laides, de petite taille,
» et avaient les cheveux courts comme les hommes
» les portent chez nous.

» Ces insulaires ne sèment ni ne moissonnent; ils
» recueillent ce que la terre produit d'elle-même, et
» cela ne consiste presque qu'en noix de coco, en
» bananes et en un petit nombre d'autres fruits. »

J. B. GRAMAYE ⁽¹⁾.

(ALGÉRIE, 1619.)

Cette fois ce n'est ni un diplomate, ni un pèlerin plein de zèle, ni un poète enthousiaste, ni un intrépide marin, ni un zélé missionnaire qui s'en va loin de son pays natal chercher des dangers et des aventures. C'est un savant ecclésiastique, un historien, un des hommes les plus instruits de la Belgique au xvii^e siècle, (et Dieu sait combien il y en avait alors chez nous), qui abandonna sa patrie pour visiter la terre inhospitalière de l'Afrique. Voyageur de nouvelle espèce, après une captivité de six mois à Alger, nous le voyons revenir, non pas avec le bruit de ses aventures, mais rêvant de bonne foi pour l'Espagne la conquête des côtes barbaresques, que dis-je, de toute l'Afrique et même de l'Asie, s'attachant à cette utopie avec toute la force d'une profonde conviction et ressuscitant gravement sur le papier les gigantesques projets de Charles-Quint contre Tunis, Tripoli et la Goëlette.

Sous Philippe, duc de Bourgogne, Guillebert de

(1) *Africae illustratae libri decem in quibus Barbaria gentesque ejus ut olim et nunc describuntur*. Tornaci, 1622, in-4^o. — *Diarium algeriense*. Athi, 1622, in-8^o. — DELVENNE, *Biographie des Pays-Bas*.

Lannoy avait été chargé de se rendre en terre sainte et de rechercher les moyens d'entreprendre une nouvelle croisade contre les Sarrasins de Palestine. Deux siècles après, sous le règne de Philippe IV, roi d'Espagne, Jean-Baptiste Gramaye se donnait la mission de préparer une guerre d'extermination contre les mécréants de la régence d'Alger, du royaume de Fez et du Maroc, et certes, comme chrétien, comme homme que les misères des esclaves ses coreligionnaires avaient douloureusement ému, ses utopies l'emportent en générosité sur les projets politiques du prince qui envoyait Guillebert de Lannoy en Syrie.

Jean-Baptiste Gramaye naquit à Anvers dans la seconde moitié du xvi^e siècle et devint prévôt d'Arnhem. Il visita l'Allemagne et l'Italie et il se proposait de parcourir l'Espagne et l'Afrique, lorsque, vers la fin de l'année 1619, il fut pris par des corsaires et conduit à Alger. Ce ne fut qu'après une captivité de six mois qu'il put revoir les Pays-Bas.

Il avait entrepris son voyage aux frais du roi Philippe IV, comme il le dit dans la dédicace qu'il adresse à ce prince, de son livre intitulé : *Africae illustratae libri decem*. — Pendant qu'il était prisonnier, il parvint à réunir de nombreuses notes sur ces pays lointains, notes qu'il faillit perdre au retour dans le naufrage du navire qu'il montait.

« Vous vous étonnerez peut-être, dit-il dans son » avis au lecteur, que j'aie pu réunir tant de renseignements minutieux sur la régence d'Alger, au milieu de ce peuple de corsaires qui sont si défiants de » leurs captifs ; mais votre étonnement cessera bientôt » quand vous aurez jeté les yeux sur les témoignages

» publics de mes actions, que m'ont remis les Pères de
» la rédemption d'Espagne, le consul de France et
» les missionnaires des côtes barbaresques. Par ces
» certificats, que je tiens au reste à la disposition de
» chacun, vous verrez que chez les Turcs et les Maures,
» chez les Juifs et les Chrétiens, j'ai toujours vécu
» avec tout le monde en parfaite intelligence et j'ai
» de ma liberté. La même chose vous sera assurée
» par les différentes personnes que je suis parvenu à
» soustraire à l'esclavage des Algériens et surtout par
» l'abbé Heodon, homme de grand mérite, que Madrid
» a vu naître. »

L'ouvrage qu'il nous a laissé n'est pas, comme nous l'avons déjà fait pressentir, une relation de voyages et encore moins un journal; Gramaye s'est plu à donner une description historique et géographique du littoral de l'Afrique. Sa personnalité est constamment effacée dans ce travail bizarre; c'est le savant qui écrit, et non le voyageur qui raconte. Il ne nous parle ni des aventures qui lui sont arrivées, ni des personnages qu'il a eu occasion de voir. Son idée fixe, c'est le rétablissement du christianisme dans cette partie du monde, l'expulsion des Arabes du sol africain, le soulagement des milliers d'esclaves qui gémissent dans une odieuse captivité. Une vertueuse indignation l'anime contre l'indifférence des princes de l'Europe, qui tolèrent cette traite des blancs; son cœur saigne quand il songe aux tortures de ses malheureux frères. Il voudrait que tous les monarques se liguassent ensemble pour détruire ce repaire de brigands et de pirates qui infestent les côtes barbaresques. Comme il avait beaucoup étudié, beau-

coup vu de ses propres yeux, sa parole en a d'autant plus de poids; ses raisonnements paraissent d'autant mieux fondés.

Il décrit d'abord avec exactitude la position géographique d'Alger, de Tunis, du Maroc, du royaume de Fez, de Tripoli, de Bougie et de toute cette vaste contrée où se débattent aujourd'hui une partie des grands intérêts de la France. Puis il se livre à de curieuses recherches historiques au sujet des gouvernements et des populations, des mœurs et des religions de ces pays. Voici en peu de mots la peinture qu'il nous fait de la ville d'Alger.

« Dans cet horrible repaire de pirates il y a près
» de 20,000 captifs chrétiens, la plupart sujets du roi
» d'Espagne. Plus de quinze cents renient annuelle-
» ment leur foi pour échapper à la mort ou cèdent
» aux séductions des Turcs. Cependant pour arracher
» ces malheureux à leur sort, on recueille tous les
» ans plus de 150,000 réaux d'or tant en Italie qu'en
» Espagne, par les soins de l'ordre de la Sainte-
» Trinité et de Notre-Dame de Merci. L'Angleterre,
» la France, la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne, la
» Belgique n'ont jusqu'ici rien donné pour cet objet.
» Aussi la plupart des captifs originaires de ces pays,
» deviennent-ils renégats. — Si un chrétien a le mal-
» heur de commettre le moindre crime à Alger, il est
» brûlé vif, écorché, attaché sur une croix ou livré à
» quelque autre supplice tout aussi cruel. On fait
» subir aux esclaves les traitements les plus odieux
» pour les forcer d'abjurer. Malheur à l'Arabe com-
» patissant qui aurait pitié d'un prisonnier qu'on au-
» rait maltraité; il serait indubitablement perdu. —

» Quant aux femmes et aux jeunes filles, elles sont
» soumises à des traitements si affreux que nous
» n'osons pas en parler. — Rois et princes, magistrats
» et peuples, ayez pitié de tant de misères. Tendez
» une main secourable à tous ces infortunés. — Si, un
» chrétien pénètre dans une mosquée ; si, après avoir
» été circoncis, il retourne à sa religion primitive, il
» est condamné à périr par les flammes. On l'attache
» tout nu à un poteau et un crieur public proclame
» à haute voix son crime. — Le supplice du pal con-
» siste à enfoncer un pieu dans le fondement du con-
» damné à qui on a d'abord eu soin de lier les pieds
» et les mains ; puis on l'expose ainsi mourant à la
» risée du public qui finit souvent par le lapider. —
» Pendant les six mois que nous passâmes à Alger,
» nous vîmes une foule d'autres supplices, tels que la
» noyade, le crucifiement, la mutilation. — Si quelque
» navire tombe entre les mains des corsaires, ceux-ci
» l'envahissent aussitôt avec de grands cris. S'il ap-
» partient à un pays ennemi, on le pille entièrement ;
» s'il appartient à une nation avec laquelle il existe
» des traités, telles que les Français, les Anglais, les
» Hollandais, ils s'en emparent également, le visitent
» dans tous ses recoins et ont soin d'en enlever les
» armes ; ils emmènent les commandants et leur font
» subir un interrogatoire sévère ; ils agissent de
» même avec l'équipage pour savoir si le vaisseau ne
» porte point de marchandises d'Espagne. Les Algé-
» riens ne se contentent ni de paroles ni de lettres ;
» ils frappent les enfants et les vieillards pour les
» obliger à parler et à promettre souvent ce qu'ils
» n'ont pas. »

Nous verrons que, une vingtaine d'années plus tard, lorsque Emmanuel de Aranda fut pris par les corsaires barbaresques, la face des choses n'était guère changée dans ces dangereux parages.

Le chapitre le plus curieux de l'ouvrage est celui où Gramaye propose les moyens à employer pour chasser les Turcs de l'Afrique. Au milieu des utopies qu'il énonce, on voit cependant que l'auteur avait fait une étude approfondie de la question, qu'il connaissait parfaitement la situation politique de tous les États de l'Europe et qu'il avait, en matière de finances, de commerce et d'économie politique, des idées pratiques fort remarquables.

C'est une véritable croisade que l'historiographe anversois prêche contre les mécréants, croisade dont il veut que le roi d'Espagne soit le promoteur et le chef, ce qui ne l'empêche pas cependant de s'écrier : « Ce n'est pas une guerre sacrée que j'ai l'intention » de prêcher contre les barbares; d'autres l'ont fait » avant moi avec succès : Hædon en Espagne, Besarion » en Italie, Sturnius en Pologne, Selvakerus en Allemagne, Bosquierus dans les Pays-Bas. Il me suffira » d'indiquer en trois mots, par tout ce que j'ai vu, par » tout ce que j'ai entendu en Afrique, d'hommes de » guerre expérimentés, combien il est facile de sou- » mettre les côtes barbaresques et par conséquent » l'Asie même. — J'abandonne les nombreux motifs » religieux que je pourrais alléguer; je ne parle pas » non plus des abondantes richesses qu'on tirerait de » Fez, de Tunis, de Tripoli, d'Alger, du Maroc. » L'Afrique soumise, l'Espagne, la Sicile, les îles de » la Méditerranée, n'auront plus à craindre les dé-

» prédatons des pirates turcs; le chemin s'ouvre
» librement vers les Dardanelles et Constantinople.
» Celui qui se sera emparé de l'Afrique peut sans
» crainte aspirer à la monarchie universelle. — Cette
» partie du monde appartiendrait de droit au roi
» d'Espagne, parce que ce royaume, qui n'en est sé-
» paré que par un détroit, a exercé dans tous les
» temps son influence sur la côte africaine. — C'est
» surtout aux Espagnols que nuisent les entreprises
» des pirates. — Leurs mœurs et leur gouvernement
» ont beaucoup de rapport avec ceux des Maures. Les
» Espagnols pourraient entreprendre cette conquête
» à peu de frais; eux seuls ont des traités solennels
» avec les Maures; eux seuls nourrissent contre
» ces peuples une haine héréditaire qui n'oublie ja-
» mais; eux seuls enfin, parmi les chrétiens, ont con-
» servé l'habitude d'avoir des esclaves. — D'autre
» part, la position géographique de l'Espagne mettrait
» parfaitement celle-ci en état de défendre ces nou-
» veaux accroissements de territoire, et la situation
» intérieure actuelle de ce royaume lui permet en ce
» moment d'entreprendre avec succès une semblable
» conquête. »

▷ L'auteur entre ici dans de longs développements à ce sujet; il explique comment on pourrait, en excitant les Maures contre les Turcs, s'emparer aisément de toute la côte, prendre Alger, Tripoli et Tunis; il nous donne d'intéressants détails sur la population, les habitudes, les forces militaires, les fortifications, les ressources stratégiques de ces trois villes qu'il paraît avoir étudiées à fond pendant son séjour en Afrique.

« Ce sont de véritables prodiges que j'annonce, me
» direz-vous. Comment ! moi ecclésiastique, je me mêle
» de parler guerre et expéditions militaires ? C'est
» l'aveugle qui parle de couleurs ; c'est l'âne que
» l'on place devant une lyre ! Mais peu m'importent
» ces reproches. — Pour entreprendre cette conquête,
» il faudrait une triple armée, composée de deux
» cents navires et de quatre-vingt mille hommes, et
» au bout de trois ans les États barbaresques appar-
» tiendraient à l'Espagne. Chacune des divisions de
» cette armée choisirait pour point d'attaque le
» Maroc, Alger, Bougie et la Goëlette. Les galères
» seraient montées par des matelots qui serviraient
» gratuitement. On les recruterait parmi les bannis
» de l'Italie, les aventuriers et les brigands de la
» Sicile et de la Calabre, les moines et les ecclésias-
» tiques de mauvaise vie, les vagabonds qu'on enver-
» rait des Pays-Bas. D'autre part, un grand nombre
» de religieux poussés par un sentiment de piété, le
» désir de jouir de plus de liberté, l'amour de la
» nouveauté, prendraient volontiers part à l'expédi-
» tion, moyennant une modeste solde, et pourvu que
» le pape consentît à les délier de leurs vœux. — Si
» Pie II a pu récemment offrir un contingent de plus
» de cinquante mille moines pour entreprendre une
» nouvelle croisade contre les Sarrasins, quelle im-
» mense armée ne formerait-on pas, si on invitait à
» prendre part à la guerre contre l'Afrique, les ordres
» mendiants qui couvrent l'Europe, les franciscains
» et les dominicains qui sont si nombreux ! »

Pour engager la bourgeoisie à s'enrôler parmi ces troupes, Gramaye proposait de lui accorder des pri-

mes d'encouragement; chaque bourgeois qui aurait servi pendant trois ans dans l'armée expéditionnaire jouirait au retour, sa vie durant, de l'exemption de toutes traites, corvées, impôts, etc., ou bien encore on pourrait lui donner des lettres de noblesse.

La partie la plus difficile de son projet était le moyen de recueillir des ressources pécuniaires suffisantes pour obtenir le résultat désiré; mais Gramaye n'en est nullement embarrassé. Les considérations qu'il émet, en fait de finances, sont si curieuses que nous ne pouvons résister au plaisir de les résumer ici. C'est d'abord par la classe la plus riche de la population des Pays-Bas, qu'il commence, c'est-à-dire par le clergé. « La Belgique, dit-il, a plus de » cent soixante et dix abbayes; on leur imposerait » une espèce de dîme sacrée en hommes et en argent, » qui produirait, tout calcul fait, un contingent de » six cent cinquante soldats et une somme annuelle » de 65,000 florins. — Une taxe semblable, mais proportionnellement moins forte, serait imposée aux » autres établissements monastiques, aux hôpitaux, » aux hospices, aux menues des pauvres, aux monts-de-piété. Il serait aussi prélevé une contribution » sur les bénéfices ecclésiastiques, les chapellenies, » les prébendes canonicales, sur les traitements des » prêtres de toute espèce. Enfin l'on réduirait le » nombre des vases sacrés, des ornements sacerdotaux, des cloches; on supprimerait le luxe des cérémonies religieuses, la pompe ridiculement coûteuse des funérailles, des baptêmes, des noces; le superflu qui résulterait de ces économies serait fidèlement » employé aux dépenses de la guerre d'Afrique. »

On voit que le bon prévôt d'Arnheim ne proposait pas moins qu'une véritable réforme somptuaire.

Du clergé, il passe à l'ordre civil.

« La Belgique proprement dite a 4,650 villages ou » bourgs notables, 116 villes fermées, et 220 villes » ouvertes; dans tous ces centres de population, il » serait créé des confréries dont les membres s'obligerait à payer tous les ans une légère cotisation. » Personne ne pourrait être admis à des fonctions » publiques à moins de faire partie de ces associations. L'espoir de parvenir plus vite à des emplois » exercerait ici une heureuse influence.

» On prélèverait une légère somme sur le droit de » biner pour la messe et d'avoir des chapelles privées; » sur les dispenses de mariage, les demandes d'être » délié de l'obligation de faire un pèlerinage promis » et d'accomplir un vœu. Des tronc s seraient placés » dans les églises et l'on exhorterait en chaire les » fidèles à contribuer pécuniairement au succès de » l'œuvre. — On s'écriera peut-être que je cause » grand préjudice à l'ordre auquel j'appartiens, en » proposant tant de charges qui doivent diminuer les » revenus de l'Église; mais qu'on me le pardonne, » car je parle au nom de la religion et de la liberté » de tant de chrétiens malheureux. — D'ailleurs ce » n'est pas la première fois qu'on se sera soumis, » dans des circonstances solennelles, à de semblables » sacrifices. On n'a qu'à se rappeler la fameuse *dîme* » *saladine* instituée autrefois par le roi de France. » Quant aux princes séculiers, ils imiteront l'exemple des anciens Romains et de ces pieux chevaliers » chrétiens du moyen âge qui vendaient leur patri-

» moine pour subvenir à leur équipement, lorsqu'ils
» partaient pour la croisade. »

Dans son enthousiasme guerrier, Gramaye oubliait que bien des événements avaient passé sur ces dévouements héroïques, et que la Réforme avait depuis longtemps donné un autre aliment aux esprits aventureux et inquiets de cette époque.

« On formerait aussi, poursuit notre écrivain, un
» fonds spécial des amendes qui proviennent des
» crimes, des commutations de peines, etc. — Les
» auteurs des plus grands forfaits, au lieu d'être
» punis de mort, payeraient une amende proportionnée à l'énormité de leurs crimes, ou, s'ils ne la
» pouvaient payer, seraient condamnés aux galères ou
» à des supplices plus affreux encore que la mort.
» Année commune, on compte en Belgique trois
» cents exécutions capitales. Substituez à cette peine
» l'amende dont je viens de parler, vous aurez recueilli de grandes sommes, et les idées d'humanité y auront gagné. — On confisque les marchandises prohibées entrées en fraude; les inspecteurs
» et les vérificateurs en ont la plus grande part; eh
» bien! on les vendrait publiquement, et l'argent
» qui en proviendrait formerait une nouvelle ressource. — Il faudrait aussi établir des lois somptuaires pour restreindre le luxe des équipages et
» de ceux qui portent des vêtements de soie, des bijoux, des armes de prix, qui ont des pages et
» des valets de pied, qui habitent des appartements somptueusement meublés. — On imposerait une
» amende aux gens de petite condition qui prennent
» le titre de *monsieur*, aux nobles qui s'écrivent des

» lettres sur l'adresse desquelles le mot de *monsieur*
» est deux fois répété. On taxerait également les
» épithètes pompeuses d'*Excellence*, d'*Illustrissime*,
» de *Grandeur*; enfin l'on établirait un impôt sur la
» vanité de ceux qui s'arrogent le droit de porter
» telles ou telles armoiries. Toutes ces mesures rap-
» porteraient de grandes sommes.

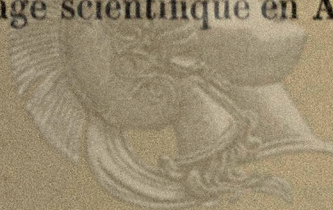
» Les filles de joie, les ivrognes trouvés dans la
» rue ou dans les cabarets pendant le service divin,
» les blasphémateurs, payeraient des amendes plus
» fortes. On fixerait, toujours sous peine d'amende,
» le nombre des convives d'un banquet, le nombre
» des mets qui y pourraient paraître, la durée des
» repas; on réglerait le luxe des fêtes de nocces,
» des funérailles, des réunions de magistrats et des
» confréries; le fisc, la tranquillité publique, l'état
» sanitaire du pays gagneraient à ces mesures nou-
» velles. On établirait des droits élevés sur tous les
» objets de luxe : le vin, la soie, les fruits rares, les
» pelleteries étrangères, les cartes à jouer, les dés.
» — Il serait aussi utile d'accorder des lettres de
» marque aux armateurs pour courir sus aux cor-
» saires. Enfin on instituerait, comme en Hollande,
» des *loteries*, dont tout le gain serait versé dans la
» caisse destinée à l'expédition d'Afrique. On per-
» cevrait des impositions sur les boissons, la mou-
» ture, le droit de pâture, le nombre des foyers,
» l'agriculture, la fabrication des draps, la librairie,
» la voirie publique. »

Gramaye termine l'exposé de ces différentes me-
sures par un projet pour faire rentrer facilement et
avec économie le produit de toutes ces impositions

qu'il croit pouvoir s'élever, année commune, à dix millions de florins.

Nous n'avons pas besoin de dire que les utopies du savant anversoïis eurent peu de retentissement, que les choses allèrent leur train comme auparavant, et que, pendant deux siècles encore, les corsaires algériens continuèrent à croiser paisiblement dans la Méditerranée, sans soupçonner un seul instant qu'un de leurs anciens captifs eût pris la peine de prêcher contre eux une véritable guerre de destruction.

Quant à Gramaye, il publia encore un grand nombre d'ouvrages d'histoire et alla mourir en 1635 à Lubeck, au retour d'un voyage scientifique en Allemagne.



AKAΔHMIA

VINCENT DE STOCHOVE (1).

(TURQUIE. — TERRE SAINTE. — ÉGYPTE,
1630-1633.)

La relation du voyage de Vincent de Stochove de Bruges est une des plus agréables à lire que nous ayons. Bien qu'elle soit écrite il y a plus de deux siècles, le style n'en est pas encore trop suranné et on y trouve bon nombre de détails curieux que l'on peut consulter avec fruit même aujourd'hui. Nous citerons entre autres les particularités qu'il nous donne sur Constantinople et l'empire ottoman, ainsi que sur la situation de l'Égypte; il est intéressant de comparer tout cela avec les notions que nous avons actuellement sur ces pays.

Nos jeunes gens qui appartiennent à l'aristocratie financière ou à la noblesse s'en vont maintenant faire un voyage en Orient aussi délibérément qu'on allait

(1) *Voyage du sieur Stochove*. Bruxelles, 1643, Velpius, in-4°. — *Observations curieuses sur le voyage du Levant*. Rouen, 1668, in-4°. — *Biographie des hommes remarquables de la Flandre occidentale*. Bruges, 1844, in-8°, t. II. — VAL. ANDREAS, *Bibliotheca belgica*, p. 1150. — *Biographie universelle*, Paris, 1817, t. X, p. 462. — *Archives du nord et du midi de la Belgique*, nouvelle série, t. III, p. 403-408.

il y a quelque cent ans à Paris, à Madrid ou à Vienne. Les pirates et les corsaires n'existent plus que dans les livres ou sur la scène; les Turcs promettent de se civiliser, les Égyptiens portent le shako et manient le fusil comme des soldats d'Europe, et il y a même des Arabes qui sont devenus les alliés des chrétiens. On parcourt donc ces contrées lointaines, naguère si inhospitalières, avec assez de sécurité et d'agrément; on n'a presque plus à y craindre que de mal dîner et de mal coucher, inconvénients qui ne sauraient arrêter un véritable voyageur. Mais, il y a deux siècles, les choses ne se passaient pas ainsi; c'était avec une véritable inquiétude qu'une famille voyait partir à cette époque un des siens pour ces régions barbares. Dans nos bonnes et riches villes flamandes, où l'on était si bien au foyer domestique, où nobles et bourgeois avaient tant de motifs d'aimer leur chez-eux, le départ d'un voyageur pour le Levant, surtout dans un simple but de curiosité, était un événement remarquable. Aussi voyait-on quelquefois célébrer par anticipation des services funèbres à l'intention de ceux qui osaient prendre le chemin de Constantinople, de Jérusalem ou d'Alexandrie; car il y avait mille raisons de croire qu'on ne les reverrait plus et que leurs dépouilles mortelles reposeraient dans la terre des mécréants.

Vincent de Stochove, seigneur de Sainte-Catherine, ne se laissa pas arrêter par les craintes qu'inspiraient alors de telles entreprises. Quoique fort jeune encore, il parvint à se faire attacher, en qualité de gentilhomme, à la suite de l'ambassade de France qui se rendait en Turquie, et où il eut pour com-

pagnons MM. Fauvel d'Oudeauville, maître des comptes de Normandie, Fermanel, conseiller au parlement de Rouen, et Baudouin, seigneur de Lannoy, tous trois de Rouen.

« Le printemps, qui donne le commencement à la
» plus belle saison de l'année, le donna aussi à mon
» voyage, dit Stochove, au début de sa relation; ce
» fut lorsque je partis de Bruges pour venir à Paris,
» avec l'intention de faire partie pour m'en aller en
» Italie, et qui me réussit heureusement par la ren-
» contre que je fis d'une compagnie, toutes personnes
» de qualité et de mérite. »

Il quitta Paris vers la mi-mars 1650 et, après plusieurs difficultés qui lui étaient survenues en route, il arriva à Livourne le 12 juin suivant.

Après avoir vu le nord de l'Italie, la Sardaigne, quelques îles de la Méditerranée, il arrive le 6 octobre à Smyrne, dont il loue la splendeur commerciale. De là il se rend par terre à Constantinople où il séjourne pendant plusieurs semaines. Il décrit minutieusement les curiosités de cette ville, les mœurs des habitants, la manière de vivre de l'empereur.

Voici ce qu'il dit du sérail du Grand Seigneur :

« Le palais du Grand Seigneur est appelé par les
» Turcs, *sérail*. Il est bâti à l'extrémité de la ville; son
» circuit est d'environ une lieue; la mer le borde de
» deux côtés; le reste est séparé de la ville par une
» muraille flanquée de plusieurs tours. Il contient une
» colline à laquelle les Grecs donnent le nom de Saint-
» Dimitri; les bâtiments se trouvent au sommet, et les
» jardins au bas. Ces bâtiments n'appartiennent à au-

» cun ordre d'architecture; élevés à différentes époques
» et par divers maîtres, ils composent un ensemble
» de pièces rapportées sans ordre et sans proportion.
» Des kiosques nombreux se trouvent le long de la
» mer; ils sont enrichis de marbres et de dorures; le
» Grand Seigneur y va souvent prendre le frais. La
» principale porte est près de l'église de Sainte-Sophie. Dans un grand bâtiment rond qui se trouve
» dans la vaste cour d'entrée, les Turcs conservent
» des armes prises sur les chrétiens. Vis-à-vis s'élève
» l'infirmerie du sérail. Ceux qui entrent à cheval
» dans cette première cour, sont obligés d'abandon-
» ner leur monture pour pénétrer dans la cour qui suit.
» Celle-ci est fort belle et entourée de galeries; le
» milieu forme une espèce de préau où des oiseaux
» d'Inde, des cerfs, des biches, des gazelles volent
» ou courent en liberté. On y remarque neuf grandes
» cuisines, destinées à nourrir plus de 4,000 bouches.
» De l'autre côté, il y a une grande salle bâtie en dôme
» et couverte de plomb; c'est là que s'assemble le di-
» van ou tribunal de justice des vizirs. C'est là aussi
» que se traitent toutes les affaires importantes de
» l'État et qu'on entend les plaintes de ceux qui ont
» été opprimés. Le Grand Seigneur s'y rend habituel-
» lement et se place à une fenêtre fermée d'un treil-
» lis, au-dessus de la tête du grand vizir, afin de tout
» voir et de tout entendre, sans être vu; aussi ce
» dernier n'a-t-il garde de commettre une injustice.
» Quand le divan est en séance, il est gardé par
» plus de 12,000 hommes de troupes, afin de maintenir
» l'ordre. La salle où a lieu la cérémonie de réception
» des ambassadeurs étrangers est attenante; cette

» réception se fait avec grande solennité et n'a lieu
» qu'à l'arrivée et au départ de l'ambassadeur. »

Stochove fut admis à une de ces audiences, à la suite de l'envoyé de France.

« On a coutume de faire dîner d'abord ceux qui
» sont admis à voir le Grand Seigneur... Les mets
» furent apportés dans de grands bassins d'argent
» doré; mais les viandes étaient mal assaisonnées et
» peu délicates. Les plats étaient servis par terre sur
» de grandes peaux de cuir rouge, et nous fûmes obli-
» gés de nous agenouiller à la turque pour prendre ce
» repas, qui se composait de mouton, de poules bouil-
» lies et de riz déguisés de diverses façons. Après nous
» être laissé vêtir en Turcs selon l'usage, nous fûmes
» reçus par le Grand Seigneur, qui était assis sur une
» pile de coussins et qui ne répondit pas un mot à la
» harangue de l'ambassadeur français, par crainte de
» perdre une ligne de sa gravité officielle.

» Le sérail est divisé en trois quartiers : celui du
» Grand Seigneur, celui des femmes et celui des
» jardins.

» Le quartier des femmes forme plus du tiers du pa-
» lais. Elles sont logées dans un grand corps de bâti-
» ment et occupent des chambres où elles sont répar-
» ties par vingt à vingt-cinq. Elles dînent, soupent
» et travaillent dans une grande pièce. Quelques
» vieilles femmes sont chargées de veiller sur leur
» conduite. Des eunuques noirs sont attachés à leur
» service. Ce qui est étonnant, c'est la bonne intelli-
» gence qui règne parmi toutes ces filles du sérail,
» dont quelques-unes seulement sont les favorites du
» Grand Seigneur.

» La vie ordinaire du sultan est de se lever à la
» pointe du jour; il va au bain, fait sa prière, dé-
» jeune, tire à l'arc, monte à cheval ou accomplit
» quelque autre exercice, et passe le reste de la jour-
» née avec des enfants, des eunuques, des muets, des
» nains et des bouffons, qui tous tâchent de l'amu-
» ser et tremblent quand ils voient seulement son
» ombre. »

Stochove procède ensuite à la description des envi-
rons de Constantinople; il passe en revue Galata
avec ses innombrables marchands chrétiens et ses
couvents de frères mineurs, de jésuites, de capucins
et de dominicains qui y vivaient fort tranquillement
sous la protection des ambassadeurs; Péra, qui
était alors, comme aujourd'hui, le lieu où résidaient
les légations des cours étrangères; Scutary, gros
bourg où s'assemblaient les caravanes qui se ren-
daient en Perse, à Alep, à Damas.

« Les vivres sont en abondance à Constantinople;
» le blé s'y trouve en quantité, le vin y est bon et
» délicat, le mouton est d'un goût ravissant, parce
» que cet animal s'y nourrit de thym, de romarin et
» de laurier; on y vit à si bon marché, qu'on y
» fait plus avec un écu qu'avec six en Flandre. »

Notre voyageur donne ensuite la série des empe-
reurs d'Orient et décrit l'origine des Turcs et les
progrès de leur domination, leurs mœurs, leur puis-
sance militaire et maritime.

« Les janissaires et les spahis forment la principale
» force militaire du Grand Seigneur. Les premiers
» sont au nombre de 40,000 et sont moins estimés
» que les spahis, parce qu'ils servent à pied et que

» leur solde est de peu d'importance. Mais, comme ils
» sont nombreux et vaillants, ils ont obtenu une
» grande renommée.— Ils se marient rarement, parce
» qu'on leur reproche qu'ayant femmes et enfants,
» ils songent plutôt à leur ménage qu'à bien com-
» battre.

» Ceux qui ont étudié ce pays, ajoute-t-il, remar-
» queront que le grand défaut de l'empire ottoman,
» est d'avoir un territoire qui peut être attaqué de
» tous côtés. S'il plaisait à Dieu d'inspirer aux Perses
» ou aux chrétiens l'idée de s'entendre entre eux,
» on verrait en peu de temps pâlir le croissant. »

Les Russes d'aujourd'hui semblent avoir fait profit de l'observation de Stochove!

« Le tribut payé par les chrétiens et les juifs forme
» la principale richesse de la Sublime Porte. Il y a
» aussi des impositions sur toute sorte de vivres, et
» surtout sur le vin. »

Son chapitre sur la religion des Turcs est un des plus intéressants. Il explique parfaitement leurs croyances et leurs superstitions, et donne à ce sujet des détails qui figureraient dignement dans une relation de voyage moderne.

Pendant son séjour à Constantinople, il fut admis à visiter souvent les couvents des derviches.

« Ils vivent en commun, dit-il, et s'entretiennent
» du produit de leur travail. Ils ont une conduite
» exemplaire et ne font de mal ni de tort à personne.
» S'il leur prend envie de se marier, ils doivent
» quitter leur cloître; seulement ils sont obligés de
» s'y représenter tous les mardis et les vendredis, qui
» sont les jours consacrés à leurs cérémonies. Ils

» commencent le service par un sermon; ceux qui
» prêchent sont assis dans de grandes chaires, sem-
» blables à des balcons; près d'eux se tient un
» homme qui lit l'article du Coran, destiné à ser-
» vir de texte au prédicateur. L'auditoire, assis sur
» de grands tapis, les bras et les jambes croisés,
» écoute avec grand respect et n'ose faire le moindre
» bruit. Le sermon fini, tous les derviches vont bai-
» ser la main de leur supérieur et se mettent ensuite
» tous à danser au son d'un tambour de basque, de
» quelques flûtes et de deux ou trois voix. Le supé-
» rieur, après une demi-heure, se frappe dans les
» mains, et alors tous les derviches reprennent leur
» place et entonnent des espèces de psaumes qui
» durent pendant deux ou trois heures. »

L'hiver força Stochove de rester cinq mois à Constantinople. Vers le printemps, il songea à quitter cette ville.

Pour voyager plus sûrement, le Grand Seigneur, à la prière de l'ambassadeur de France, lui accorda, tant à lui qu'à ses compagnons Fauvel, Fermanel et Baudouin, seigneur de Lannoy, un firman ou passeport, daté du 4 mars 1631, qui leur donnait la permission d'entrer dans toutes les villes de l'empire, d'en voir les fortifications, de porter toutes sortes d'armes, de s'habiller à la mode des Turcs, et même de se couvrir du turban blanc, ce qui n'était accordé qu'aux ambassadeurs.

« Le chancelier (1) nous reçut en audience de congé,
» loua fort notre projet de voyage, et nous fit apporter

(1) Le Ruisquetap.

» du café, qui est une certaine liqueur que les Turcs
» boivent volontiers, mais qui a un mauvais goût
» pour ceux qui n'y sont pas habitués; il nous offrit
» ensuite du sorbet, excellente boisson composée de
» jus de citron, de sucre, de musc et d'ambre gris. »

Stochove quitta Constantinople le 31 mars 1651 avec ses trois compagnons, l'abbé de Chappes et M. Viguier, sire de Saint-Liébaud.

Ils visitent successivement les endroits les plus fameux de l'Asie Mineure, les ruines de Cisiqne et de Lampsaque, Gallipoli, les deux châteaux des Dardanelles : *Abydos* et *Sestos*, les ruines de Troie, l'île de Sigée et tous ces lieux célèbres dans l'antiquité grecque : Smyrne, Chios, Samos, les restes du temple de Diane à Éphèse, etc.

« L'île de Patmos, où saint Jean l'évangéliste séjourna si longtemps et écrivit son Apocalypse, n'est qu'un rocher stérile, ayant huit lieues de tour. Elle est habitée par des Grecs qui font grand commerce avec l'Italie. Ils vivent libres et sans être obligés de payer de tribut au Grand Seigneur. La plus grande aisance règne parmi eux. La grotte habitée par saint Jean est à mi-côte de la montagne; elle est taillée dans le roc, et a cinq pas de long, six de large et neuf de haut. On y remarque un grand creux où l'on prétend que l'évangéliste posait la tête pour entendre la voix du ciel. Un peu plus loin se trouve la fente par où l'on dit qu'il eut la vision de l'Apocalypse. »

Il visite ensuite l'île de *Lango*, célèbre par la naissance d'Hippocrate et d'Apelles; le golfe d'Halicarnasse, au bord duquel s'élevait jadis le monument

funéraire élevé par Artémise au roi Mausole ; les ruines de la ville de Nidus, l'île de Rhodes où le souvenir des chevaliers de Jérusalem était resté si vivace.

« Le palais du grand maître y est encore en entier » et sert de donjon à la ville haute. — Les Turcs » n'ont rien changé à la cité ; ils se sont contentés de » profaner les églises et de les convertir en mosquées. » — Le palais sert à loger les prisonniers. — Comme » on y tenait un prince tartare enfermé, nous ne » pûmes y entrer. — En ville on reconnaît encore » tous les hôtels ou auberges, aux armoiries qui en » surmontent les portes. — Partout on voit des statues de la Vierge, de saint Jean et des croix de » l'ordre. — A côté de la porte de Saint-Jean on » remarque la tête du fameux dragon tué, comme » on sait, par un chevalier français, Goujon de » Mélac. »

Stochove pénètre ensuite en Natolie dont il décrit *con amore* les beautés pittoresques, relâche dans l'île de Chypre, et visite Nicosie et Famagouste.

Voici ce qu'il dit d'Antioche :

« Cette ville, jadis si florissante, n'est plus qu'un » amas de ruines ; la plupart des habitants sont Turcs. » On y trouve des chrétiens et des juifs. — Elle est » surtout célèbre par le séjour qu'y fit saint Pierre. » — A deux lieues de là, on voit dans une vaste » plaine, des buttes de terre qu'on dit y avoir été » élevées par Godefroid de Bouillon, lorsqu'il y livra » bataille aux infidèles. »

A peu de distance de là, une dizaine de Turcomans armés d'arquebuses firent mine d'attaquer nos voya-

geurs, dont la bonne contenance imposa à leur audace.

Alep est une ville toute commerçante où les Français, les Anglais, les Vénitiens et les Hollandais ont des consuls qui habitent dans de vastes et beaux caravansérais.

Au bout de huit jours, Stochove quitta cette ville pour se rendre en Perse, bien qu'il y eût un véritable danger à visiter ce pays alors en guerre avec les Turcs. Ils partirent au nombre de quatorze, bien armés de carabines et de pistolets, avec deux janissaires et quatre Arabes qui leur servaient de guides.

« La fidélité de ces Arabes est admirable. Une fois » qu'ils se sont mis à votre service et qu'ils ont » mangé de votre pain, ils aimeraient mieux périr » mille fois que de vous abandonner ou de vous » tromper en la moindre chose. »

Après deux jours de marche, ils traversent l'Euphrate et s'avancent dans de vastes déserts. Le neuvième jour, ils tombent au milieu d'une armée d'Arabes que leur chef, réconcilié avec les Turcs, menait au grand vizir.

Ayant fait présent à ce chef de quelques pains de sucre, ils obtinrent la faveur d'être reçus par lui.

« Nous nous accommodâmes pour l'aller saluer ; » mais à peine étions-nous sortis de notre pavillon, » que nous le vîmes venir à nous avec une trentaine » de chevaux. — Il entra dans notre tente ; car il » voulait absolument en voir l'intérieur, et s'informa » de plusieurs choses de la chrétienté ; il visita toutes » nos armes et les fit décharger plusieurs fois, trou- » vant fort étrange et presque miraculeuse l'invention

» des arquebuses à rouet; car ces Arabes ne connais-
» saient point les armes à feu, qu'ils croyaient fabri-
» quées par un art magique et faites de façon qu'on
» pouvait sans charger ou bander les arquebuses, les
» faire tirer aussi souvent qu'on le voulait, comme
» on manie une épée ou une estocade. »

Après avoir foulé les derniers restes de l'antique Babylone, ils arrivent à Bagdad, où ils sont reçus au milieu de l'armée du grand vizir qui se préparait à combattre les Perses. — Comme ce dernier se défiait fort de tout ce qui était chrétien et passait pour un homme fort cruel, nos voyageurs craignirent, en voulant passer outre pour se rendre en Perse, de lui inspirer des soupçons; ils prirent donc le parti de retourner sur leurs pas et de revenir à Alep.

Ils traversèrent d'immenses déserts où plus d'une fois, pendant la nuit, les hurlements des lions, des tigres et des léopards leur causèrent des craintes sérieuses; mais ils atteignirent sains et saufs la ville de Bir sur l'Euphrate et, après des fatigues inouïes, rentrèrent à Alep, non sans avoir eu souvent à repousser des maraudeurs arabes qui les harcelaient sans cesse, mais que le bruit des arquebuses éloignait comme par enchantement.

Ils visitent ensuite Tortose, Tripoli, le mont Liban, les ruines de Balbec, Damas.

« Cette dernière ville est située dans une des plus
» fertiles et des plus agréables plaines que l'on puisse
» voir. — La beauté de ces lieux fait croire aux
» Turcs et aux Juifs que ce fut le Paradis terrestre.
» En effet, tout ce que le sol y produit est bon par
» excellence : les hommes sont grands et bien faits,



» les femmes admirablement belles; les chevaux n'ont
» aucun défaut. Les habitants y vivent constamment
» dans les fêtes et les plaisirs. — En travaillant un
» seul jour par semaine, les plus pauvres artisans y
» gagnent de quoi vivre; enfin tous les jours y sont
» des mardis gras. »

Damas est surtout célèbre par la conversion de saint Paul; aussi Stochove visita-t-il en détail tous les endroits illustrés par le souvenir de cet apôtre.

« Durant notre séjour à Damas, il y arriva une
» aventure singulière : un santou ou moine turc y
» prêchait publiquement que Jésus-Christ avait été
» plus que prophète et plus aimé de Dieu que Maho-
» met. Il basait cette doctrine sur des miracles, et
» faisait déjà germer dans les esprits l'idée d'une
» religion nouvelle qui aurait été un mélange de
» christianisme et de mahométisme. Le cadi ou juge
» de la ville le fit jeter en prison où il fut secrètement
» étranglé. »

Ils quittent Damas le 12 août 1652 pour se rendre à Jérusalem par les côtes de la mer. Ils s'arrêtent successivement à Beyrouth, célèbre par la victoire de saint George sur un dragon, et Séide ou Sydon où le commerce était très-florissant.

« L'émir y accueille parfaitement les chrétiens; il
» a longtemps voyagé en Europe et habité pendant
» quatre ans Florence; aussi ses mœurs et son esprit
» se ressentent-ils de la civilisation européenne, et
» sa domination est la plus douce qu'on puisse ima-
» giner. — Il se dit descendre de la race de Godefroid
» de Bouillon et appartenir de ce côté à la maison
» de Lorraine, et par conséquent au grand-duc de

» Toscane, avec lequel il est lié d'amitié et en correspondance habituelle. — Il appartient à la race des Druses qu'on prétend être des chrétiens qui, après que la terre sainte eut passé sous le pouvoir des infidèles, se sont retirés dans les montagnes, où ils ont conservé quelques traditions grossières de la religion primitive. — C'est un des princes les plus puissants, les plus éclairés, les plus redoutables de ces contrées. »

Les ruines de Sarepta, Tyr, Saint-Jean-d'Acre, attirent aussi l'attention de nos voyageurs.

« Nazareth est à une journée de Saint-Jean-d'Acre; cette ville est située sur le penchant d'une colline et entourée de montagnes qui y forment comme une fleur; aussi est-ce de cette situation que Nazareth, qui signifie *fleur* en hébreu, a pris son nom. — Les pères de Saint-François y ont un couvent et une chapelle bâtie à l'endroit même où était la maison de la Vierge et de saint Joseph. »

Ils traversent le Tabor et Tibériade, et atteignent enfin Jérusalem.

« Il est incroyable, s'écrie-t-il, combien on se sent ému de dévotion et le cœur attendri quand on est en vue de cette sainte ville, où il a plu à Dieu de montrer sa toute-puissance, sa miséricorde et son amour pour le salut de nos âmes. »

Stochove s'arrête ici à décrire longuement la ville de Jérusalem, son origine, les différentes phases de son histoire, ses monuments, ses curiosités, ses souvenirs sacrés (1). Il n'oublie pas non plus les environs

(1) Nous ne donnerons pas ici des extraits de sa relation; ce serait répéter ce que nous avons dit précédemment.

de la ville sainte : la mer Morte, la plaine de Jéricho, Bethléem, le désert où saint Jean fit pénitence, Emaüs, sont pieusement visités par nos voyageurs.

Stochove quitte Jérusalem le 13 septembre 1632 et arrive à Jaffa, célèbre dans l'Écriture sainte, par la flotte de Salomon; au moyen âge, par l'arrivée des croisés; dans l'antiquité grecque, par le courage de Persée qui y sauva Andromède. — Il s'embarque ensuite sur le Nil et voit Damiette où saint Louis fut fait prisonnier en 1257.

« Dans le cours du Nil, il n'y a qu'à Damiette que
» l'on voie des chevaux marins ou hippopotames; ils
» sortent quelquefois de la rivière par troupes de
» vingt à vingt-cinq et font de grands dégâts dans la
» campagne. Ils sont deux fois plus gros qu'un
» cheval; ils ont le corps mal fait et les jambes fort
» courtes; ils s'en servent pour marcher sur la terre
» et pour nager dans l'eau. Leur peau, épaisse de
» deux doigts, est à l'épreuve de l'arquebuse, une fois
» qu'elle est séchée. »

Au bout de trois jours de navigation sur ce fleuve, ils découvrent les pyramides, bien qu'ils en soient encore éloignés de douze lieues.

Suit ici une description de l'Égypte et de l'état où Stochove trouva ce pays en arrivant au Caire.

En parlant du Caire, il dit :

« C'est en cette ville seule, en Turquie, qu'il y a
» des études publiques ou *universités*; il s'y trouve
» ordinairement dix à douze mille écoliers qui y ap-
» prennent la théologie, l'astrologie, la philosophie et
» la médecine. Les enfants qu'on y envoie sont d'abord
» examinés par les docteurs qui, après avoir vu la

» tendance de leur esprit, leur font étudier la
» branche qui convient le mieux à leur intelligence.
» — Il n'est permis à personne, même à leurs plus
» proches parents, de les voir ni de leur parler; ils
» ne rentrent chez eux qu'après dix ou douze ans
» d'étude. — Nous allâmes voir un eunuque qui en-
» seignait la médecine. Dans la conversation on
» parla de l'imprimerie, et nous nous étonnions qu'on
» ne l'eût pas encore introduite parmi les Turcs.
» L'eunuque essaya de nous démontrer que, loin d'être
» utile, cette invention était pernicieuse, parce qu'elle
» produisait une quantité d'ouvrages qui ne servaient
» qu'à embrouiller l'esprit; que, pour avoir moins de
» livres, on n'en était pas moins savant; qu'il suffi-
» sait à chaque profession d'avoir les livres qui lui
» étaient propres; que, parmi les productions abon-
» dantes de la presse, il s'en devait glisser de fort
» mauvaises, ce qui n'était pas à craindre pour les ou-
» vrages écrits à la main, lesquels en général étaient
» bons, parce qu'il coûterait trop de peines d'en
» exécuter qui fussent nuisibles et qui par consé-
» quent n'eussent point de débit. »

Il visite en grand détail les pyramides « dont le
» principal mérite, dit-il, est d'être formées d'im-
» menses pierres dont on ne peut se faire une idée.
» A environ cent pas de là, on voit des choses où l'art
» se montre bien plus qu'en ces pyramides; ce sont
» de vastes salles taillées dans le roc, percées à
» jour, et toutes couvertes d'hiéroglyphes égyptiens.
» — Plus loin nous vîmes un colosse nommé le
» sphynx; la tête et le devant sont les seules parties
» du monstre qui ne soient pas encore recouvertes

» de sable. Cette masse énorme est formée d'un seul
» bloc de pierre. »

Les momies excitent surtout son attention pour la manière dont elles sont embaumées. Il en eût volontiers emporté une pour la rapporter en Europe et la montrer aux curieux; mais les marins de ces pays-là sont si superstitieux qu'ils ne voudraient pour rien au monde en charger leur navire, de crainte qu'il ne leur arrivât malheur en route (1).

« Les chrétiens vivent en Égypte en grande liberté;
» les Français, les Anglais, les Vénitiens et les Hol-
» landais y ont tous des consuls; ces nations y font
» surtout le trafic des cuirs, de la cire, du riz et des
» drogueries, ainsi que du coton. — Le blé y est en
» si grande abondance, qu'on en approvisionne la
» Turquie et que l'on en exporte une grande quantité
» dans la chrétienté. — Le séjour du Caire est le
» plus déplaisant que l'on puisse imaginer; la nuit et le
» jour, on est assailli de moustiques, de moucheron
» et de punaises, et la chaleur y est insupportable.
» — La dissolution des mœurs est très-grande parmi
» les Égyptiens; ils se livrent aux vices les plus hon-
» teux. »

Nos voyageurs quittent enfin le Caire le 2 octobre 1632 et se dirigent par les déserts vers la mer Rouge. A partir de Suez, ils côtoient ce vaste golfe et montent sur le Sinaï, célèbre par les reliques de sainte Catherine qui y reposèrent pendant trois cents ans.

(1) Il en existe aujourd'hui une magnifique collection au *Museum antiquarium* de Leyden.

De là ils retournèrent au Caire et y frétèrent un bâtiment qui les conduisit à Damiette d'où ils prirent la route de Séide, Césarée et Saint-Jean-d'Acre.

Ils trouvèrent dans cette dernière ville deux galères du grand-duc de Toscane, prêtes à appareiller pour rentrer en Europe. Ils obtinrent passage sur l'une d'elles et voguèrent bientôt à pleines voiles dans la Méditerranée.

Après avoir relâché à Malte, ils continuèrent leur voyage et arrivèrent le 17 décembre 1632 à Trapano en Sicile.

Stochove parcourt rapidement l'Italie, revoit plusieurs villes et endroits qu'il avait déjà visités, Livourne, Pise, Florence, Venise, Vérone, Mantoue, Milan, Plaisance, Parme, Bologne, Ancône, Spolette, Turin, Velletri, Fondi, Naples, le Vésuve, Rome; s'embarque pour le retour à Civita-Vecchia, descend à Marseille, s'arrête quelques jours à Paris, et rentre enfin à Bruges le 1^{er} septembre 1633, après une absence de plus de trois ans.

On sait peu de chose de la vie de ce voyageur. Il naquit à Bruges au commencement du xvii^e siècle. Par son origine il appartenait à une des familles les plus considérables de cette ville.

A son retour, il entra dans la magistrature et occupa douze fois la charge de bourgmestre de Bruges jusqu'en 1676. Il assista, en cette qualité et comme député des états de Flandre, à l'inauguration de S. M. Charles II, à Gand.

Il mourut dans sa ville natale le 25 septembre 1679 et fut inhumé dans le caveau de ses ancêtres, à l'église de Saint-Gilles.

Il avait épousé, le 15 octobre 1637, Marie de Lummen, dite de Lamarck ; il eut d'elle trois enfants.

Il existe de Stochove et de sa femme, deux beaux portraits peints de son vivant, par Van Oost, et qui sont dans la possession d'un de ses descendants, M. le chevalier de Schietere de Lophem, à Bruges, qui a bien voulu nous communiquer ces derniers renseignements. Un autre portrait en miniature, où il est représenté sous le costume avec lequel il assista à l'inauguration de Charles II, est la propriété de M. L. Van Nieuwenhuysse qui possède aussi le manuscrit autographe de la relation que nous venons d'analyser ; la Bibliothèque de Bruges en possède une copie.

Le voyage de Stochove eut successivement trois éditions, en 1643, 1650 et 1661. On en publia une traduction flamande à Bruxelles en 1681. On imprima, en outre, de lui à Amsterdam un ouvrage, intitulé : *l'Othoman ou Abrégé des vies des empereurs turcs, depuis Othoman I^{er} jusqu'à Mahomet IV, à présent régnant.*

Des libraires de Rouen publièrent en 1664 et 1670 une contrefaçon du voyage de Stochove, sous le titre de : *le Voyage d'Italie et du Levant de Messieurs.... contenant la description des royaumes, etc.*

Enfin un autre ouvrage : *Observations curieuses sur le voyage du Levant fait en 1630 par MM. Fermanel, Fauvel, Baudouin de Lannoy et de Stochove*, parut à Rouen, in-4°, 1668 ; mais on y chercherait en vain le travail de notre voyageur.

« C'est (1) un amas de lieux communs sur les

(1) *Archives du Nord*, cité, p. 407.

» contrées du Levant; ce ne peut être qu'une spéculation de libraire. »

Vincent de Stochove avait sur les Turcs une opinion contraire à celle répandue jusqu'à lui. Il pensait que la puissance ottomane était faible et sur son déclin; il appuyait son dire sur la défaite de l'armée d'Osman, battue en 1621 par 60,000 Polonais, bien qu'elle fût composée de 300,000 hommes; sur le siège d'Asac fait par 100,000 Ottomans en 1642, et levé après quatre mois d'une attaque soutenue seulement par 1,500 Cosaques; enfin sur la guerre des Turcs et des Vénitiens, qui eut lieu pendant vingt ans, ces derniers ayant seuls résisté à toutes les forces de la Sublime Porte. — Cette opinion de notre voyageur brugeois le mène à désirer que les puissances chrétiennes s'entendent et se réunissent pour chasser d'Europe ces infidèles qui ne respectent ni le droit des nations ni celui de l'humanité.

C'est dans l'ouvrage intitulé *l'Othoman* que Stochove a développé cette thèse que Gramaye avant lui avait si éloquemment défendue au commencement de ce même xvii^e siècle qui devait voir encore les Turcs arriver jusque sous les murs de Vienne.

JEAN VAN DER LINDEN.

(TERRE SAINTE, 1633.)

Jean Van der Linden était frère alexien, à Anvers. Dès sa jeunesse, dit-il lui-même dans la préface de sa relation, il avait éprouvé le désir de visiter la terre sainte; mais plusieurs circonstances l'avaient empêché de le réaliser. Il y avait douze ans qu'il faisait partie de cet ordre, lorsque son confesseur, Jacques Pussenius, procureur des dominicains, lui proposa de l'emmener avec lui dans un voyage qu'il avait le projet de faire à Jérusalem. Après beaucoup de démarches, Van der Linden obtint le consentement de ses supérieurs et quitta Anvers, le 29 mars 1633. Il se rendit à Paris, où il séjourna une quinzaine de jours, et alla s'embarquer le 23 mai suivant à Marseille, après avoir visité plusieurs villes de France renommées pour les reliques de saints que l'on y conservait.

Le navire relâcha à Gênes et nos deux voyageurs y reçurent un excellent accueil du consul des Pays-Bas, Henri Meulemans, pour lequel ils avaient des lettres de recommandation et qui leur fit donner passage

sur un navire hollandais en partance pour l'île de Chypre.

Le bâtiment, qui portait le nom de *Salamandre*, faisait son premier voyage et était armé de trente pièces d'artillerie. L'équipage se composait de 60 hommes. Meulemans avait remis aux voyageurs des lettres pour le consul des Pays-Bas dans l'île de Chypre, Daniel Van Steenwinkel, auquel étaient adressés *la Salamandre* et un autre navire appelé *Saint-Martin*. Les deux bâtiments voguaient de conserve sous un vent favorable, et le voyage se passait agréablement en festins et en fêtes que les deux capitaines se donnaient alternativement et auxquels assistaient Van der Linden et Pussenius.

Ils arrivèrent le 24 juin à Arnica, dans l'île de Chypre, où ils rencontrèrent un négociant anversoïis, Antoine Jansens, qui les combla de politesses. Ce dernier et le consul Steenwinkel les dissuadèrent de se rendre en Palestine, parce que l'émir de Séide venait de déclarer la guerre au Grand Turc. Mais ils répondirent qu'ayant déjà affronté les périls de la mer, ils n'étaient pas disposés à reculer devant les dangers de la terre ferme. Après avoir diné chez l'officieux consul avec des franciscains de Famagouste et de Nicosie et quelques autres bons convives, ils s'embarquèrent sur une galiote que Steenwinkel leur avait procurée pour les transporter à Séide. Le consul de cette ville, Henri Walcaert, natif de Nimègue, les reçut parfaitement et leur procura des chevaux et des guides pour continuer leur voyage par terre.

Ils visitèrent Sarepta, où l'on trouve un sable très-

fin dont on fabriquait autrefois dans cette ville du verre qui avait une grande réputation. Ils aperçurent bientôt les chaînes du Liban et rencontrèrent en cet endroit une caravane d'Arabes de plus de trois cents hommes qui se contentèrent de les saluer et continuèrent leur chemin.

A Saint-Jean-d'Acre, ils se rendirent chez Pierre Van Beysterveld, consul des Pays-Bas (avec des lettres de recommandation du consul de Sidon), qui leur offrit un logement chez lui. Ils y couchèrent dans une chambre où un an auparavant était décédé un jeune homme d'Anvers, nommé Balthazar Van Meurs, fils de maître Henri Van Meurs, chirurgien dans la rue dite Kipdorp. Aussi le lendemain allèrent-ils réciter un *De profundis* sur le lieu où il avait été inhumé dans les ruines du couvent des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ils visitent Nazareth et le couvent des franciscains; passent près du mont Tabor et arrivent à Naplouse, l'ancienne Sichar de l'Écriture sainte.

En apercevant Jérusalem, ils se prosternent pieusement à terre et entonnent un *Te Deum laudamus* pour remercier le Seigneur de leur avoir accordé un si heureux voyage.

A deux portées de mousquet de la ville, quelques Turcs les obligèrent de descendre de leur monture, ne voulant pas supporter que d'autres fussent à cheval, tandis que des pèlerins étaient à pied.

En apprenant l'arrivée des deux Flamands, le procureur des frères mineurs s'empessa de les aller prendre pour les conduire dans son couvent. Ils y furent soumis, de la part des autorités de la ville,

à une visite minutieuse pour s'assurer qu'ils n'avaient rien apporté qui payât des droits.

Les religieux leur firent un excellent accueil et, selon la coutume, leur lavèrent solennellement les pieds devant l'autel de l'église du Saint-Sauveur.

Dès le lendemain Van der Linden et Pussenius, accompagnés de quelques moines, allèrent visiter tous les endroits de la ville et des environs consacrés par les souvenirs de la passion du Christ.

Notre voyageur raconte ici au long les différentes cérémonies pieuses qui accompagnaient ordinairement cette visite des lieux saints et rapporte la prière qu'on avait coutume d'y réciter.

Voici comment il décrit l'église du Saint-Sépulcre, un des édifices sacrés les plus remarquables de Jérusalem :

« L'église du Saint-Sépulcre est ronde ; elle est ornée de deux rangs de piliers superposés les uns aux autres, et elle a une longueur de soixante et douze pas.

» Une partie du pavement était jadis composée de grandes feuilles de marbre blanc, enlevées par les mahométans pour en décorer le temple de Salomon.

» Les nefs étaient couvertes de petites pierres de diverses couleurs, dont on voit encore des restes, et les piliers semblent avoir été décorés du même genre d'ornement. La voûte est en bois de cèdre recouvert de plomb ; elle est percée d'une vaste lucarne qui donne accès à la lumière du jour et qui a la même dimension que l'orifice de la grotte ou chapelle du Saint-Sépulcre. Celle-ci se trouve précisément au-dessous de cette ouverture ; elle est

» ornée en dedans et en dehors de différents marbres
» et surmontée d'une tourelle soutenue par douze pi-
» liers, le tout couvert de plomb, afin de prévenir les
» dégradations qu'occasionnent les pluies qui tom-
» bent à travers la lucarne de l'église.

» La grotte est revêtue de marbre blanc, mais de-
» venu noir par la fumée des quatre-vingts lampes qui y
» brûlent sans cesse. Elle est divisée en deux parties;
» la première est la chapelle proprement dite. Elle a six
» pieds de profondeur sur sept de largeur. L'autel
» qui occupe l'endroit où le Christ a été déposé est
» si grand qu'il laisse à peine trois pieds d'espace à
» ceux qui visitent ce saint lieu; aussi n'y peut-on
» entrer que quatre personnes à la fois. Au-dessus
» de l'autel est un tableau représentant la résurrec-
» tion de Notre-Seigneur. Les catholiques latins y
» célèbrent tous les jours la messe, à l'exclusion des
» autres qui n'y viennent que pour prier ou pour en-
» censer la grotte.

» L'autre partie de cette crypte, qui est le véritable
» saint sépulcre, est séparée de la chapelle par une
» petite porte; elle a trois pieds d'élévation sur deux
» pieds de largeur, de sorte qu'il faut se courber
» pour y pénétrer, ainsi que cela est rapporté, au reste,
» par les témoignages écrits.

» Le saint sépulcre n'était point, comme on l'a
» dit, un tombeau fait d'une pièce; mais c'est plutôt
» un petit cabinet où le Christ fut étendu à terre, la
» tête en avant, de façon que les pieds étaient tour-
» nés vers Golgotha, c'est-à-dire vers l'orient. — De-
» vant la porte de cette espèce de caveau est scellé
» dans le pavement un morceau de la pierre sur

» laquelle l'ange était assis, vêtu de blanc, lorsque
» les saintes femmes vinrent chercher Jésus.

» Une partie des murailles de la chapelle est en
» mauvais état, mais les Turcs ne permettent point
» qu'on les répare, parce qu'ils prétendent que recon-
» struire l'église de Jérusalem c'est agir contraire-
» ment à la loi du Coran. »

Il décrit ensuite les différentes chapelles qui dépendent de l'église du Saint-Sépulcre et qui sont desservies par des catholiques de plusieurs pays, tels qu'Arméniens, Grecs, Cophtes, Syriacs et autres.

« Une chose étonnante, s'écrie le pieux voyageur,
» c'est qu'on entend ici les voix et les chants, c'est
» qu'on voit les cérémonies et les costumes de tant
» de différents peuples qui se réunissent tous dans
» une même pensée, celle d'honorer le Christ, au
» milieu d'une population ennemie de mahométans et
» de juifs, qui n'osent ni s'opposer à ces bruyantes
» manifestations du culte chrétien ni empêcher les
» signes de respect qu'on prodigue au tombeau de
» Notre-Seigneur. »

De l'église du Saint-Sépulcre, il passe à l'église de Golgotha, que les Grecs ont ornée de peintures. Au milieu, on remarque un trou rond de deux pieds de diamètre et que ces derniers considèrent comme étant le point central du monde. Dans une des chapelles de cette église se trouvent deux tombes soutenues par quatre piliers de marbre. L'une d'elles, à droite, contient les restes de Godefroid de Bouillon, premier roi de Jérusalem, avec l'inscription suivante, parfaitement conservée :

« Hic jacet inclitus dux Godefridus de Bullion qui

» totam istam terram acquisivit cultui christiano,
» cujus anima regnat cum Christo. Amen. »

L'autre tombe, à gauche, est celle du roi Baudouin, avec l'építaphe suivante (1) :

« Rex Balduinus Judas, alter Machabæus, spes pa-
» triæ, vigor ecclesiæ, virtus utriusque quem formi-
» dabant quicumque tributa ferebant, Ceder et
» Egyptus, Dan ac homicida Damascus. — Proh ! do-
» lor in modico clauditur hoc tumulo ! »

Le reste de la relation de frère Van der Linden est consacré aux autres parties de la ville et aux lieux les plus remarquables de la terre sainte.

Notre pèlerin revint heureusement dans sa patrie le 26 novembre 1633 et se hâta de publier son voyage sous le titre de :

« Eerelyke ende gelukkige reyse naer het heylig
» land en de stad van Jerusalem, beschreven door
» broeder *Jan Van der Linden*, pater van de celle-
» broeders, tot Antwerpen, in 't jaer ons Heeren 1633.
» t'Antwerpen, Vinck, 1634, in-4°. »

Cette relation, mal conçue et encore plus mal écrite, est de beaucoup inférieure en mérite à toutes celles que nous avons analysées jusqu'ici.

(1) Cette építaphe semble avoir été en vers.



Aranda capturé par des corsaires algériens.

EMMANUEL DE ARANDA ⁽¹⁾.

(AFRIQUE, 1640-1642.)

« Mon cher frère, que je suis aise,
» Quand tu nous contes, sans danger,
» Assis dans une bonne chaise,
» Tous les maux que t'a fait Alger !
» Le souvenir de leur histoire
» Est agréable à ta mémoire,
» Et les ayant si bien soufferts,
» Il te reste beaucoup de gloire
» Pour la honte qu'on a des fers ! »

Tels sont les vers que Bernard de Aranda adressa au voyageur qui fait l'objet de cette notice, à son retour d'Algérie; ils sont imprimés avec deux ou trois autres petites pièces réunies en tête de la relation que nous allons analyser. On voit en effet, en lisant celle-ci, qu'Emmanuel de Aranda méritait bien d'être plaint, surtout par un frère qui l'aimait tendrement. Depuis que les Français se sont emparés une bonne fois d'Al-

(1) Voyez un manuscrit contemporain sur la famille d'Aranda, appartenant à M. Van Damme-Bernier, à Furnes. — *Biographie des hommes remarquables de la Flandre occidentale*, t. I, p. 5. — DE REIFFENBERG, *Bulletins de l'Académie de Belgique*, t. XIII, p. 265-281. — PH. BLONMART, *Kunst-en Letterblad*, année 1844.

ger, les corsaires barbaresques ont cessé d'exercer leurs odieuses pirateries contre les chrétiens. Aujourd'hui la Méditerranée est sûre, et les Arabes de Tunis, de Fez et de Maroc ont autre chose à faire que de courir sus aux navires marchands européens qui apparaissent en vue des côtes d'Afrique. Il n'en était pas ainsi, il y a quelque cent ans; aucun vaisseau ne pouvait s'aventurer dans ces parages dangereux, sans courir la chance d'être attaqué, coulé à fond ou capturé, en pleine mer.

Emmanuel de Aranda, comme Gramaye qui l'avait précédé de quelques années, fut un triste exemple des traitements cruels qu'on infligeait aux pauvres esclaves chrétiens qui tombaient entre les mains de ces mécréants.

L'histoire qu'il nous a laissée de sa longue captivité est peu importante sous le rapport scientifique; mais, écrite avec naturel et vérité, elle donne une idée complète des maux et des privations de toute espèce, au moyen desquels les Algériens savaient forcer leurs prisonniers à payer une bonne rançon.

MM. Ph. Blommaert et le baron de Reiffenberg ont consacré des excellents articles à ce voyageur, l'un dans le *Kunst-en Letterblad*, 1844, l'autre dans le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique* (t. XIII, pag. 265 et suiv.); tous les deux ont soin d'analyser sa relation. Nous suivrons leur exemple et nous transcrirons de temps en temps les passages les plus intéressants de cette histoire.

Issu d'une bonne famille de Bruges, originaire d'Espagne, Emmanuel de Aranda naquit en cette ville en 1614. Il étudia le droit, obtint le grade

de docteur et quitta son pays, en août 1640, dans l'intention de visiter l'Espagne, la patrie de ses ancêtres, et d'y apprendre la noble langue castillane. Il choisit pour compagnons trois de ses compatriotes, le médecin Remi Saldens, d'Oostcamp, Jean-Baptiste Van Caloen, de Bruges, et le chevalier Philippe de Cerf, de Furnes, depuis bourgmestre de cette ville.

Il se rendit d'abord en Angleterre, d'où il partit pour l'Espagne et débarqua à San-Lucar de Barameda, non sans avoir couru le danger d'être pris pendant la traversée par les corsaires turcs.

Après un séjour d'un an dans ce pays, il résolut de retourner en Flandre, et obtint passage sur un navire anglais en partance dans le port de Saint-Sébastien, choisissant de préférence ce lieu d'embarquement pour éviter la chasse des pirates qui tenaient alors les côtes d'Andalousie et de Portugal, et pour avoir occasion de visiter la Vieille-Castille et la Biscaye.

Le patron du navire était un homme inepte et entêté, comme le prouve ce qui va suivre. Le vaisseau était à la hauteur de la Rochelle, lorsque le capitaine d'un navire rochelais dont il fit la rencontre lui recommanda d'être sous ses gardes, parce que cinq bâtimens turcs croisaient à l'embouchure de la Manche. Le patron se moqua de cet avis, disant qu'il se fiait aux navires de guerre du roi d'Angleterre et aux corsaires dunkerquois et hollandais qui fréquentaient ces parages et qui avaient plus d'une fois mis les Algériens à la raison. — Comme les vents contraires les obligeaient de rester en vue des côtes de Bretagne, ils remarquèrent, le septième jour de leur

départ de Saint-Sébastien, deux navires qui semblaient venir à eux. Le capitaine mit les nacelles en mer pour s'informer à quelle espèce de gens il avait affaire; mais les passagers se convainquirent bientôt que c'étaient tout simplement des corsaires. Ils supplièrent le patron de se préparer à la défense; mais celui-ci se moqua de leurs craintes et ne reconnut le danger que lorsqu'il aperçut le turban algérien.

Strykt voor Algiers (1) (rendez-vous pour Alger), cria un esclave flamand qu'on avait placé à la poupe; car ces sortes de navires étaient alors de vraies tours de Babel où l'on trouvait des gens de tous les pays du monde.

Le capitaine se rendit aux corsaires sans stipuler de conditions, et nos malheureux voyageurs, après avoir été entièrement dévalisés, furent conduits à bord d'un des navires ennemis, et débarquèrent quelques jours après à Alger, au milieu d'une foule de curieux qui encombraient les approches du port.

« Ici commence notre tragédie, dit Aranda; les » corsaires nous menèrent au marché pour s'assurer » si personne ne nous reconnaissait; puis, on nous » conduisit au palais du bassa ou gouverneur qui, sur » huit esclaves, avait l'habitude d'en prendre un pour » lui. Il était assis dans la salle d'audience, les pieds » croisés comme nos tailleurs, sur un large banc » couvert d'un tapis bleu; il tenait à la main un éventail de plumes et avait pour vêtement une longue » robe de soie rouge; sa tête était couverte d'un » turban et ses jambes étaient nues. — Comme il avait » appris que Philippe de Cerf était un riche et noble

(1) Proprement : *baissez pavillon devant Alger!*

» chevalier, c'est sur lui qu'il laissa tomber son
» choix. »

Quant à Aranda, Saldens et Van Caloen, ils furent menés au marché pour être vendus comme un vil bétail.

« Un vieillard fort caduc me prit par la main,
» continue Aranda, et me fit faire plusieurs tours du
» marché; ceux qui avaient envie de m'acheter de-
» mandaient d'où je venais, mon nom, ma profession.
» — Je répondis par un mensonge, disant que j'étais
» du pays de Dunkerque, à savoir de la ville de
» Damme, et soldat de profession. — Tous ces gens
» me touchèrent les mains pour voir si elles étaient
» devenues dures et calleuses par le travail; ils me
» firent ouvrir la bouche, pour voir si mes dents
» étaient capables de mordre le biscuit sur les galè-
» res! — Ensuite on nous ordonna de nous asseoir, et
» le vieillard dont je viens de parler prit le premier
» de la ligne d'esclaves dont je faisais partie par le
» bras, et le mena par le marché pour être vendu,
» criant : *arrache, arrache* (qui offre plus?) — On nous
» attacha sur le chapeau le chiffre du prix auquel
» nous avions été vendus, et le bassa, qui a toujours
» le droit de retrait, nous reprit tous les trois et nous
» revendit au général Ali-Pegélin, ayant entendu que
» nous n'étions ni chevaliers ni riches. »

Ali fit enfermer nos trois voyageurs avec une douzaine d'autres esclaves chrétiens dans un lieu appelé *le Bagne*, et destiné à la demeure des esclaves de galères. C'était un abominable logis où le jour parvenait à peine et où étaient enfermés cinq cent cinquante esclaves chrétiens. Comme on ne leur donnait ni vête-

ments ni nourriture, ces malheureux étaient obligés de se livrer au vol, à moins qu'ils n'exerçassent quelque métier qui pût leur procurer des moyens d'existence.

« Le lendemain, le soleil n'était pas encore levé, » quand le gardien entrant au Bagne, se mit à crier : » Levez-vous, chiens ! En bas, canaille ! puis il nous fit » marcher vers un faubourg nommé Babaloet, où » nous trouvâmes tout ce qu'il fallait pour fabriquer » des cordes ; et sans nous demander si nous connais- » sions ce métier, on nous ordonna de travailler. »

Le Bagne était une espèce de pandémonium où on parlait toutes les langues de l'univers, et qui, sous ce rapport, n'était que la seconde édition des navires algériens, où l'on entendait souvent résonner tous les idiomes de la terre ; on en parlait vingt-deux dans celui où Aranda fut renfermé.

A cette rude besogne en succéda une autre, plus difficile encore pour le pauvre Aranda qui était petit et faible de complexion ; il lui fallut piler du blé dans des mortiers, mettre la farine dans des sacs et porter ensuite ces sacs dans des greniers. Il faillit mourir à la tâche ; heureusement son compagnon Saldens, qui était fort et vigoureux, eut pitié de lui et l'aida à exécuter ce pénible ouvrage.

Pendant que le pauvre Aranda se désolait dans sa triste situation, des corsaires amenèrent à Alger un navire construit à Dunkerque, nommé *la Perle*. Un Anversois, esclave comme lui, vint lui raconter, le même soir, que sur ce bâtiment se trouvait un gentilhomme qui lui avait demandé s'il ne connaissait pas deux Flamands appelés Van Caloen et de Aranda.

« Nous n'étions connus que sous le nom de Jean
» Vanden Berghe et de Jacques Van Zeveren, et nous
» passions aux yeux d'Ali-Pegélin pour les serviteurs
» de Philippe de Cerf, qui était regardé par ce der-
» nier comme un prince... L'esclave anversoïs, nommé
» Lenards, nous dit qu'en Espagne on connaissait
» déjà notre mésaventure et que des Flamands de nos
» amis avaient bu dernièrement, à Malaga, à la santé
» de trois de leurs compatriotes qu'on retenait captifs
» sur les galères d'Alger... Il nous remit ensuite, fort
» généreusement, trois bijoux que nous échangeâmes
» contre dix ou douze écus, avec lesquels nous aug-
» mentâmes notre crédit aux tavernes du Bagne, où
» l'on trouvait, entre autres, d'excellent vin, provenant
» du dernier butin fait par les Turcs... C'était tous les
» jours comme une kermesse flamande, où l'ivrognerie
» régnait en maîtresse... Il y avait six mois que nous
» gémissions dans cette captivité odieuse, lorsque Van
» Caloen, Saldens et moi, nous allâmes trouver notre
» patron en son logis, lui baisâmes sa robe et lui
» dîmes avoir appris qu'il avait fait accord avec quel-
» ques esclaves chrétiens au sujet de leur rachat, à
» condition qu'ils iraient tenir prison sur un navire
» qui se trouvait au port prêt à mettre à la voile pour
» leur patrie, jusqu'à ce que leur rançon fût payée...
» Nous lui demandâmes ce qu'il voulait avoir de
» nous... Après un instant de silence, il nous répon-
» dit : Vous me payerez 1500 patacons ici et 200 à
» Livourne. — Cela m'est impossible, lui dis-je, je
» suis un pauvre soldat, j'aime mieux rester esclave
» à Alger que de crever en prison à Livourne. Je ne
» puis donner plus de 500 patacons à Livourne... — Je

» dois m'absenter de la ville, repartit notre patron ;
» à mon retour, j'aviserais à votre proposition. »

Dans l'intervalle, Aranda fut employé à bâtir une maison que l'on construisait dans la partie la plus élevée de la ville ; il fut soumis en cette circonstance aux plus rudes travaux.

Vers le même temps, deux Turcs venus de Dunkerque, où ils avaient été retenus prisonniers, arrivèrent à Alger, et apportèrent à Van Caloen et à ses compagnons des nouvelles de leurs parents.

« Ils vinrent avec nous au Bagne et dirent au gardien qu'il ne nous fit plus travailler parce que nous étions libres. Nous passâmes le reste de ce jour-là en grande réjouissance et en buvant avec les camarades ; mais nous avions oublié le proverbe, qui dit : Joie dans la maison, douleur et tristesse à la porte... Le lendemain, vers midi, on vint nous dire que le bassa voulait nous parler... Nous étions depuis plus de deux heures à l'attendre dans une petite chambre de son palais, lorsque le maître d'hôtel entra avec un bâton, nous criant fort rudement : Chiens, qui de vous a écrit en votre pays pour ravoir des Turcs?... Sur notre réponse que personne n'avait écrit et que c'était sans doute nos parents qui avaient fait relâcher ces Turcs, il se fâcha et administra quelques coups de bâton bien serrés à Van Caloen, en lui disant : Je viendrai encore cette nuit vous couper le nez et les oreilles. — Patience, repartit Saldens. Et aussitôt le malheureux médecin reçut aussi une volée de coups. — Sachez, poursuivit le maître d'hôtel, que vous n'êtes pas esclaves d'Ali-Pegélin, mais du bassa, qui ne veut pas de

» Turcs pour votre rançon; il lui faut de l'argent. »

Indignés de ces mauvais traitements, nos pauvres prisonniers écrivirent à la grand'mère du bassa, pour lui exposer leur position et lui remontrer que son fils se trouvait à Dunkerque à la merci de leurs parents. Comme elle craignait qu'on ne le maltraitât, à la suite des lettres qu'ils avaient peut-être fait parvenir dans leur pays, elle pria sa fille, femme du bassa, d'ordonner qu'on eût plus d'égards pour eux.

Après de longs pourparlers, il fut résolu, au retour d'Ali-Pegélin, que les deux Turcs revenus récemment à Alger rachèteraient Aranda et Saldens pour 500 patacons, pendant que la grand'mère du bassa payerait 1400 patacons pour Van Caloen, qu'on avait représenté à Ali-Pegélin comme étant un proche parent du *roi de Dunkerque*.

A ces conditions Aranda put sortir du palais du bassa.

« Quand je me pus promener par les rues, s'écrie-
» t-il, après tant d'ennuis et de craintes, je crus être
» en entière liberté... Pendant que Van Caloen allait
» coucher chez la grand'mère du bassa Moustapha,
» nous allions nous établir dans la maison d'un des
» Turcs qui nous avaient délivrés, et qui se nommait
» Cataborne-Moustapha... Notre nouvel hôte nous
» traita parfaitement et nous fit ses excuses de ce que
» nous avions été retenus si longtemps au palais du
» bassa. »

Malgré le changement favorable opéré par cet arrangement dans sa position, Aranda, comme on le pense bien, insista de nouveau pour pouvoir s'embarquer. Les Turcs objectèrent que cela les mettrait en

danger de perdre le prix de la rançon payée à Ali-Pegélin. Il fut finalement résolu que Saldens s'embarquerait pour la Flandre, et y chercherait les cinq prisonniers turcs qui devaient être échangés contre nos voyageurs.

« Je restai, continue Aranda, chez Cataborne ;
» j'avais de bons jours avec lui, car il me disait sou-
» vent : Emmanuel, ne vous absorbez point dans votre
» mélancolie ; pensez en vous-même que vous êtes mon
» patron et que moi je suis votre esclave. Je mangeais
» avec lui dans le même plat, assis l'un à côté de
» l'autre, les jambes croisées, à la mode turque. Il
» aimait à faire bonne chère et me racontait qu'il
» n'avait pas besoin d'épargner, puisqu'il n'avait ni
» femme ni enfants, et que le bassa Moustapha de-
» vait, selon la coutume, devenir son héritier... Non-
» obstant les remontrances que lui faisait son do-
» mestique sur son intempérance, il s'enivrait tous les
» deux jours. Mal lui en prit ; car ayant eu une que-
» relle avec son serviteur, l'affaire présenta un tel
» caractère de gravité, que le pauvre Cataborne fut
» mis en prison, condamné à recevoir cent coups de
» bâton sur les fesses et obligé d'aller servir contre le
» roi Bennali pendant six mois. »

Aranda passa alors dans la maison d'un autre Turc, nommé Mahomet-Celib-Oiga, sur la recommandation de son premier hôte. Il y fut bien traité et dut répondre avec grand détail sur une foule de questions que lui et sa femme ne cessaient de lui adresser sur son pays et sa religion.

Pendant qu'Aranda essayait d'oublier un instant, dans cette captivité assez douce, sa patrie, sa famille

et ses amis, le malheureux Van Caloen était soumis à tous les caprices de deux femmes méchantes, acariâtres et fanatiques.

La grand'mère de Moustapha l'avait relégué dans un misérable logement avec quatre-vingts livres de fer à la jambe.

Six mois s'étaient écoulés, sans nouvelles de Saldens, lorsqu'une lettre datée de Ceuta, apprit enfin à Aranda, que son compagnon d'infortune était arrivé dans cette ville avec les cinq Turcs de Dunkerque, et que l'on n'attendait que sa présence pour effectuer l'échange projeté. Il s'empressa d'en faire part à Van Caloen; mais l'infamale mégère qui le retenait prisonnier prétendit qu'il devait d'abord payer 700 patacons, avant de pouvoir quitter Alger. Van Caloen se moqua d'elle. Elle entra alors dans une si grande colère, qu'elle parvint à obtenir qu'Aranda, qu'elle regardait comme l'instigateur du refus de son esclave, fût aussi amené au palais du bassa, chargé de chaînes et jeté dans une cave avec Van Caloen.

« Quand la nuit fut venue, la vieille nous vint
» trouver : Voyez bien ce que vous faites, dit-elle; le
» navire qui doit vous mener auprès des cinq Turcs,
» partira demain. Si vous tenez à votre liberté, payez
» les 700 patacons; sinon, je vous laisserai crever ici
» comme des chiens. — Vous avez vu la lettre de mon
» père qui ne veut rien payer, s'écria Van Caloen;
» quant à moi, je ne puis rien vous donner; pendez-
» moi, si bon vous semble; mais souvenez-vous que
» Moustapha, votre fils, est au pouvoir de notre
» compagnon Saldens, qui ne souffrira pas que vous
» nous fassiez injure. — A ces mots, la vieille ridée

» devint comme une forcenée, nous menaça de tout
» son courroux et nous quitta... Le lendemain, vers
» l'heure de midi, ayant appris d'une manière cer-
» taine, que son fils était à Ceuta parmi les cinq Turcs
» en question, et que le navire allait partir, la mère
» du bassa ordonna de briser nos chaînes et nous
» pressa cette fois de nous embarquer sans retard. »

Aranda et Van Caloen montèrent enfin sur le navire en partance, le 8 décembre 1641; mais leurs infortunes n'étaient pas encore finies. Deux fois de suite les vents contraires les obligèrent de rentrer à Alger.

Enfin, ils s'embarquèrent une troisième fois, le 14 janvier 1642.

« A peine eûmes-nous quitté le port que le vent nous
» redevint contraire; mais les Turcs s'étant moqués du
» patron parce qu'il était retourné deux fois à Alger,
» ce dernier jura ses grands dieux qu'il accomplirait
» le voyage, dût-il rester un an en mer.— Le huitième
» jour nous fûmes en vue d'Oran, environ à quarante
» lieues d'Alger... Quatre jours plus tard, nous mouil-
» lâmes à Tclemsen pour décharger quelques mar-
» chandises... Nous restâmes trois jours à l'ancre de-
» vant cette ville. Nous nous remîmes enfin en mer.
» Comme plusieurs marchands juifs et mores étaient
» demeurés à Tclemsen, le nombre des passagers
» chrétiens était à peu près égal à celui des passagers
» mahométans... Avant de quitter Alger, nous tous
» esclaves chrétiens, nous avons résolu de nous
» rendre maîtres du navire et de tuer, à l'occasion,
» tous les Turcs... Maintenant la circonstance était
» favorable... Le chef de l'entreprise était un Espa-
» gnol qui dormait sur le tillac avec sept autres escla-

» ves chrétiens, et nous seize, nous couchions en bas
» dans la chambrette de la proue... Malheureusement
» la nuit que nous devions mettre notre projet à exé-
» cution, notre chef négligea de donner le signal, et
» l'affaire manqua. »

Le 9 février, ils aperçurent deux navires hollandais qui arrivaient à voiles déployées de leur côté, et que le patron prit pour des corsaires; mais c'étaient des bâtiments marchands qui trafiquaient avec les côtes barbaresques.

Le 12 du même mois, ils jetèrent l'ancre à une lieue et demie de Tituan.

Ici de nouveaux dangers les attendaient. Une tempête furieuse assaillit le navire; à chaque instant le bâtiment menaçait de se briser contre les rochers. Un naufrage était imminent, lorsqu'un matelot norvégien, nommé Hans Maurus, qui se trouvait parmi les esclaves, essaya de sauver l'équipage par ses habiles manœuvres.

Cependant la tempête augmentait toujours, bien que les Turcs, conformément à leur croyance superstitieuse, eussent dépecé un mouton vivant et jeté les différents quartiers de l'animal aux quatre côtés du navire pour apaiser le vent. A minuit le câble de l'ancre principale se rompit, et l'on vint avertir Aranda et ses compagnons qu'on tenait enfermés dans la chambrette de la proue, qu'ils devaient monter sur le pont et penser à leur dernière heure; le navire toucha peu d'instants après, et nos voyageurs flamands durent chercher leur salut à la nage. Ils atteignirent heureusement le rivage où ils faillirent devenir victimes d'un nouveau danger; car des troupes de bar-

bares ne cessaient de larronner sur les côtes, et ils ne se fussent pas fait faute de dérober ce que les naufragés avaient pu soustraire à la fureur des flots, s'ils avaient été dans les environs. A la pointe du jour, ils vinrent regarder de loin nos malheureux qui étaient transis de froid; mais comme ceux-ci étaient soixante et dix environ et qu'ils faisaient bonne contenance, les brigands n'osèrent approcher. Sur ces entrefaites ceux de Tituan envoyèrent du monde au secours des naufragés et les aidèrent à sauver ce qui était sur le bâtiment.

« Quand on entra dans le vaisseau, on retrouva le » Turc Ali que nous croyions noyé. Il était dans sa » chambre sur la poupe, où il avait découvert un » flacon de *brandevin*, avec lequel il s'était enivré » comme une bête, sans avoir eu la moindre connais- » sance du danger passé... Van Caloen et moi, nous » enfourchâmes le même cheval et arrivâmes vers » midi à Tituan... Un juif qui nous accompagnait » nous procura un logement dans le quartier israélite » de cette ville... Nous y apprîmes, par des frères ré- » dempteurs de l'ordre de la Sainte-Trinité, qui étaient » arrivés de Ceuta, que notre compagnon Remi Sal- » dens, ennuyé d'attendre, était allé à Gibraltar; il » nous faisait écrire qu'il avait envoyé ordre à un » marchand more, nommé Ali-Tegari, de nous comp- » ter 200 patacons, afin que nous pussions rester en » ville et ne dussions point entrer dans la Masmore. »

Nonobstant cette lettre, Aranda et Van Caloen furent renfermés dans cet horrible séjour.

« La Masmore était un souterrain voûté, divisé en » trois parties; celle où nous nous trouvions, avait

» 28 pieds de longueur sur 24 de large. Là étaient
» ordinairement entassés cent soixante et dix esclaves
» chrétiens... La voûte était percée de trois soupiraux
» auxquels était attachée une corde servant à descen-
» dre de l'eau et des vivres aux malheureux prison-
» niers... Ce bouge était empuanti des odeurs les plus
» nauséabondes, et nous étions obligés de coucher
» sur le pavé... La nuit, nous n'avions point de repos ;
» car des polissons mores venaient nous jeter des
» pierres et des ordures par les soupiraux. »

Aranda put faire connaître sa triste situation à Remi Saldens, qui était revenu à Ceuta. Il l'engagea secrètement à faire charger de chaînes et à enfermer dans la Masmore de cette ville les cinq Turcs contre lesquels lui et son compagnon devaient être échangés.

Transporté de fureur à cette nouvelle, Saldens, qui était d'un caractère farouche et brusque, eût mis les cinq Turcs à mort sans l'intervention de deux coreligionnaires de ceux-ci, qui s'engagèrent à faire sortir Aranda et Van Caloen de prison. Il feignit de refuser. On en référa au gouverneur de Ceuta, le marquis de Miranda, qui écrivit aussitôt au gouverneur de Tituan de lui envoyer avec la première *cafila* ou caravane, deux chrétiens, nommés Jean-Baptiste Van Caloen et Emmanuel de Aranda, lui promettant, à l'arrivée de ceux-ci, de donner la liberté aux cinq Turcs, nommés Moustapha-Jugles, Ibrahim-Arrais, Ali-Tagarini, Rodes-Moustapha et Moustapha-Oïga, qui étaient détenus à Ceuta.

Un juif fut chargé de la mission, et le même soir nos malheureux captifs purent quitter l'horrible Masmore. Ils s'achetèrent un manteau blanc ou bourneous

et un bonnet rouge, qui était le costume des chrétiens rendus à la liberté.

Le 23 mars 1642, ils partirent de Tituan avec Philippe de Cerf et quelques autres esclaves chrétiens, pour se rendre à Ceuta.

« La nuit étant venue, nous descendîmes de cheval » en pleine campagne; trois ou quatre Turcs coupèrent du bois et allumèrent un grand feu. Tout le monde se mit autour et mangea ce qu'il avait apporté... Nous invitâmes quelques principaux Turcs à prendre leur part de deux poulets accommodés avec du poivre et du sel, et d'un grand pot plein de vin dont nous nous étions munis... Ils refusèrent prétextant que les poulets avaient été tués par des chrétiens... Nous nous couchâmes ensuite et dormîmes autour de ce feu... »

Arrivés à deux portées de mousquet de Ceuta, un envoyé more défendit à Aranda et à Van Caloen d'avancer, disant que c'était à cet endroit que devait avoir lieu l'échange des cinq Turcs.

« Nous étions là à nous morfondre dans une longue » attente, lorsque, entre les trois et quatre heures de l'après-midi, nous vîmes la porte de la ville s'ouvrir et le pont-levis s'abaisser; une troupe de trente cavaliers, armés à la moresque, s'avança pour reconnaître la campagne; l'un d'eux qui avançait ses compagnons, mit son bonnet sur sa lance pour annoncer qu'il n'y avait aucune embuscade... Peu après sortit une troupe de 150 hommes d'infanterie, qui alla se placer entre la ville et les cavaliers; enfin nous aperçûmes une bande de cent esclaves turcs et mores, chargés chacun de deux pesantes

» chaînes de fer, et portant un grand pot sur le dos,
» qu'ils allaient remplir à cet endroit d'eau de fon-
» taine, cérémonie qui se faisait avec cet appareil
» militaire deux ou trois fois par semaine pour éviter
» toute surprise de la part des barbares. »

Remi Saldens vint enfin chercher Aranda et Van Caloen; nous n'essayerons point de décrire ici quelle fut la joie de nos deux voyageurs; en revoyant leur compatriote, ils croyaient presque retrouver leur patrie.

Arrivés à Ceuta, ils allèrent baiser les mains au gouverneur Miranda, homme d'une haute droiture, « qui entendait son fait touchant ce qu'il était obligé » quand il avait donné sa parole à un gouverneur » mahométan, et qui se moquait de ceux qui ensei- » gnaient qu'on n'est pas forcé de tenir sa parole à » gens d'autres religions et sectes. »

Ils allèrent aussi saluer les cinq Turcs, dont la délivrance était retardée jusque après l'arrivée d'un navire marchand qu'on attendait de Tanger. Ils les invitèrent à venir dans leur hôtellerie et les traitèrent joyeusement. Le lendemain, en gens qui n'oublient point les bienfaits de la Providence, Aranda et Van Caloen allèrent faire leurs dévotions en l'église majeure de Ceuta et rendirent visite à l'évêque de cette ville qui les combla de bénédictions.

Huit jours après, ils étaient à Gibraltar, d'où ils partirent à cheval pour Cadix, toujours vêtus de leur bournous blanc, ce qui fut cause que sur la route plus d'un Espagnol, qui avait quelque membre de sa famille prisonnier à Alger, venait leur demander des nouvelles ou des lettres.

« Saldens s'en alla avec son vieux maître, le mar-
» quis de Solero, à l'armée de Catalogne; nous nous
» rendîmes de Madrid à Saint-Sébastien en Biscaye,
» traversâmes la France, et après un court séjour à
» Paris, nous nous embarquâmes à Rouen pour Dou-
» vres, d'où un paquebot nous transporta à Dun-
» kerque. »

Aranda rentra à Bruges, sa ville natale, le 20 août 1642.

« Ainsi donc, dit-il en terminant cette narration
» qui n'est pas sans charme et sans originalité, je me
» sentis très-aise de voir les clochers de ma chère pa-
» trie, à laquelle j'avais mille et mille fois envoyé mes
» souhaits et mes soupirs... »

Il retrouva toute sa famille en bonne santé; on était parvenu à cacher à sa vieille mère la captivité qu'il avait subie à Alger. « Mais comme vous avez appris,
» par le cours de mon voyage, que le deuil et la tris-
» tesse sont l'ombre de la joie et du contentement,
» ainsi vous pourrez encore le savoir ici; car peu de
» jours après mon retour, mon beau-frère et ma très-
» chère mère finirent leurs jours! »

Les aventures d'Aranda firent grand bruit et lui valurent la protection de quelques hommes puissants (1), qui lui procurèrent peu de temps après son retour, la place d'auditeur militaire du quartier du Franc de Bruges. Il mourut, âgé de plus de quatre-vingts ans, à la fin du xvii^e siècle.

Sa relation fut publiée pour la première fois à Bruxelles, en 1656, avec un joli portrait gravé. Elle

(1) DE REIFFENBERG, cité, p. 278.

parut ensuite en latin, à La Haye, en 1657; en français, à Paris, en 1657 et 1665; en flamand, à La Haye, en 1682, et en anglais, à Londres, en 1666.

Aranda donna encore au public, en 1668, un livre intitulé : *Histoires morales et divertissantes*, et des poésies flamandes, sous le titre de : *Den leerenden lacchenden waerzegger* (1).

L'édition de sa relation que nous avons sous les yeux est suivie d'un traité sur l'antiquité de la ville d'Alger, et d'un recueil d'anecdotes curieuses, intitulé : *Relations particulières du sieur Emmanuel d'Aranda durant son esclavage*; elles sont au nombre de trente-sept et complètent la relation du voyageur brugeois.

Nous avons commencé cette notice en parlant de Bernard de Aranda, frère de celui qui fut captif à Alger.

Nous serions incomplet si nous ne disions que ce Bernard de Aranda a aussi voyagé, et qu'il mérite d'être placé parmi les diplomates belges les plus distingués des derniers siècles.

Il naquit à Bruges, en 1608. Fort jeune encore, il s'engagea au service de Christiern IV, roi de Danemark. Peu après, il fut envoyé par ce dernier, avec le comte d'Ulfeld, en ambassade auprès du roi de France. Il fut chargé ensuite de se rendre à la cour de l'empereur Ferdinand III, pour demander son appui contre les ennemis qui menaçaient d'envahir le Danemark; il prit son chemin par la Pologne, conduisit sa mission à bonne fin et fut comblé d'honneurs par l'Empereur.

(1) DE REIFFENBERG, cité, p. 280.

A la mort du roi Christiern, Bernard de Aranda quitta ce royaume pour se soustraire aux troubles qu'y fit éclater le gouvernement tyrannique du roi Frédéric. Il revint à Bruges et partit en 1650 pour l'Italie dont il visita toutes les parties en compagnie de deux peintres Brugeois. Il revint malade de cette contrée, se rendit à Hambourg pour s'y faire traiter par un médecin qu'il connaissait, et alla s'éteindre à Cronstadt, entre les bras de son ancien ami, le comte Ulfeld, qu'il avait absolument voulu revoir avant de mourir.

C'était un homme de grand cœur, protecteur éclairé des arts, qui savait plusieurs langues et qui semblait né pour passer sa vie dans les cours (1).

La devise de cette famille était :

Virtus aranda,

jeu de mots parfaitement en harmonie avec les qualités éminentes qui distinguèrent les différents membres de cette maison, dont le nom se trouve, pendant deux siècles, mêlé aux fastes consulaires et ecclésiastiques de la ville de Bruges.

(1) Nous devons ces renseignements sur Bernard de Aranda à M. Van Damme-Bernier de Furnes, qui compte les deux frères Aranda parmi ses ancêtres.

BERNARDIN SURIUS ⁽¹⁾.

(**TERRE SAINTE, 1644-1647**).

Bernardin Surius, dont nous allons analyser le voyage, naquit à Ruremonde vers la fin du xvi^e siècle.

Fort jeune encore, il embrassa la vie monastique. Il entra dans l'ordre des Récollets et exerça dans la province de la basse Allemagne, à laquelle il appartenait comme Belge, les fonctions de prédicateur, de maître de novices et de gardien de différents couvents.

Au moment où il partit pour la terre sainte, il résidait dans le couvent de Bootendael, près de Bruxelles.

Il raconte lui-même, au début de sa narration, qu'il y avait plus de trente ans qu'il avait nourri l'espoir de visiter les lieux témoins de la mort du Sauveur. Il fit enfin part de son désir au père provincial de son ordre, qui le renvoya au père Marchant, alors commissaire général des récollets aux Pays-Bas. Celui-ci lui accorda l'autorisation d'entreprendre ce voyage, par lettres datées du 12 mars 1644.

« Après avoir célébré les fêtes de Pâques dans » notre couvent de Bootendael, dit-il, situé à une

(1) PAQUOT, cité, t. IV, p. 69.

» lieue de Bruxelles, dans un bois écarté du monde et
» propre à y recueillir les fruits d'une douce solitude,
» je suis parti le 25 avril 1644, avec frère Philippe
» Sinceliers, portier dudit lieu, qui, passé quelques
» années, étant à Rome, avait désiré obtenir la per-
» mission du très-révérend père général d'accomplir
» le même pèlerinage. »

Ils passèrent la première nuit à Hal et se dirigèrent le lendemain vers la France, pays que les dernières guerres avaient livré à la désolation.

« Les places frontières, tant des Pays-Bas que de
» la France, étaient entièrement ruinées, les églises
» brûlées, les châteaux détruits, les villages aban-
» donnés. »

A peine ont-ils mis le pied dans ce royaume qu'ils sont arrêtés et renfermés pendant vingt-quatre heures dans la forteresse de la Chapelle, non loin d'Avesnes, sous prétexte qu'ils étaient peut-être des espions du roi d'Espagne.

Ils arrivent à Paris le 3 mai, y passent quelques jours et se rendent, par Châlons, Lyon et Avignon, à Marseille; ici ils s'embarquent pour Gênes, où un négociant d'Anvers, nommé Van Hansens, leur fait l'accueil « d'un cœur libéral et belgeois. »

Surius parcourt ensuite assez rapidement le nord de l'Italie. Jusqu'ici il se contente de nous donner des détails fort peu récréatifs sur les couvents de son ordre où il séjourna; il parle longuement des différentes reliques qui lui ont été montrées et des saints qui ont illustré les différentes villes qu'il visite.

Le 14 août, il pénètre enfin dans la capitale de la chrétienté. La description qu'il nous donne de Rome

se ressent du but pieux de son voyage; les églises et les chapelles avec les souvenirs religieux qu'elles éveillent en lui, occupent seules son attention.

Après un séjour de six semaines dans la ville sainte, il reçut licence du commissaire général de la province d'Italie de se rendre à Jérusalem, sous la condition d'y rester trois ans avec son compagnon pour le service des catholiques.

Il partit de Rome le 22 septembre, après avoir assisté aux fêtes buyantes données à l'occasion de l'élection du nouveau pape Innocent X.

Il se dirigea ensuite par Fondi et Terracine vers Naples. A Gaète, Philippe Cornelis, de Maeseyck, consul des nations étrangères, lui procura une barque à cinq rames qui le conduisit à Naples.

Il consacre quelques jours à voir cette ville en grand détail; mais notre voyageur ne s'y préoccupe guère que des établissements monastiques qu'il y trouve. Il finit cependant sa description en parlant de la haute considération dont y jouissaient quelques riches négociants des Pays-Bas, entre autres Gaspar Roomer, d'Anvers, Pierre Coninck et son frère, et Henri Volsem, de Bruxelles; ces derniers les conduisirent jusqu'à Niceta, où Surius et son compagnon s'embarquèrent sur un vaisseau hollandais qui faisait voile vers la Pouille.

Ils virent successivement Messines, Catane et Syracuse.

Les vents contraires les retinrent pendant plus d'un mois à Malte; ils ne purent quitter cette île que le 8 décembre sur une galère où il y avait de nombreux passagers de tous pays et de tous rangs; le bâtiment

était gouverné par des gens parfaitement experts, mais
« touchant les viandes et boissons, ils étaient assez
» grossiers pour des artisans et des laboureurs, et non
» pas pour des gens malades de mer, qui à grande
» peine pouvaient supporter les viandes les plus déli-
» cates; on mange, les deux ou trois premiers jours,
» quelque pain et viandes fraîches, lesquels finis, on
» se sert de biscuit, de poissons salés, légumes, fèves
» pelées, lentilles, riz, accommodés avec un peu d'eau
» et de l'huile »

Les îles de Candie et de Chypre lui fournissent des descriptions qui n'offrent rien de nouveau, quand on a lu celles des voyageurs qui l'ont précédé.

Le 23 décembre, il arrive à Sidon, où, selon lui, les chrétiens ne vivaient en sûreté que grâce à la considération dont y jouissaient le consul de France et quelques négociants étrangers.

Surius consacre plusieurs chapitres à la description des différentes sectes religieuses qu'il trouva en terre sainte.

Voici ce qu'il dit, entre autres, des Maronites :

« Entre toutes les nations orientales, il n'y a que
» celle des Maronites qui soit unie à l'Église romaine
» et qui reconnaisse le pape pour son chef universel....
» Leur nom leur vient de Maron, un saint prêtre de
» leur nation... Bien qu'après ils se soient séparés
» de la vraie religion, tenant le parti des monothé-
» lites, ils furent retirés de cette erreur et réunis à
» l'Église romaine... par la diligence du révérend père
» Griffon, Flamand de nation, de la famille de Jérusa-
» lem, et de l'ordre de Saint-François, lequel fut créé,
» par le pape Calixte III, évêque du mont Liban, où

» il mourut saintement en l'année 1475... Les Maronites sont sujets du Grand Turc et sont maintenant sous le gouvernement du bassa de Tripoli... ils n'ont pas d'autre juge que leur patriarche, qui a ordinairement sous lui six ou sept évêques Maronites de nation. Le mont Liban, qui est entièrement habité par eux, a plus de quarante monastères... Il y a près de quinze mille Maronites capables de porter les armes; il sont répartis dans une soixantaine de villages, tant au sommet qu'au pied du Liban; il y a en outre quatre cents villages, tant en Syrie qu'en Phénicie et en Galilée, où réside un curé ou religieux maronite qui dessert la paroisse... Pour pouvoir vivre selon la loi de Jésus-Christ, chaque Maronite, à partir de l'âge de quinze ans, paye douze florins par an au bassa de Tripoli; les femmes sont exemptes de cet impôt. Les Maronites sont bons, pieux, simples dans leurs paroles, d'humeur joyeuse, polis dans leur conversation et de mœurs austères. Les femmes, qui sont généralement fort belles, ont beaucoup de pudeur et fuient la société des hommes. Dans tout le mont Liban on ne trouve pas une seule fille de mauvaise vie.

» Leurs cérémonies religieuses ont lieu en langue syriaque... Elles diffèrent en divers points de celles usitées dans l'Eglise latine... Ainsi, par exemple, en carême les prêtres n'y célèbrent la messe qu'à cinq heures du soir; on chante ensuite les vêpres, et puis on va déjeuner... Les enfants ne sont baptisés que le trentième ou quarantième jour après leur naissance... on les plonge tout nus dans l'eau et on les lave avec du savon d'Espagne... Quant aux ma-

» riages, les amis des deux partis étant d'accord, ils
» font donner entre les enfants parole de mariage dès
» l'âge de neuf ou dix ans; puis les fiancés ne se voient
» plus jusqu'à ce qu'ils aient atteint douze ans, époque
» à laquelle ils se marient... Alors le futur époux, ac-
» compagné de ses plus proches amis, qui portent
» chacun un cierge allumé dans la main, s'en va dans
» la maison de la future avec grand bruit de voix,
» tambours et flûtes; on se rend à l'église et, les céré-
» monies nuptiales achevées, l'époux et ses amis se
» rendent dans un quartier séparé de la mariée, où ils
» se réjouissent encore pendant quelques jours. »

Au dire de Surius, les Maronites observaient aussi pour leurs funérailles une foule de cérémonies singulières. Ainsi que cela se pratique encore chez nous, surtout parmi les villageois, il y avait toujours un splendide banquet qui suivait le service funèbre. A ce repas, un prêtre encensait d'abord les convives et ensuite les mets; puis on chantait les grâces en langue syriaque. Mais, au rebours de nos dîners de funérailles, on n'y buvait point de vin, afin qu'on ne fût point distrait de la pensée qui devait dominer dans ces tristes circonstances.

Notre voyageur assista, à Damas, à un semblable repas.

A propos des Abyssins, voici ce qu'il dit du royaume du prêtre Jean :

« Les Abyssins sont venus d'Abyssinie, qui est un
» pays d'Éthiopie et du pays du prêtre Jean, mot
» corrompu qui tire son origine de *pharas ta Jan*,
» c'est-à-dire, *Lion sur cheval*, parce que le souverain
» de cette contrée se prétend au-dessus de tous les

» rois de l'Afrique, comme le lion est au-dessus de
» tous les animaux; il prend le nom de Lion, parce
» qu'il se dit être issu de Lion, de la lignée de Judas...
» Ce prêtre Jean était jadis seul roi d'Éthiopie, avant
» que les Ottomans eussent raccourci ses ailes et di-
» minué son arrogance. »

Nous ne savons si cette interprétation est la véritable, mais nous la citons ici pour la singularité du fait. Il est curieux de comparer entre elles les différentes assertions que les voyageurs ont émises sur le prêtre Jean, à partir de Guillaume de Rubruquis.

Surius s'occupe ensuite de réfuter Mahomet et le Coran, et, comme on le pense bien, il n'oublie point les invectives usitées contre le saint prophète.

Les chapitres qu'il consacre à la domination, aux mœurs, aux usages, à la vie intime des Turcs, valent mieux; ils attestent chez l'auteur un esprit d'observation qui n'est pas sans intérêt.

Notre voyageur profite de son séjour à Sidon pour aller visiter Beyrouth. Il se rend ensuite à Tyr (Sour) et à Saint-Jean-d'Acre; dans cette dernière ville, il reçoit le plus généreux accueil du consul hollandais, Abraham Libergh, qui lui procure un guide sûr pour le conduire à Nazareth.

Le deuxième livre de la relation de Surius s'ouvre par la description générale de la terre sainte.

Notre voyageur résida à Nazareth jusqu'au 11 février 1646 et s'en alla visiter, pendant ce temps, les lieux environnants et entre autres le mont Tabor, en compagnie de frère Michel, d'Anvers, et de quelques autres religieux.

Il se rend ensuite à Damas, où il reste pendant un

an pour donner des soins spirituels aux catholiques.

Il reçoit enfin l'ordre d'aller séjourner de nouveau à Nazareth, pour y occuper les fonctions de pénitencier du pape.

Il y rencontre un Flamand, nommé Corembeek, qui se rend en pèlerinage à Jérusalem.

Les Turcs ayant pillé le couvent où il demeurait, Surius est appelé à Jérusalem, comble de tous ses vœux.

Il arriva dans cette ville le 2 mai 1646.

Nous faisons grâce aux lecteurs des détails qu'il nous fournit sur la ville sainte; ils ne sont que la répétition de ce qu'en ont dit ses devanciers.

Le 20 juillet de la même année, il fut investi de la dignité de président du Saint-Sépulcre, qu'il conserva pendant quatre mois.

Vers la fin du mois de décembre 1646, le curé gardien de l'ordre, résolut de l'envoyer en députation à la congrégation de *Fidei propaganda*, à Rome, pour y traiter de plusieurs affaires importantes concernant la terre sainte.

Il quitta Jérusalem le 2 janvier 1647, avec un truchement nommé Benjamin, qui était chargé de le conduire à Nazareth, lui et ses compagnons, à savoir, entre autres, un religieux flamand, nommé Millaire, un frère natif de Rome, appelé Barthélemy, etc., etc.

La commission que Surius reçut en cette circonstance était conçue dans les termes les plus honorables pour lui; le père gardien y louait sa vie pure, l'austérité de ses mœurs, son zèle religieux, sa haute prudence; personne, y disait-il, mieux que ce moine ne pouvait représenter aux cardinaux l'état d'oppres-

sion et de misère dans lequel gémissait la Palestine sous la domination des mécréants.

Il lui permettait en même temps, après l'accomplissement de sa mission, de se rendre dans sa patrie.

Ici commence le deuxième livre de la relation de Surius; il est intitulé : *le Pèlerin retournant*; il contient la description de tout ce qu'il vit pendant les six mois dont il eut besoin pour rentrer dans les Pays-Bas.

Parmi les aventures qu'il raconte, nous citerons la suivante, qui peut servir d'appendice aux anecdotes rapportées par Aranda et Gramaye.

« Le 6 février, comme nous étions en vue des côtes
» de Sicile, nous aperçûmes à la pointe du jour trois
» grands vaisseaux turcs, qui venaient à force de
» rames sur nous. Voyant devant nous la mort ou
» l'esclavage, nous étions en grande angoisse... Il y
» avait à peine trois jours que ces bâtiments étaient
» sortis d'Alger, avec soixante et quinze pièces de
» canon et quatre cent vingt-cinq hommes d'équi-
» page... Nous n'avions que trente hommes et quatre
» pièces d'artillerie... Nos officiers nous engagèrent
» de prier pour conjurer le danger, ce que nous
» fîmes, y ajoutant plusieurs exorcismes, pour em-
» pêcher les sortilèges et magies de ces Turcs, car ils ont
» ordinairement le vent à leur souhait par enchante-
» ment diabolique... Un petit vent favorable se leva
» heureusement et poussa notre vaisseau à travers
» ceux des Turcs, qui allaient fondre sur nous. »

Arrivés sous le canon d'un petit fort de la côte où commandait un gouverneur espagnol, celui-ci les menaça de les couler à fond, s'ils ne se hâtaient de

retourner en mer, attendu que, venant du Levant, ils étaient censés être infectés de la peste. — Le vaisseau manœuvra toute la nuit pour échapper aux corsaires, et put le lendemain continuer le voyage sans autre péril.

Surius arrive à Rome, le 17 mars 1647, et y accomplit la mission dont il avait été chargé à Jérusalem. Il se rend de là à Venise, où Juste Van Eyck, d'Anvers, lui fait les honneurs de la ville. Il revient ensuite dans les Pays-Bas, par le Tyrol et la Bavière.

Il atteint Bruxelles le 30 juin 1647, après une absence de trois ans, deux mois et seize jours.

Sa relation est terminée par les différentes mesures que le pèlerin doit prendre avant d'entreprendre le voyage de la terre sainte.

Le Voyage de Surius, qui semble écrit avec beaucoup de bonne foi, obtint un succès remarquable; il en existe plusieurs éditions, tant en français qu'en flamand. Celle que nous avons suivie est en français : elle parut à Bruxelles, en 1666, chez F. Foppens; elle porte pour titre : *Le Pieux pèlerin ou Voyage de Jérusalem, divisé en trois livres, contenant la description topographique de plusieurs royaumes, pais, villes, nations estrangères, nommément des quatorse religions orientales, leurs mœurs et humeurs, tant en matière de religion que de civile conversation, etc. Joinct un discours de l'Alcoran et un traicté de la cité de Jérusalem et de tous les saints lieux de la Palestine. Le tout remarqué et recueilli par le révérend père Bernardin Surius, récollect, président du Saint-Sépulcre et commissaire de la terre sainte, ès années 1644, 1645, 1646 et 1647, in-4°, avec frontispice.*

Sous le portrait gravé, qui se trouve à la page 1, et où Surinus est représenté en costume de religieux, on lit :

Voici la reconstitution de l'édifice et de son état actuel.
Plus bas on y conduit en son lieu propre.



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΔΟΗΝΩΝ

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

ANTOINE GONSALÈS.

(TERRE SAINTE, ÉGYPTÉ, 1665-1668.)

Hierusalemsche reyse van den Eerw. pater P. Antonius Gonsales (1) : tel est le titre sous lequel le récollet Gonsalès publia le voyage qu'il fit en terre sainte de 1665 à 1668, et qu'il dédia, à son retour, à Eugène d'Allamont, neuvième évêque de Gand.

C'est la relation la plus volumineuse que nous ayons encore eu à analyser jusqu'ici ; les deux parties dont elle se compose n'ont pas moins de 1520 pages d'une impression très-compacte, in-4°. Elle se distingue de celle de ses devanciers qui ont visité les mêmes pays, par une description plus détaillée non-seulement de la Palestine, mais des contrées qu'il parcourut avant d'y arriver. Les quarante premiers chapitres renferment des détails qui ne sont pas sans intérêt sur les villes de la Belgique, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Sicile, qu'il visita sur sa route.

Gonsalès était natif de Malines, et appartenait au

(1) Antwerpen, 1675, in-4°, avec planches.

même ordre et au même couvent que Bernardin Surius.

Après avoir reçu licence du général des récollets, Michel-Ange de Sambuca, pour entreprendre le voyage de la terre sainte, il alla faire une visite aux religieux de Bootendael, près de Bruxelles, et partit de cette dernière ville le 16 juin 1664 avec le P. Van Ballaer, qui parcourut toute la Palestine avec lui et qui devint président de l'hospice de Rama, où il résida pendant plusieurs années.

Il prit la route de l'Allemagne, parcourut le nord de l'Italie, fit un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette et arriva à Rome le 10 septembre suivant.

Il alla se loger chez son cousin germain, frère François Sanguessa, dans un quartier bâti aux frais des provinces des Pays-Bas pour l'envoyé de ces contrées auprès du saint-siège.

Il visita ensuite le royaume de Naples et la Sicile, et s'embarqua enfin à Messines pour sa destination.

Il arriva avec ses compagnons de voyage à Jaffa le 10 février 1665, non sans avoir manqué plusieurs fois, pendant le trajet, de périr en mer par suite de tempêtes, ou de tomber entre les mains des corsaires barbaresques.

Ici se termine le premier livre de la relation. — Dans le second se trouve la description complète de la terre sainte, où Gonsalès résida jusqu'à la fin de l'année 1668. Le voyageur y répète, avec plus de prolixité, tout ce qu'ont dit Vanderlinden, Surius et d'autres; chaque chapitre est suivi d'une leçon morale dans le style de l'époque. Nous reconnaissons cependant qu'on trouve dans cette partie de la rela-

tion beaucoup plus de particularités intéressantes pour l'histoire que dans les publications de ses devanciers. Il passe en revue toute l'histoire de cette contrée célèbre, tous les souvenirs sacrés qui s'y rattachent, toutes les cérémonies religieuses usitées à Jérusalem et lieux environnants; rien n'est oublié. Pour donner une idée de sa narration, nous reproduisons ici ce qu'il dit des cérémonies des derviches dont il visita le couvent à Jérusalem.

« Non loin du palais d'Hérode on gravit un monticule, couronné par une belle mosquée à laquelle est annexée une sorte de couvent, où on reçoit, comme dans une école, les jeunes Turcs qui veulent devenir moines; les élèves sont au nombre de huit ou dix, ils sont dressés comme de jeunes chevaux auxquels on fait faire l'exercice du manège..... Comme nous, ils ne peuvent se marier, c'est pourquoi ils éprouvent une certaine affection pour nos religieux..... Leurs offices ont lieu avec de bizarres cérémonies. Ils commencent la prière en s'inclinant; puis ils se relèvent, se passent les mains sur les yeux et sur les oreilles, les placent sur les épaules, la paume tournée vers le ciel, s'agenouillent de temps à autre et se prosternent le front contre terre..... Un vieillard lit un passage du Coran et fait ensuite un petit sermon..... Deux musiciens placés sur une espèce de jubé jouent de la flûte et du tambour, et quatre des plus vieux moines parcourent, en tournant sur eux-mêmes, un cercle formé de marbres de plusieurs couleurs dans le pavement au milieu de la mosquée..... Ils tournent ainsi pendant plus d'un quart d'heure avec une

» telle rapidité que leur jupon, enflé par le vent,
» forme une espèce de cloche, dont leurs jambes
» semblent être les battants..... Ces évolutions ont
» lieu à trois différentes reprises. »

Le 21 août 1665, Gonsalès fut nommé gardien du couvent de Bethléem. Cette circonstance l'obligea de quitter bien à regret la ville de Jérusalem; mais elle lui fournit en même temps l'occasion de visiter en détail les environs de cette cité célèbre.

Dans le deuxième livre notre voyageur s'occupe de la Syrie et de ses principales villes.

Dans l'intervalle il alla remplir au Caire les fonctions de curé et de chapelain du consul de France en Égypte.

Rappelé à la fin du mois d'août 1666 à Jérusalem, il arriva dans cette ville après un voyage de vingt-deux jours, et fut envoyé à Tripoli en qualité de président de l'hospice qui se trouvait dans cette ville. Celle-ci était alors fort tombée en décadence; les négociants français et néerlandais l'avaient presque tous abandonnée à cause de la tyrannie qu'y avait exercée le dernier bassa.

« Nous avons ici, dit-il, une belle et agréable résidence avec une dizaine de chambres..... Du haut
» de la terrasse on a une vue sur la mer et on découvre toute la ville..... Nous avons un spacieux jardin
» où j'ai remarqué que la vigne porte des fruits mûrs depuis le mois de juin jusqu'à la Noël..... J'ai vu
» ici pour la première fois, le 4 mai 1667, des poissons volants, ayant les uns deux, les autres quatre
» ailes, qui sont minces et polies comme des feuilles
» de parchemin. »

Ce qu'il dit ensuite du Liban et des Maronites semble emprunté mot pour mot à Surius. Dans une excursion qu'il fit à Alep pour les affaires des catholiques, il eut occasion de voir un grand nombre de marchands français et hollandais qui résidaient dans cette ville.

Une lettre datée du 3 du mois d'août 1667 lui intima l'ordre de se rendre de nouveau à Jérusalem, ce qui combla notre Gonsalès de joie.

Il prit son chemin par Damas et Sidon, mais une grave indisposition le força de séjourner ici et de laisser partir la caravane dont il faisait partie.

Arrivé à Jérusalem, Gonsalès reçut à peu près la mission qui avait été donnée vingt ans auparavant à Surius; il fut chargé de se rendre à Rome pour les affaires de la terre sainte.

Il s'embarqua à Jaffa le 12 février 1668 et arriva le lendemain à huit heures du matin à Saint-Jean-d'Acre, où il trouva deux compatriotes, Baudouin Breyel et Jean Strypen, d'Anvers, qui se rendaient en pèlerinage en terre sainte. Il alla visiter avec eux la ville de Nazareth, qui était alors un repaire de brigands, comme l'avait attesté un autre de ses compatriotes, Guillaume Borrekens d'Anvers, qui avait fait ce voyage en 1665.

Nous ferons remarquer ici que le nombre des religieux belges qui se trouvaient à cette époque en terre sainte était extrêmement considérable; Gonsalès en cite au moins une vingtaine. Tous étaient, poursuit-il, des hommes d'un grand savoir et doués d'une énergie peu commune.

Le quatrième livre de sa relation est consacré à la

description de l'Égypte; il la rédigea pendant le temps qu'il passa au Caire en qualité de curé et de chapelain en 1665 et 1666, ainsi que nous l'avons vu plus haut. — Le Nil, les pyramides, le sphynx, les momies, le pèlerinage de la Mecque occupent la plus grande partie de ce livre. Quelques chapitres intéressants traitent en grand détail de l'état politique et militaire de l'Égypte; de ses revenus, de son administration, du mariage, du costume, des mœurs, du commerce, de la religion des Turcs, de leur manière de rendre la justice; des gravures représentent le supplice du pal et d'autres punitions tout aussi horribles. Sans être neuves, ces particularités, racontées avec simplicité, ne laissent pas que d'offrir une lecture attachante. On voit que l'auteur a été mis à même de voir tout ce qu'il décrit; il est en général sobre d'invectives et d'exagération, quand il parle des peuples qui ne professent point sa religion : c'est un mérite rare dans les écrits de cette espèce.

Nous empruntons à sa relation les passages suivants, relatifs aux Arabes et aux Cophtes.

« Les Arabes et les Maures qu'on trouve en Égypte » différent peu, pour ce qui regarde l'exercice du » culte, des autres mahométans. Cependant il y a peu » de sympathie entre eux et les Turcs, parce que » ceux-ci les excluent de toutes fonctions publiques... » Les Arabes sont répandus par toute l'Afrique et » l'Asie; ils ne vivent en général que de rapine. Ils » résident ordinairement dans les montagnes et mènent une vie nomade avec leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux et leur bagage..... Ceux qui » habitent l'Égypte parcourent les déserts pour dé-

» valiser les passants; ils sont méchants et toujours
» prêts à faire le mal; doués d'une énergie peu com-
» mune, ils endurent les plus affreux tourments avec
» un calme inébranlable..... Il y en a qui, après avoir
» été empalés, vivent encore pendant plusieurs jours.
» On me raconta qu'un de ces misérables qui avait
» été soumis à ce supplice avait encore, quoique
» moitié mourant, fumé une pipe de tabac qu'on lui
» avait introduit dans la bouche..... Dix-huit avaient
» été condamnés au pal, ils se rendirent gaiement au
» lieu où la justice devait avoir lieu, emportant eux-
» mêmes sur les épaules l'instrument de leur sup-
» plice..... Leur nourriture est détestable, leur pain
» est mal cuit sous la cendre, leur viande est presque
» crue..... Ils ne boivent que de l'eau qu'ils puisent
» dans le Nil ou dans quelque citerne malsaine et
» puante. Malgré cette vie de privations, ils jouissent
» de la santé la plus robuste..... Ils se réunissent
» quelquefois à cheval au nombre de quatre ou cinq
» mille, et parcourent ainsi le pays, s'imposant la plus
» dure abstinence..... On en trouve cependant parmi
» eux qui ne se livrent point au vol et qui, pendant
» la moisson, travaillent avec un courage à toute
» épreuve..... Vers cette époque ils arrivent avec leurs
» tentes aux environs de Damiette et du Caire et ne
» demandent que de l'ouvrage pour un petit salaire.

» La langue arabe est difficile à comprendre; on
» l'apprend plus aisément par la conversation que
» par des livres. Il y a de nos religieux qui parlaient
» parfaitement cette langue, rien que par l'usage, au
» bout de deux ou trois ans..... Les sons en géné-
» ral sont gutturaux, aussi je crois que les corbeaux

» apprendraient aisément l'arabe, si on les y exerçait.
» Les petits perroquets verts qu'on trouve en abon-
» dance au Caire, prononcent si parfaitement les mots
» de cet idiome, qu'on croit entendre parler des
» hommes. »

Voici ce qu'il rapporte des Cophtes :

« Il y a beaucoup de Cophtes en Égypte ; ils ont
» dans tout le pays un grand nombre de couvents
» d'hommes et de femmes..... Ils reconnaissent le
» pape de Rome, ainsi que le font les Maronites.....
» La circoncision a lieu chez eux aussi bien pour les
» garçons que pour les filles..... Aussitôt que les en-
» fants sont baptisés, ils leur donnent la communion
» sous les deux espèces ; cela a lieu avec une grande
» cérémonie, et l'on crie au néophyte : *Maintenant*
» *que vous êtes chevalier du Christ, combattez vaillam-*
» *ment pour sa sainte religion.....* Les prêtres sont de
» pauvres hères qui n'ont fait aucune étude..... Leurs
» revenus sont insignifiants ; pour cinq ou six pata-
» cons, ils sont obligés de célébrer la messe pendant
» toute l'année. — Ils sont autorisés à se marier ;
» mais une fois veufs, ils ne peuvent convoler en se-
» condes noces..... Comme il n'y a pas d'imprimeries
» en Égypte, il y a plusieurs de ces prêtres qui
» gagnent la vie en faisant des manuscrits ; c'est ainsi
» qu'en copiant souvent la Bible et d'autres livres
» saints, ils arrivent à avoir quelques connaissances
» en théologie..... Les Cophtes observent plusieurs
» jeûnes pendant l'année. Pendant le grand carême
» ils ne mangent ni viandes ni poissons ;... ils ne
» prennent leur repas qu'après le coucher du soleil...
» Au lieu de se livrer aux plaisirs du carnaval, comme

» nos catholiques, ils se préparent au carême par dix
» jours d'abstinence et de privations..... Comme les
» Cophites n'ont pas l'habitude de prêcher, plusieurs
» de nos religieux sont envoyés ici par la Congrégation de la propagation de la foi pour faire des
» sermons..... Ils ne se marient point avec des gens
» d'autre religion..... Le mariage se célèbre chez eux
» de la manière suivante : Après les cérémonies religieuses, le peuple qui est dans l'église est aspergé
» avec de l'eau de rose; le repas de noces a lieu dans
» l'église même; puis on prend des sorbets et du
» café, et l'on fume du tabac..... Pour avoir le droit
» de congédier leur femme quand ils le veulent, il y
» a des Cophites qui se marient aussi devant le cadi,
» afin que leur union obtienne ainsi une sanction
» civile..... Ils prient à peu près à la façon des Turcs,
» à l'exception qu'ils se tournent toujours vers
» l'orient et qu'ils font souvent le signe de la croix. »

Gonsalès raconte, dans le cinquième livre, comment il revint dans sa patrie par l'île de Chypre, la Sicile et le nord de l'Italie. Il consacre en passant un long chapitre au lazaret de Livourne, où il fut obligé de séjourner pendant quatorze jours.

Il s'embarque pour Marseille, parcourt tout le midi de la France et arrive à Paris le 12 novembre 1668.

Il se dirige ensuite par Lille et Courtrai sur Gand, et revoit enfin la ville d'Anvers d'où il était parti plus de trois ans auparavant, le 7 décembre de la même année 1668.

Le sixième livre est un appendice plutôt qu'un complément du voyage de Gonsalès; c'est un véritable cours d'histoire naturelle, dans lequel l'auteur

décrit avec soin les arbres, les plantes, les fleurs, les animaux de toute espèce, les oiseaux, les poissons, les minéraux et les pierres précieuses qu'il a eu occasion de voir en Égypte, en Syrie et dans l'île de Chypre. Cette partie n'est point la moins curieuse du livre.

Les tables des chapitres et des différentes matières dont il est traité, terminent cette volumineuse relation. Le style est en général facile et coulant, quoique simple et sans emphase; malgré son effrayante grosseur, le Voyage de Gonsalès mérite d'être lu. De nombreuses gravures servent à illustrer le texte et donnent l'intelligence des lieux et des choses qu'il décrit.



AKADHMIA

PIERRE FARDET OU FARDÉ.

(AFRIQUE, 1682-1683.)

Bien que ce voyageur ne se trouve pas dans la biographie du royaume des Pays-Bas de DELVENNE, ni dans LE MAYEUR, *la Gloire belge*, nous croyons cependant qu'il est en tout point digne de faire partie de la galerie que nous publions.

Il naquit à Gand, en 1654, entra jeune dans l'ordre des Récollets, parcourut un grand nombre de pays et s'en vint mourir à Aix-la-Chapelle, le 16 juin 1671, à l'âge de quarante ans. On a publié les relations de ses voyages à Bruges, en 1778, sous le titre de : *Copie des lettres du frère Pierre Fardé, récollet, etc., et autres lettres de diverses personnes, qui rapportent ce qui lui est arrivé lorsqu'il se rendit pour la seconde fois à Jérusalem* (1).

(1) Copie van de brieven, van den godvruchtigen religieus broeder Pieter Fardé, minderbroeder, recollet van de provincie van Saint-Joseph in het graefschap Vlaenderen, en andere brieven van diverse personen die schryven wat hem overkomen is onderwege, als hy voor de tweede mael zoude gaen naer Jerusalem, waerom hy deze reize aenveirde en hoe hy gevangen werd door de algiersche zeecroovers, etc. Brugge, by de weduwe Fr. Beernaerts, 1778, in-8°.

Après avoir séjourné à Jérusalem, en 1682 et 1683, Fardé fut renvoyé en Belgique, par les supérieurs de son ordre, afin d'y quêter de l'argent pour la délivrance des chrétiens retenus prisonniers en Palestine. A cet effet, il se rendit aussi en Hollande et en Angleterre.

En 1686, il fut tenu à Gand un chapitre provincial des récollets, et frère Fardé y fut de nouveau chargé de partir pour Jérusalem.

Il s'embarqua à Amsterdam au mois d'avril, et se rendit directement à Alexandrie. Il eut pour compagnons de voyage trois Anglais et deux Hollandais, qui désiraient visiter la terre sainte.

Quoique la paix eût été rompue entre les Hollandais et les Algériens, il parvint cependant sans accident à Lisbonne.

Ils quittèrent cette ville le 3 août, convoyé par un navire de commerce et un vaisseau de guerre. Arrivés aux environs du détroit de Gibraltar, un vent de sud-ouest s'éleva subitement et ils furent obligés de quitter la côte et de s'engager en pleine mer. A peine étaient-ils parvenus à la hauteur du cap Saint-Vincent qu'ils reçurent la chasse de six corsaires algériens. Ils résolurent de se défendre et préparèrent leur artillerie, tout en cherchant à éviter les pirates. Ils se dirigèrent vers les îles Canaries, mais les six vaisseaux les atteignirent entre ces îles et les îles Açores, à l'est de Madère et à l'ouest de l'île de Sainte-Marie, près de l'île de Saint-Michel.

Le combat commença à deux heures de relevée et dura jusqu'au soir. Une terrible tempête survint, le vaisseau où se trouvait frère Fardé entra dans le

port de Saint-Michel, mais les deux navires qui l'accompagnaient furent perdus de vue.

« Le 10 août, dit-il dans une de ses lettres, les
» Algériens nous entourèrent avec leurs six navires et
» espérèrent que nous nous rendrions par capitulation.
» Mais les nôtres voulaient continuer le combat. Nos
» trois navires étaient munis d'espèces de fortifications, c'est-à-dire que nous avions placé quatre
» mâts sur le pont, de façon qu'ils dépassaient le
» navire de quatorze à quinze pieds, afin d'empêcher
» les corsaires de monter à l'abordage et de nous attaquer. Aussitôt notre capitaine nous donna à chacun sa tâche; les passagers, au nombre de quinze,
» étaient chargés d'apporter la poudre et les boulets;
» moi et les deux Anglais qui m'accompagnaient
» nous devions pointer les canons. Après avoir pris
» ces mesures, le capitaine nous distribua à chacun
» un verre de *brandevin* et nous engagea à avoir bon
» courage.

» Lorsque les Algériens furent arrivés à la portée
» de notre artillerie, le capitaine de notre navire de
» guerre ordonna de tirer; les deux autres vaisseaux
» suivirent cet exemple. Les six vaisseaux corsaires
» répondirent d'une manière si terrible à notre salut,
» qu'on aurait dit le tonnerre qui tombait sur nos
» navires. A la troisième décharge nous perdîmes
» notre mât d'avant, ce qui excita fortement la crainte
» parmi nous. Ce voyant, le capitaine allait deçà et
» delà le sabre au poing, ranimant par ses paroles le
» courage de son monde et ne faisant aucune attention aux boulets de canon qui tombaient autour de
» lui comme une grêle. Après deux heures de combat,

» nous perdîmes notre grand mât; il tomba du côté
» droit du navire, et nous fûmes obligés de couper
» tous les cordages qui le retenaient encore. Bien que
» notre capitaine s'aperçût que nous nous désespé-
» rions de voir ainsi notre navire labouré par les
» balles ennemies et nos deux principaux mâts enle-
» vés, il ne perdit rien de sa fermeté; il nous criait
» à chaque instant : Courage, courage! Nous combat-
» tons pour nous-mêmes et non pour les autres. »

Le navire se trouvait cependant dans le plus pitoyable état; il était troué en cinquante endroits différents et faisait eau de toutes parts. L'équipage fut quatre heures à boucher les trous. Vingt-cinq morts furent jetés à la mer avec les cérémonies accoutumées. Le frère Fardé lui-même, avait reçu une balle dans la région de l'épine dorsale, ce qui lui occasionna un abcès qui l'obligea à garder le lit pendant quelques jours. Ainsi accommodé, le navire arriva le 13 août dans la ville de Saint-Michel. On le radouba d'une manière convenable; il put reprendre la mer le 10 septembre, et les voyageurs furent en vue de Cadix le 10 octobre. Personne ne se rendit à terre, on se contenta d'approvisionner le vaisseau de ce qui lui manquait.

Dix jours après, ils rencontrèrent encore une fois des corsaires d'Alger; mais le combat ne dura pas longtemps, car le navire de Fardé s'enflamma tout d'un coup. Le feu s'approchant de la cabine où était déposée la poudre, tout l'équipage se jeta dans les barques pour échapper au sort qui l'attendait. A peine s'était-il un peu éloigné que le navire fut enlevé dans les airs et retomba brisé en mille morceaux dans les flots. Cette malheureuse circonstance permit

aux pirates de s'approcher en toute sûreté des naufragés, qui furent faits prisonniers au nombre de trente-sept.

Pierre Fardé fut conduit à Bone, sur les côtes barbaresques et vendu avec trois de ses compagnons, pour la somme de cent cinquante rixdalers à un riche seigneur.

Ils furent transportés à Agades en Nigritie, où leur propriétaire avait sa résidence habituelle. Notre récollet ne tarda pas à se glisser dans sa confiance, surtout quand on eut appris qu'il avait quelque connaissance en architecture. Fardé fut chargé de présenter des plans pour une habitation de campagne que ce seigneur avait envie de construire dans le goût italien.

Ce dernier, afin de lui manifester sa reconnaissance, lui promit la liberté pour lui et pour ses compagnons, parmi lesquels se trouvait un certain Daniel Van Braeckel, écrivain à bord du navire naufragé.

La maison de campagne fut commencée le 2 février 1687, par des gens de différents pays, tels que Maures, juifs et chrétiens, attachés au service de Fardé en qualité d'ouvriers.

Notre zélé récollet, qui au milieu de ces occupations matérielles, n'avait pas oublié son caractère apostolique, parvint à en convertir deux cents au christianisme. Mais l'autorité de la ville ne tarda pas à apprendre ces faits et manda Fardé à comparaitre devant la justice. Il fut condamné à recevoir cent coups de bâton, à être conduit honteusement autour de la ville et à recevoir encore en plusieurs endroits des coups de verges. Heureusement que son maître,

Soura Belya, s'intéressait à lui ; il promit de payer deux cents rixdalers pour le crime de son esclave, avec promesse de le faire conduire hors du royaume aussitôt que son bâtiment serait achevé. Mais, en véritable descendant des Arabes, Soura Belya voulait que cette somme lui fût rendue par Fardé avant qu'il fût mis en liberté. Le récollet en écrivit donc aussitôt à son provincial, à Gand, en lui désignant le meilleur moyen pour arriver à la lui faire parvenir, à savoir, de s'adresser au sieur Calk, à Amsterdam, dont le frère habitait Saint-George, petite ville située sur les côtes de la Guinée, au sud de l'Afrique.

Vers la fin d'avril 1688, il reçut la nouvelle du négociant Calk, de Saint-George, que la somme susmentionnée était à sa disposition ; mais que, pour le moment, il n'y avait point d'occasion de s'embarquer en cette ville pour l'Europe. Fardé résolut alors de voyager par terre et de se rendre par le désert de Targa à Alger, avec une de ces nombreuses caravanes qui parcouraient alors ce pays. Soura Belya lui déconseilla de prendre cette route, parce qu'elle était infestée par des Maures, qui étaient fort animés contre les chrétiens. Il l'engagea à se rendre directement à Saint-George.

Le 10 juillet, Fardé quitta Agades, accompagné de deux Maures, qui le conduisirent jusqu'à Ouber. Il poursuivit ensuite son voyage, pendant quatre jours, à travers d'immenses plaines et des montagnes. Il y fut attaqué par des brigands qui le dépouillèrent de tout ce qu'il avait sur lui.

Quelques jours après, poussé par la faim, il voulut goûter d'un certain fruit qui ressemblait à des figues

sauvages, mais il fut saisi de crampes si violentes, qu'il fut obligé de se coucher sous un arbre au milieu des plus atroces douleurs. Heureusement pour lui, une caravane de deux cents chameaux et de cinquante éléphants passa en cet endroit, se rendant à Congo. On recueillit le malheureux récollet, qui était près d'expirer et on le hissa sur un éléphant, où il s'endormit jusqu'au lendemain. On lui prodigua les soins les plus pressés, et au bout de quelques jours il se sentit entièrement rétabli.

Après un voyage de cinquante-sept jours, la caravane arriva à Congo, d'où Fardé partit bientôt avec une autre caravane pour Angora, où il s'embarqua pour Saint-George. Le 26 octobre, il passa devant l'île de Sainte-Hélène, où le navire fut assailli par une tempête furieuse et abîmé dans les flots. Fardé se cramponna à un morceau de bois et fut ballotté par les ondes pendant trois jours et quatre nuits, jusqu'à ce qu'il fut jeté moitié mourant sur un rocher nu. Il y chercha en vain de quoi rassasier la faim qui le dévorait. Poussé par la nécessité, l'infortuné naufragé s'empara d'un poisson à moitié pourri qu'il trouva échoué près de lui; il le mangea et but de l'eau d'une espèce de lac qui s'était formé au milieu du rocher.

Réconforté par cette horrible nourriture, il essaya de se construire une tente avec la partie du navire qui l'avait sauvé de la mort, et s'abrita ainsi contre l'affreuse chaleur qui brûlait ce triste rocher.

Nouveau Robinson Crusoé, il séjournait depuis cent quarante-trois jours dans cette île stérile, lorsqu'un vaisseau hollandais, qu'il reconnut à son pavillon, apparut au loin. Il fit des signes infructueux pour lui

annoncer sa malheureuse position. Le navire passa outre sans l'avoir aperçu. Cent quatre-vingt-dix-sept jours après, un autre navire parut et approcha si près de l'île abandonnée, qu'il put entendre sa voix.

On s'empressa d'envoyer une barque vers ce rocher. C'étaient des pirates de Salé qui faisaient la chasse aux Espagnols. Aussi le naufragé se hâta-t-il de leur dire qu'il était des Pays-Bas, afin de mieux être accueilli par l'équipage. Le capitaine lui donna des vêtements et le conduisit à Salé, à condition que Fardé y resterait pendant trois ans, en qualité de maître charpentier.

Après un séjour de onze mois sur ce rocher désert, il entra à Salé le 20 septembre 1689. Son maître le fit travailler à l'intérieur d'un de ses navires. Il lia connaissance avec un marchand de Hambourg, nommé Van Altona, qui l'aïda à racheter sa liberté et à le faire passer dans cette dernière ville, où il arriva enfin au mois de décembre 1690, épuisé par les souffrances et les fatigues.

Il s'empressa de quitter Hambourg, pour revenir à Gand, en se dirigeant par Brême et la Hollande.

Les terribles traverses de son voyage avaient cruellement miné sa santé; il se rendit aux eaux d'Aix-la-Chapelle pour essayer de la rétablir. Mais il ne tarda pas à succomber aux pénibles secousses qu'il avait éprouvées. Il mourut dans cette ville, dans la quarante et unième année de son âge.

Les lettres dans lesquelles il nous a laissé la relation de ses voyages et de son naufrage sont d'une lecture attachante. On y admire constamment l'énergie et le courage dont cet homme, en apparence frêle

et maigre, fit preuve dans toutes ses infortunes. Son caractère était de ceux que la foi et de profondes convictions trempent vivement (1).

(1) M. PH. BLOMMAERT a donné l'analyse de ces lettres dans le journal intitulé : *Vlaamsch Belgie*, 1844, n° 14.





ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ

MARIN GEUBELS.

(TERRE SAINTE, ÉGYPTE, 1770-1773).



Voici une relation dont le mérite est surtout d'avoir perdu cette fatigante monotonie que nous avons rencontrée jusqu'ici dans les voyages en terre sainte. Non pas que l'on trouve chez l'auteur plus d'érudition, plus d'esprit d'observation, plus de talent littéraire. Au contraire, sous ce rapport le livre de Geubels est inférieur en mérite à ceux de Surius et de Gonsalès. Mais au moins il est amusant; il est parsemé de drôleries qui désopilent la rate; le décousu de la narration y est largement racheté par le ton jovial, par la bonne humeur qui égaye chaque page. Son style est mêlé de prose, de vers, de proverbes, de lambeaux de phrases françaises, latines, arabes, espagnoles et italiennes; quand le mot propre ne se trouve point sous sa plume, il invente quelque néologisme bouffon qui fait image; il passe à pieds joints au-dessus des exigences de la langue écrite; à voir les licences et le déshabillé qu'il se permet, on croit entendre parler un de ces bons moines du dernier siècle, qui, au milieu des austérités du cloître, avaient conservé le franc rire des anciens temps.

Pour Geubels tout est matière à plaisanterie; s'il survient une tempête en mer, il s'en console en vidant une bouteille de vin; manque-t-il d'être pris par les corsaires, il compose contre eux des calembours. Pendant qu'il séjourna à Malte, un coup de soleil l'avait tellement maltraité, que sa bouche en était restée de travers; il saisit toutes les occasions de se moquer de lui-même à propos de cet accident. Il est grand amateur de bonne chère et fume la pipe comme un vrai Turc. Chacun l'accueille, l'aime, le fête à cause de son excellent cœur; catholiques et protestants, Turcs et Arabes, juifs et Grecs, tous recherchent sa société, car il sait les amuser par ses quolibets et ses singulières plaisanteries.

Hâtons-nous de le reconnaître, son insouciance, le mépris qu'il affecte pour tous les dangers, la tolérance dont il fait preuve à chaque instant, semblent être chez lui non pas les résultats de l'égoïsme d'un bon vivant qui n'aime que lui-même, mais plutôt les suites naturelles d'une longue habitude du monde, d'une connaissance assez profonde des faiblesses humaines, et partant d'une indulgence raisonnée pour tous les hommes en général. Aussi y a-t-il dans tout ce qu'il dit une bonhomie, un laisser aller qui fait pardonner et la pauvreté des détails et les négligences bizarres du style.

Marin Geubels était né à Sinay, dans le pays de Waes, et appartenait à l'ordre des Carmes déchaussés de la province de Flandre.

Déjà en 1758 il avait fait un voyage à Rome dont il laissa une relation, et avait parcouru plusieurs parties de l'Europe.

Il se trouvait dans le couvent des Carmes déchaussés de Termonde, lorsqu'il partit, le 25 juin 1770, de cette ville dans l'intention de visiter la terre sainte.

Voici comment il commence sa relation.

« Ah! ça, sabre de bois! adieu voisin Windey; cela » y va pour de bon! D'abord, je suis allé saluer de- » moiselle Barbe Vergauwen, béguine âgée de 80 ans, » qui me reconnaissait pour un de ses plus proches » parents. Lorsque je lui eus appris mon projet, elle » se recommanda à mes prières, disant : Michel (1), » c'est la dernière fois, ne croyez point de revenir de » là-bas. Ce qui n'empêcha point qu'à huit heures » je pris son excellent déjeuner et vidai un grand » verre de son meilleur vin de Tours, qui n'était pas » aussi dur à avaler que des noisettes. La bonne ma- » trone y ajouta encore quelques bonnes pièces d'or » pour remplir mon havre-sac et en user en cas de » besoin. Je la remerciai et lui fis mes adieux tant à » elle qu'à sa servante Thérèse. »

Toute la relation est rédigée dans le même style, sauf les descriptions de villes et de pays où, malgré tout le sérieux qu'il affecte, on voit que Geubels voudrait encore dire le petit mot pour rire, s'il l'osait.

Il court ensuite saluer ses parents, ses alliés, ses amis et se rend par Paris et Lyon en Italie.

Il arrive à Rome le 10 septembre 1770 et va se loger à l'hospice de Saint-Julien-des-Flamands.

« Un valet me conduisit dans une chambre haute, » où je trouvai un peintre de Bruges, moitié timbré, » qui était venu ici pour étudier son art. A l'instant

(1) Nom qu'il avait pris en entrant dans l'ordre.

» j'oubliai toutes mes fatigues au moyen d'une bonne
» bouteille qui me réconforta; nous nous crûmes en
» Flandre, tant nous avions de choses à nous racon-
» ter. Mais, cher confrère, laissons la mule se reposer,
» et remettons le reste à demain. »

Au bout d'un mois, il quitte la capitale du monde chrétien et se dirige à pied vers Naples.

« Vers le soir du 21 octobre, *Deo gratias!* je suis
» arrivé, avec un joyeux soupir, dans le faubourg de
» Naples. Je mis le pied dans une maison où l'on ven-
» dait de tout et où l'on rôtissait des marrons, ce
» dont je suis grand amateur; j'en avalai une livre
» que j'arrosai d'un bon petit coup de vin. »

Il alla ensuite prendre gîte au couvent des Carmes déchaussés où il reçut le plus généreux accueil, ce qui le fait s'écrier :

« Nous autres Flamands, que faisons-nous en gé-
» néral? Quand un étranger est chez nous depuis
» deux ou trois jours, on s'empresse de lui établir
» son compte et de lui montrer le plus court chemin
» pour s'en retourner. Si c'est même un ami ou un
» parent, on murmure : Neveu ou nièce, bien venu,
» quand pars-tu?... Si toutes les nations parmi les-
» quelles je me suis trouvé en avaient agi ainsi, je
» m'en serais bien mal trouvé! »

Cette sortie contre l'inhospitalité de ses compatriotes est suivie d'une description de Naples et du Vésuve, semi-sérieuse et semi-plaisante, dont nous faisons grâce au lecteur.

Il s'embarque le 17 novembre, parcourt la Sicile et part enfin le 28 du même mois pour Malte.

« Arrivé ici, je me disais tout joyeux, *bene arrivato*

» *Padre Machiel* ; je trouvai beaucoup de monde as-
» semblé, qui me complimenta en qualité de prier,
» croyant que j'étais en effet le religieux qu'on atten-
» dait pour remplir ces fonctions..... Je fus donc
» caressé avec mains et scapulaires, c'est l'usage du
» pays; mais je fis connaitre que je n'étais point le
» prier..... »

Il raconte ici l'aventure de son coup de soleil et s'écrie :

« Cela ne me gêne pas beaucoup, car si la bouche
» est de travers, le gosier est encore bon..... Je trouvai
» parmi les chevaliers de Malte, continue-t-il, un
» Gantois, le vicomte de Nieuport, avec qui je causai
» souvent en flamand (1)..... Maintenant, chers frères,
» autre moutarde pour la sauce à la diable. Après
» avoir séjourné ici pendant treize mois, je consultai
» des médecins sur les moyens de redresser ma
» bouche contournée, ce qui me gênait fort pour parler
» et boire Mais aucun remède ne fit effet, et j'ob-
» tins la permission d'aller résider au mont Carmel...
» Un capitaine hollandais, Corneille Hevers, qui se
» rendait à Smyrne, me prit à bord, bien que pour me
» rendre à ma destination je fisse un détour de cent
» lieues..... Smyrne, capitale de la Natolie, n'est pas
» aussi grand que Bruxelles, mais très-renommé par
» son immense commerce..... Tous les gens que j'y
» rencontrais ne pouvaient assez me regarder à cause
» de ma face de travers; mais je m'en moquais en
» pensant qu'il vaut mieux une bouche mal tournée

(1) C'est probablement le même qui est connu sous le nom du com-
mandeur de Nieuport, et qui contribua si puissamment par ses vastes
connaissances à l'illustration de l'ancienne académie de Bruxelles.

» qu'un cœur de travers..... Ceux de Smyrne ne brillent point par leur architecture, ils feraient bien de parcourir les villes de la Turquie pour se perfectionner dans cet art ; les maisons y sont en bois, les rues sont étroites, mal pavées, sales, et pendant l'été si remplies de poussière, que beaucoup d'habitants en ont les yeux malades..... Les villes turques sont peu amusantes, le jour, à cause de l'insupportable chaleur qui y règne et de l'aspect désert que présentent les rues..... La peste y règne souvent pendant des semaines entières. Les Turcs, qui la considèrent comme un fléau du ciel, ne feraient pas un pas pour l'éviter, car avec le fatalisme qui les domine, ils croient que personne ne peut prolonger ou abréger sa vie. »

De Smyrne, Geubels se rendit à Alexandrie sur un navire marchand hollandais dont Jean Pauw était capitaine.

Il arriva dans le port de cette ville le 16 mars 1772. Il alla se loger au couvent des Récollets où il trouva entre autres deux religieux appartenant à la province de Namur qui se proposaient de visiter la terre sainte.

« Après avoir pris d'excellent café, fumé du tabac exquis et bu un verre de rosolis, nous allâmes voir la ville qui est presque entièrement ruinée..... Nous visitâmes la colonne de Pompée au-dessus de laquelle figure aujourd'hui une sorte d'idole, qui a été très-longtemps vénérée. Cette colonne est de marbre brun, on dirait qu'elle est faite d'un seul bloc..... le piédestal est en maçonnerie et menace ruine. »

Le 20 du même mois il partit avec deux marchands vénitiens et quatre janissaires pour le Caire.

« Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à un bras du Nil où nous nous embarquâmes sur un bateau. A peine avions-nous navigué pendant une heure, qu'une troupe d'Arabes nous barra en quelque sorte le passage et exigea de nous un droit appelé *casar*. — Nous refusâmes de payer; et grâce à nos janissaires, qui tirèrent quelques coups de fusil, nous pûmes continuer librement. »

Tout ce pays était à cette époque en guerre, ce qui obligea Geubels, qui était parvenu déjà jusqu'à Rosette, de s'en retourner promptement à Alexandrie.

Il changea alors de plan de voyage et partit sur un navire marchand français pour Sidon, Sour (Tyr) et Saint-Jean-d'Acre.

Il se rendit ensuite à Jérusalem avec une caravane qui fut attaquée en route par les Arabes non loin de Rama.

« Vers minuit, raconte Geubels avec son intarissable gaieté, ce fut notre tour; pauvre homme Michel! pour la troisième fois j'ai eu peur, j'ai senti la sueur rouge se précipiter vers mon cœur.... Que faire? fuir? les jambes refusent le service; point de conseil à demander, il n'y a du secours à attendre de personne. Il y avait là dix Arabes auxquels quelques Grecs de notre caravane avaient arraché les poils de la barbe, — grand motif de fureur pour eux, — mais quatre de ceux-ci venaient d'être entièrement dépouillés de leurs habits et renvoyés tout nus, avec une bonne provision de

» coups de bâton..... Je veux passer outre avec ma
» mule..... Les Turcs qui étaient derrière moi me sai-
» sissent et m'arrachent de ma monture, sans que
» mes compagnons de voyage fissent un pas pour me
» sauver..... Je me souhaitai vingt fois revenu dans la
» maison paternelle, près du rouet de ma vieille mère
» octogénaire... Après m'avoir fouillé ils m'emmenè-
» rent dans les montagnes, me forçant de marcher à
» coups de rotin..... On dit que les Turcs et les Ara-
» bes sont moins cruels qu'autrefois; mais je plains
» ceux qui tombent entre leurs mains. »

Bref, après avoir subi beaucoup de mauvais traitements, et avoir été mené comme un criminel d'étape en étape, il fut relâché contre une rançon de 1800 florins, et arriva fort souffrant à Jérusalem le 12 du mois de mai.

Geubels décrit ici à peu près comme ses devanciers toutes les curiosités de la ville sainte et des environs; mais lorsqu'il parle des grands souvenirs que ces lieux célèbres réveillent, il abandonne pour un instant le ton badin qu'il affectionne.

Il remplace à chaque chapitre les drôleries qu'il débitait dans les autres parties de sa relation par des pièces de vers qui ne manquent pas d'une certaine élévation dans le style et dans la pensée.

Vers le milieu de juillet 1772, il arrive au mont Carmel où il séjourne pendant quelques jours, et court visiter de là le Liban.

Il s'embarque ensuite à Saint-Jean-d'Acre sur un navire qui faisait voile pour Marseille, et arrive le 6 octobre 1772 dans cette ville, non sans avoir éprouvé quelques petites tempêtes et aperçu dans le

lointain des corsaires qui faisaient mine de leur donner la chasse.

Après y avoir fait quarantaine, il voit quelques villes de la Provence, se rend à Livourne, parcourt le nord de l'Italie, s'embarque à Venise pour Trieste, traverse la Carniole et la Styrie et arrive à Vienne le 20 mai 1775.

Il revient ensuite dans sa patrie par Linz, Passau, Munich, Ratisbonne, Nuremberg, Bamberg, Wurtzbourg, Manheim, Francfort, Bonn, Cologne et Aix-la-Chapelle.

Il revit enfin son couvent de Termonde le 21 novembre 1775, après une absence de plus de trois ans.

Le voyage de Geubels fut publié en flamand par sa mère, Jeanne Vanden Eynde, à Termonde en 1780, en 2 vol. in-8°, sous le titre de : *Jerusalemsche Reyze*.

Malgré le ton plaisant qui règne dans cette relation, le livre de Geubels renferme encore des détails intéressants qui ne sont pas à dédaigner.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

J. A. J. ROTTHIER.

(**TERRE SAINTE, 1775-1777.**)

Nous clôturons la série des voyageurs belges du dernier siècle par Jean-André-Jacques Rotthier, qui parcourut la terre sainte de 1775 à 1777.

Rotthier naquit à Beveren, près d'Anvers, le 4 avril 1749.

Ses parents, qui vivaient dans une heureuse aisance, lui firent étudier les humanités ; mais parvenu à l'âge de dix-sept ans, il se dégoûta du latin et du grec et s'adonna entièrement au dessin et à la peinture. Au bout de deux ans, il partit pour Paris, moins pour se perfectionner dans l'art qu'il cultivait, que pour se distraire des idées de reclusion et d'ascétisme qui s'étaient emparées de lui. Dans l'intervalles, il sentit croître en lui, au milieu des plaisirs bruyants de la capitale de la France, son désir d'embrasser la carrière ecclésiastique, et son rêve fut de se rendre à Rome pour entrer dans les ordres.

Il feignit auprès de ses parents de vouloir achever ses études artistiques en Italie, et obtint d'eux la permission de voyager dans ce pays.

Il quitta Beveren, où il était allé faire ses adieux à

ses parents et à ses amis, le 17 avril 1775 et se dirigea avec un compagnon de son choix vers Rome, par Paris, Lyon, le mont Cenis, Turin, Milan, Parme, Bologne, Sienne et Viterbe.

Il séjourna près d'un an à Rome, partageant son temps entre l'étude de la théologie et de nombreuses excursions qu'il fit dans les différentes villes des États de l'Église.

Ce ne fut que le 25 mars 1776 qu'il fut sacré prêtre; il entra dans le tiers ordre de Saint-François et quitta enfin Rome le 22 mai de la même année pour se rendre en terre sainte.

« Je ne pris pour tout bagage, dit-il, que des plumes » et du papier, afin de pouvoir fidèlement décrire » tout ce que je verrais en route, tant pour ma propre » satisfaction que pour celle des personnes qui m'interrogeraient dans la suite sur mon voyage. Et » comme, dans ma patrie, il y a beaucoup de gens qui » ne savent que le flamand et qui n'ont jamais lu des » relations de ce genre, j'ai voulu que mon livre fût » écrit dans cette langue, ayant plus soin de narrer la » vérité, que de m'occuper de l'élégance du style. »

Rotthier oubliait sans doute qu'il existait depuis longtemps un livre meilleur que le sien, le voyage de Josse Van Ghistele, et que la relation flamande d'un autre voyageur, frère Vanderlinden, se trouvait dans toutes les familles de la Flandre.

Le 10 juin il s'embarque à Livourne pour l'île de Chypre.

« La population de cette île est grossière et fort » arriérée, dit-il, personne n'y sait faire du pain; » l'agriculture y est entièrement négligée.... On y fait

» couvrir les œufs d'une singulière façon; on les ex-
» pose au soleil ou on les place dans des fours où, au
» moyen d'un certain degré de chaleur, on obtient
» une incubation artificielle très-régulière (1). »

A Jaffa il ne reste que quelques heures et se dirige vers Rama avec une caravane composée de cent soixante hommes, tant Turcs que Grecs, Arméniens et Juifs.

Il quitte cette dernière ville le même soir pour se rendre à Jérusalem.

Pendant le trajet, Rotthier est quatre fois assailli par des brigands arabes et lâchement abandonné par ses compagnons de voyage. Il échappe heureusement à la mort, grâce à la vigueur de son cheval et au courage dont il était doué.

A Jérusalem il va se loger dans le couvent des Franciscains, dit de Saint-Sauveur.

« C'est la coutume, dit-il, quand on entre dans la
» ville sainte de descendre de cheval et de baiser
» pieusement la terre. Mais j'étais si mal accommodé
» par suite des coups et des blessures que j'avais
» reçus, que j'étais comme collé à la selle de ma mon-
» ture par le sang qui avait coulé de mes plaies et
» qui s'était caillé; mes membres étaient comme pa-
» ralysés..... Arrivé au couvent on me transporta sur
» un matelas dans une chambre, on me lava avec de
» l'eau et du vinaigre chauds, si bien que le lendemain
» j'étais entièrement guéri..... La route que nous par-

(1) BUSBECQ parle d'un procédé semblable que l'on pratiquait en Égypte, lorsqu'il résidait en Turquie. (KICKX, *Bulletin de l'Académie de Bruxelles*, t. V, p. 210, qui examine dans cet article les services rendus par ce diplomate à l'histoire naturelle.)

» courûmes est la plus affreuse qu'on puisse imagi-
» ner..... Il y avait alors jusqu'à trois cents brigands
» qui jour et nuit attendaient les chrétiens au pas-
» sage pour les dévaliser et les assassiner, afin de
» venger sur eux un certain Turc qu'on avait récem-
» ment tué et dont on attribuait la mort aux chré-
» tiens. »

Dans les chapitres suivants notre voyageur décrit la Palestine proprement dite et les voyages du Sauveur d'après les textes sacrés; il s'étend longuement sur les douze tribus d'Israël et sur les lieux qu'elles ont rendus célèbres.

La description de Jérusalem n'offre rien de remarquable. Il y avait près de quatre siècles qu'un autre Flamand, Josse Van Ghistele, avait visité cette ville, et l'on dirait, en lisant ces éternels mêmes détails sur le saint sépulcre, le mont des Oliviers, le temple de Salomon, que Rotthier n'a fait que copier la relation de ce voyageur.

Les narrations de Vanderlinden, de Surius, de Gonsalès, etc., sont toutes jetées dans le même moule. Chez aucun de ces écrivains, il n'y a un peu d'entrain, un peu de cet enthousiasme poétique que devrait inspirer l'aspect des lieux consacrés par tant de grands souvenirs; leur récit est froid, comme le couvent d'où ils sortent, monotone comme la vie qu'ils ont embrassée : le sentiment acéatique domine partout. En un mot, toutes ces relations se ressemblent d'une manière désespérante; l'itinéraire est toujours le même, et l'on est certain d'avance que telle description sera infailliblement suivie de telle autre, que telle particularité se trouvera à la suite de tel

détail. Chateaubriand a cependant prouvé qu'on pouvait faire de ce voyage une lecture attachante et instructive. Il est vrai que les pèlerins dont nous venons de parler, n'avaient qu'un seul et même but, celui de mettre le pied sur cette même terre que le Sauveur du monde avait sanctifiée.

Viennent ensuite l'exposition des doctrines du Coran, les erreurs accréditées depuis les temps les plus reculés sur les hommes et les choses de ces pays lointains, des observations parfois niaises, presque toujours vulgaires, et des appréciations où manquent à la fois la finesse et le bon goût.

Le croirait-on, à la fin du siècle dernier, c'est-à-dire il y a une soixantaine d'années, à l'époque où Bruce remontait le Nil jusqu'à sa source, Rotthier émettait encore sur le compte du prêtre Jean des idées qu'on tolérerait à peine dans un livre écrit en plein moyen âge.

Voici comment il parle de ce mystérieux personnage dans son chapitre sur les Abyssins.

« Les Abyssins sont chrétiens; ils sont sous la
» domination d'un puissant prince de l'Éthiopie,
» nommé le prêtre Jean, qui se prétend descendre
» directement de la reine de Saba..... Lorsque ce
» grand prêtre Jean se rend en terre sainte, il porte
» une grande croix tout en diamants et en pierres
» précieuses, ce que je crois difficilement, car il de-
» meure à plus de six cents lieues de Jérusalem, et
» les Arabes ne permettraient point qu'il voyageât si
» librement. »

Rotthier, après un assez long séjour à Jérusalem, s'était rendu à Saint-Jean-d'Acre, avec l'espoir d'y

trouver un vaisseau qui fit voile vers l'Europe; mais il y fut atteint de la peste avec un grand nombre de ses compagnons qui succombèrent à cet horrible fléau. Il eut le bonheur d'échapper à la mort, grâce aux bons soins d'un Turc qu'il avait pris à ses gages, et qui le servit avec une fidélité à toute épreuve.

Après avoir été pendant près de quatre mois entre la vie et la mort, il put enfin s'embarquer sur un navire qui se rendait dans l'île de Chypre, et revint à Beveren, son lieu de naissance, le 29 juin 1778.

Sa relation parut à Anvers, chez Parys, in-8°, sous le titre de : *Reyse naer het Heylig Land, gedaen in de jaren 1776 en 1777*. Elle est ornée de trente et une gravures et du portrait de l'auteur, qui dédia l'ouvrage à sa tante, Suzanne Van Kattenberge, religieuse carmélite.

En tête se trouve une pièce de vers de P. J. Parys, à l'honneur de Rotthier, lequel était peu digne des éloges que l'auteur lui prodigue dans cette espèce de dithyrambe, au reste fort indigeste.

ADDITIONS ET RECTIFICATIONS.

En parcourant les nombreuses relations que nous avons analysées pour les *Voyageurs belges*, nous avons été étonné de rencontrer un si grand nombre de nos compatriotes dont le nom est resté entièrement inconnu chez nous et qui se sont cependant fait une réputation à l'étranger dans les sciences, les arts, le commerce, l'industrie, la carrière militaire et ecclésiastique. La biographie de ceux qui se sont rendus célèbres en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, dans le Nord, occuperait seule plusieurs volumes. Un livre bien écrit sur cette matière serait une des publications les plus intéressantes pour nous. Dans notre introduction (pour nous restreindre à notre tâche), nous avons énuméré les noms qui ont surtout retenti dans les contrées lointaines, c'est-à-dire hors de l'Europe. Il est probable qu'il y en a encore un bon nombre que nous avons passé sous silence; dans les volumineuses relations de Gonsalès et de Surius, on en trouve une foule dont nous n'avons point parlé; il est vrai que la plupart sont des religieux devenus célèbres par leurs travaux apostoliques.

Nous ajouterons cependant à la liste des voyageurs que nous avons cités les noms suivants.

HUBERT LAIRESSE, frère du fameux peintre liégeois de ce nom, fut envoyé en ambassade en Perse, en 1666, par la compagnie des Indes hollandaises, à laquelle il était attaché. Lairesse quitta Batavia avec les instructions nécessaires, et se rendit à Ispahan où, le jour de sa réception à la cour, il offrit au monarque persan et à ses ministres des présents pour une valeur de 10,000 écus. Le roi, apprenant que la compagnie l'envoyait vers lui dans le but de l'assurer de son respect et de demander pour elle la continuation de sa bienveillance dans les relations commerciales de la Perse avec les Indes, accueillit notre ambassadeur avec la plus grande distinction et le combla d'honneurs et de bienfaits à son départ. Hubert Lairesse avait aussi commencé par être peintre; mais il passa de bonne heure en Hollande et se jeta tout entier dans les spéculations commerciales (1).

WAUTIER DAMERY, autre peintre aussi né à Liège, en 1614, parcourut l'Angleterre, la France et l'Italie. Le navire sur lequel il s'était embarqué pour retourner dans sa patrie fut pris par des corsaires. Il fut mené à Alger, où il passa quelque temps en esclavage. Il s'échappa avec deux récollets, ses compagnons d'infortune, séjourna à Paris et mourut dans sa ville natale en 1678 (2).

JEAN HUSTIN, né à Liège, mort à Bruxelles, en 1652, entra dans l'ordre des Carmes déchaussés et fut ap-

(1) BECDELIÈVRE, *Biographie liégeoise*, t. II, p. 191-192.

(2) *Ibid.*, p. 280-281.

pelé à Rome par le pape Urbain VIII, qui lui offrit l'évêché d'Ispahan, alors capitale de la Perse. Il se rendit ensuite à Constantinople et passa plusieurs années dans cette ville (1).

Parmi les relations de voyages inédites, nous citerons celle en flamand d'un anonyme de Malines qui parcourut la terre sainte au commencement du xv^e siècle ou peut-être à la fin du xiv^e, si l'on en juge d'après l'écriture du manuscrit, qui appartient à M. A. de Bruyn, libraire, à Malines. Cette relation n'est proprement que l'itinéraire sommaire suivi ordinairement par les voyageurs qui se rendaient à Jérusalem.

JOSSE RYCKIUS (2).

Bien que ce célèbre religieux rentre dans la catégorie des missionnaires proprement dits, nous croyons devoir insérer ici quelques additions importantes qui le concernent. Nous les devons en grande partie à l'obligeance de M. Navez, professeur de mathématiques à Ypres, dont nous transcrivons ici la lettre.

« Je possède quelques documents de famille qui
» prouvent que ce missionnaire, frère d'un de mes
» ascendants maternels, était de Malines. Il eut pour
» père Josse de Rycke, seigneur de Boortmeerbeek,
» qui était en 1511 échevin de la ville de Malines
» (BUTKENS, *Trophées de Brabant*, 1726, t. II, 350), et
» pour mère Jeanne de Marselaer, mariée en 1518.

(1) BECDELIEVRE, *Biographie liégeoise*, p. 115.

(2) Voir p. 48 du 1^{er} volume.

« SWERTIUS (*Monumenta sepulcralia ducatûs Braban-*
» *tiae*) dit, p. 26 : *Judocus Rycke Marselarius, francis-*
» *canus qui sui ordinis primus in amplissimo regno*
» *Peruvio, in civitate regiâ Quito, monasterium extruxit*
» *quod in Peru omnium est primum totique provinciæ*
» *nomen dare promeruit S. Francisci de Quito. Il ré-*
» *sulte de cet article que Josse de Rycke fut le fon-*
» *dateur du monastère de Saint-François à Quito,*
» *monastère dont le nom s'étendit à toute la contrée*
» *environnante. Ce fait mérite, je pense, d'être signalé.*
» FOPPENS, de son côté (*Bibliotheca Belgica*), fournit
» aussi quelques renseignements précieux sur de
» Rycke; son article est ainsi conçu : *Judocus de*
» *Rycke, Mechliniensis, patre Judoco, matre Joannâ de*
» *Marzelaer, minorum S. Francisci omnium primus*
» *missus ad cœnobium franciscanorum in Quito apud*
» *Americanos, anno 1534; scripsit epistolam insignem*
» *de moribus incolarum ejus loci. (Vide Commentarium*
» *Henr. Sedulii ad cap. III vitæ S. Francisci.) »*

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

VOYAGEURS CITÉS.

A

Adornes (A.), I, 50-52.
Adornes (J.), I, 51.
Aggregy de Hem, I, 156.

Aranda (E. de), II, 155-154.
Aranda (B. de), II, 155, 155, 154.
Ascelin (N.), I, 95, 104.

B

+ Busbeeq (A.), II, 5-55, 46, 51, 199.
Berge (J. Van den), I, 10, 24-28.
Barenz, I, 11, 15; II, 61.
Bernard, I, 12.
Breydenbach (B. de), I, 20.
Broequière B. de la), I, 21-25, 50.
Burchard, I, 25.
Behaim (M.), II, 25-28.
Brouek (P. Van den), I, 28, 56;
II, 57-69.
Brugge (J. Van), I, 25.
Briart (G.), I, 59.
Bossche (O. Van den), I, 59.
Barzæus (G.), I, 48.

Becanus (G.), I, 47, 48.
Bot, I, 55.
Borreken (G.), II, 177.
Blieck (N.), I, 56.
Brouwer (C.), I, 82.
Bruce, I, 86, 90; II, 201.
Bougainville, I, 86.
Billing, I, 86.
Baudouin de Hainaut, I, 104, 112.
Buchier (G.), I, 119, 120, 125.
Borre (H. Van den), I, 199.
Ballaer (Van), II, 168.
Breyel (B.), II, 177.
Braeckel (D. Van), II, 181.

C

Colomb, I, 10, 12; II, 81.
Cabola (S.), I, 11.
Conck (P.), I, 41-45.
Cleynaerts (N.), I, 47, 211-227.
Calle (O.), I, 66, 67.
Cook, I, 86.
Caffin, I, 87, 88.
Caillaud, I, 90.

Crémone (B. de), I, 100, 125.
Colart de Marquette, I, 156.
Coppin de Pouques, I, 156.
Coen (J.), II, 65, 66.
Chappes (l'abbé de), II, 115.
Caloen (J. Van), II, 157-154.
Cerf (Ph. de), II, 150.
Corembeck, II, 162.

D

- | | |
|---------------------------------|----------------------------|
| Diaz, I, 10. | Deschamps (B.), I, 66, 67. |
| Dagora (J. Van), I, 25. | D'Entrecastaux, I, 86. |
| Diemen (A. Van), I, 56; II, 67. | |

E

- Ennetières (J. d'), I, 53.

F

- | | |
|-------------------------------------|-------------------------|
| Foret (J.), I, 59. | Fermanel, II, 109, 114. |
| François-Xavier (Saint), I, 48. | Fardé, II, 177-183. |
| Fauvel d'Oudeauville, II, 109, 114. | |

G

- | | |
|--|-------------------------------|
| Gérard de Courtrai, I, 16. | Guiscard (R.), I, 50. |
| Gilles de Chin, I, 17. | Gonsalès, I, 66, 79; II, 167. |
| Gillion de Trazegnies, I, 17. | Gramaye, I, 69; II, 93-103. |
| Guillaume de Saftingen, I, 19. | Gournay (Th.), I, 84, 86. |
| Ghistele (J. Van), I, 53, 156-192;
II, 45, 200. | Geubels, I, 88. II, 187-193. |
| Ghistele (G. Van), I, 157. | Gallois du Bois (le), I, 156. |
| Gantois (R.), I, 59. | Godefroi de Courtrai, I, 172. |
| Griti (A.), I, 44. | Gil (Herman Van), II, 64. |
| | Griffon, II, 166. |

H

- | | |
|--------------------------------|---------------------------------|
| Heemskerke, I, 11, 53; II, 81. | Hartogsrade, I, 57. |
| Hetton, I, 12. | Hennepin (L.), I, 70-77. |
| Hurter (Van), I, 25, 27. | Hooybant, I, 86. |
| Hèse (J. de), I, 56. | Humboldt, I, 86, 90, 91. |
| Houtman, I, 53. | Haren (le seigneur de), II, 57. |
| Héremite (L'), I, 56, 57. | Hilaire (frère), II, 162. |

K

- | | |
|-----------------------|---------------------|
| Koen (J. P.), II, 80. | Koning (F.), I, 53. |
|-----------------------|---------------------|

L

- | | |
|--|--------------------------------|
| Linden (J. Van der), I, 66, 67; II,
127-153. | Leemans (A.), I, 84-85. |
| Linschoten (J. Van), I, 11, 53. | La Pérouse, I, 86. |
| Lannoy (G. de), I, 21, 29, 50,
127-153; II, 94. | Ligne (le prince de), I, 88. |
| Languerand (G.), I, 53, 54. | Lonjumel (A. de), I, 99, 114. |
| Lemaire, I, 56; II, 71-92. | Lannoy (le bâtard de), I, 156. |
| | Lannoy (B. de), II, 109, 114. |

M

Magellan, I, 10; II, 81.
Marco-Polo, I, 12, 19.
Mielot (J.), I, 23.
Mirebel (Cl.), I, 34-36.
Maillard (G.), I, 39.

Megallanes de Gandavo, I, 52-53.
Miébaïs, I, 37.
Mackensie, I, 86.
Meurs (B. Van), II, 129.
Mérode (Ph. de), II, 37, 53, 53.

N

Nauts, I, 99.
Numantinus (Cl. R.), I, 12.
Neck (Van), I, 33.

Noord (Van), I, 33.
Niebuhr, I, 86.
Nieupport (le vicomte), II, 199.

O

Ognies (le seigneur d'), II, 37. | Olivier (N.), II, 38.

P

Plancarpin (J. de), I, 12, 19.
93-104.
Porte (Josse de la), I, 39.
Postel (G.), I, 48.

Pyran de Laval, I, 60-63.
Popham (H.), I, 90.
Palingh (G.), I, 137.
Pussenius, II, 128, 130.

Q

Quackelbeen (G.), II, 10, 21, 28.

R

Ruysbroeck (G. de), I, 12, 19,
20, 93-126, 182, II, 164.
Reuwich, I, 20.
Ryckius (J.), I, 48; II, 203.
Rym (Ch.), I, 31.
Rouillé (de), I, 78-80.

Rotthier, I, 88; II, 197-202.
Raffels, I, 90.
Roe (J. de la), I, 156.
Rossem (Van), I, 199.
Reinst (G.), II, 62, 63, 69.

S

Siger de Bruges, I, 16.
Saint-Genois (N. de), I, 33.
Saint-Genois (A. de), I, 33.
Smet (Pierre de), I, 58, 199-210;
II, 44, 45.
Solre-Vilain (A.), I, 39.
Scepperus (G.), I, 43-46, 51.
Seghers (J.), I, 37, 38.
Struys, I, 38-60.
Stochove (V. de), I, 66-67; II,
107-126.

Surius (B.), I, 66, 69; II, 133-163.
Salle (R. de la), I, 71-76.
Solvyns, I, 86, 90-91.
Schouteet (N.), I, 193-197.
Stocke (B. Van den), I, 199.
Spielberghen, II, 80, 81.
Saint-Liebaut, II, 113.
Saldens (R.), II, 137-134.
Sinceliers, II, 136.
Schouten, II, 71-92.
Strypen (J.), II, 171.

T

Tudèle (B. de), I, 12, 93.
Torzelo (J. de), I, 22.
Tucken, I, 24.
Tasman, I, 56.

Termonde (J. Van), I, 58-60.
Tavernier (J. B.), I, 65-66.
Tudesco (F.), I, 165.

U

Uuttenhove (N.), I, 158.

V

Vasco de Gama, I, 10.
Vespuce, I, 10.
Vilain (A. Croque), I, 33.
Vilain (M.), I, 23.

Vésale, I, 48-51, 66. II, 43.
Vegeer (J.), I, 57.
Verbiest (le père), I, 70, 76, 77.
Vaernewyck (J. de), I, 157.

W

Wimer de Boulogne, I, 16.
Wavrin, I, 22, 23, 30.

Weerdt (S. de), I, 56.

Z

Zillebeke (J. de), I, 39-40.
Zeebout (A), I, 157, 185, 191.

Zuallart, II, 57-55. *Zuallart's*
Zande (M. Vanden), II, 58, 53, 53.

ERRATA TYPOGRAPHIQUES.

TOME PREMIER.

Page	6,	note	1,	Aher	<i>lisez</i>	Asher.
»	59,	ligne	22,	s'embarqua	<i>ajoutez</i>	dans le golfe Persique.
»	66,	»	27,	deux ans	<i>lisez</i>	deux mois.
»	73,	»	4,	cent trente	»	trois cent trente.
»	88,	»	17,	1770	»	1772.
»	127,	»	9,	dont	»	d'où.
»	138,	»	17,	Uittenhove	»	Uuttenhove.
»	139,	»	7,	arrivaient	»	arrivent.
»	»	»	22,	ombre	»	nombre.
»	186,	»	12,	Beervleit	»	Biervliet.
»	193,	note	1,	Schoset	»	Schotel.

TOME SECOND.

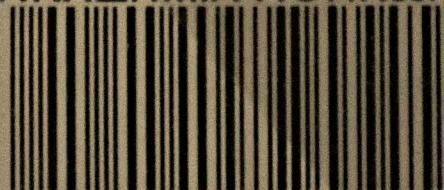
Page	65,	ligne	2,	Ambaina	<i>lisez</i>	Amboine.
»	80,	»	17,	Spileberghen	»	Spielberghen.
»	128,	»	15,	Arnica	»	Larnica.

58-60.

6-66.

Busbecq (Auger)	p. 5
Inallart (Jean)	" 37
Breuk (Pierre van den)	" 58
Lemaire (Isaac)	" 71
Ghamay (Y. B.)	" 93
Stochove (Vincent de)	" 107
Linden (Jean van der)	" 127
Aranda (Emmanuel de)	" 135
Swins (Bernardin)	" 155
Gonzales (Antoine)	" 167
Fardet (Pierre)	" 177
Geubels (Marin)	" 187
Rothier (J. A. J.)	" 197
Ryckins (Joie)	" 205

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ



007000168497

Camus - Mémoire
sur la collection
de voyages.



ΑΟΗΝΑΝ

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

